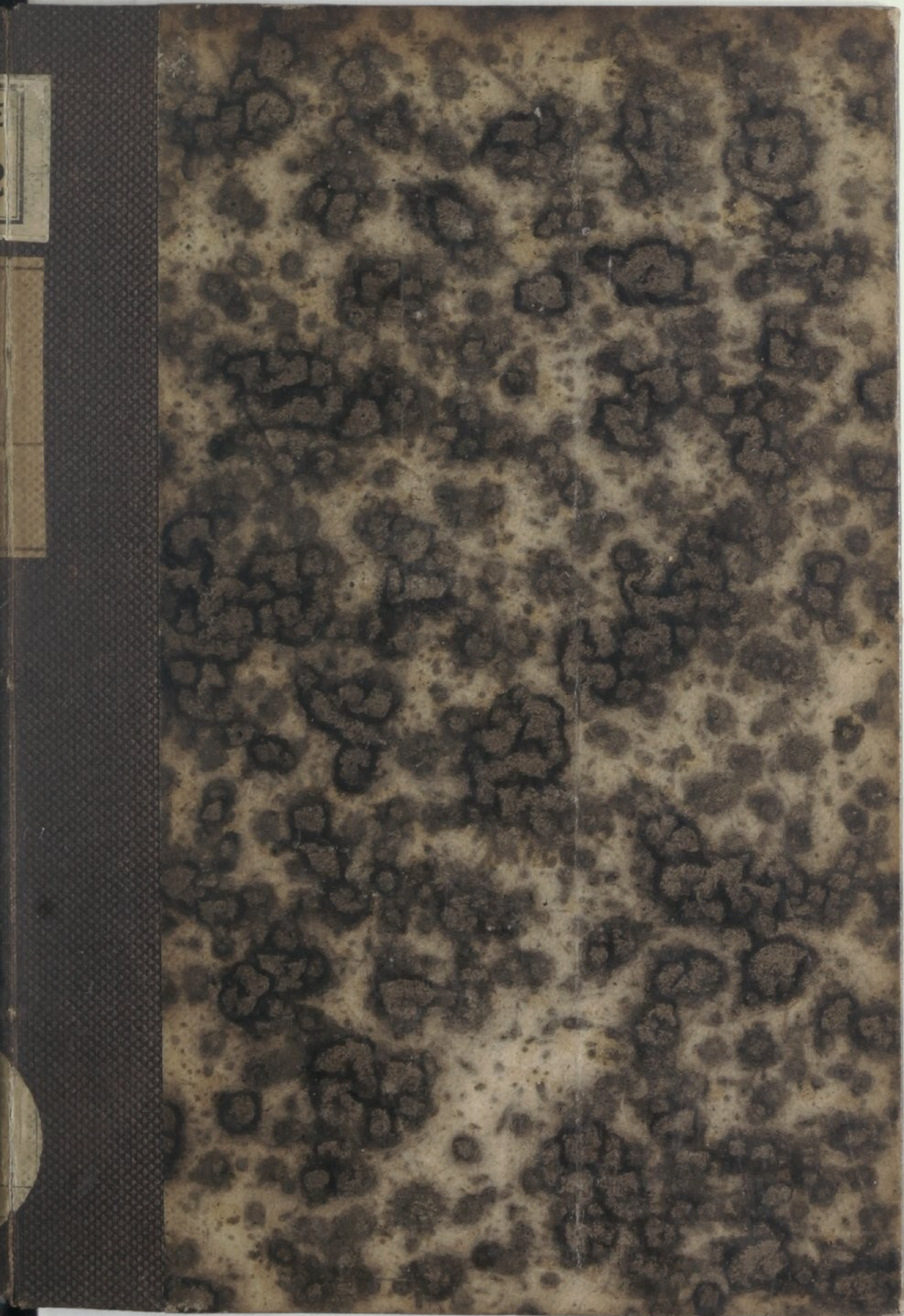
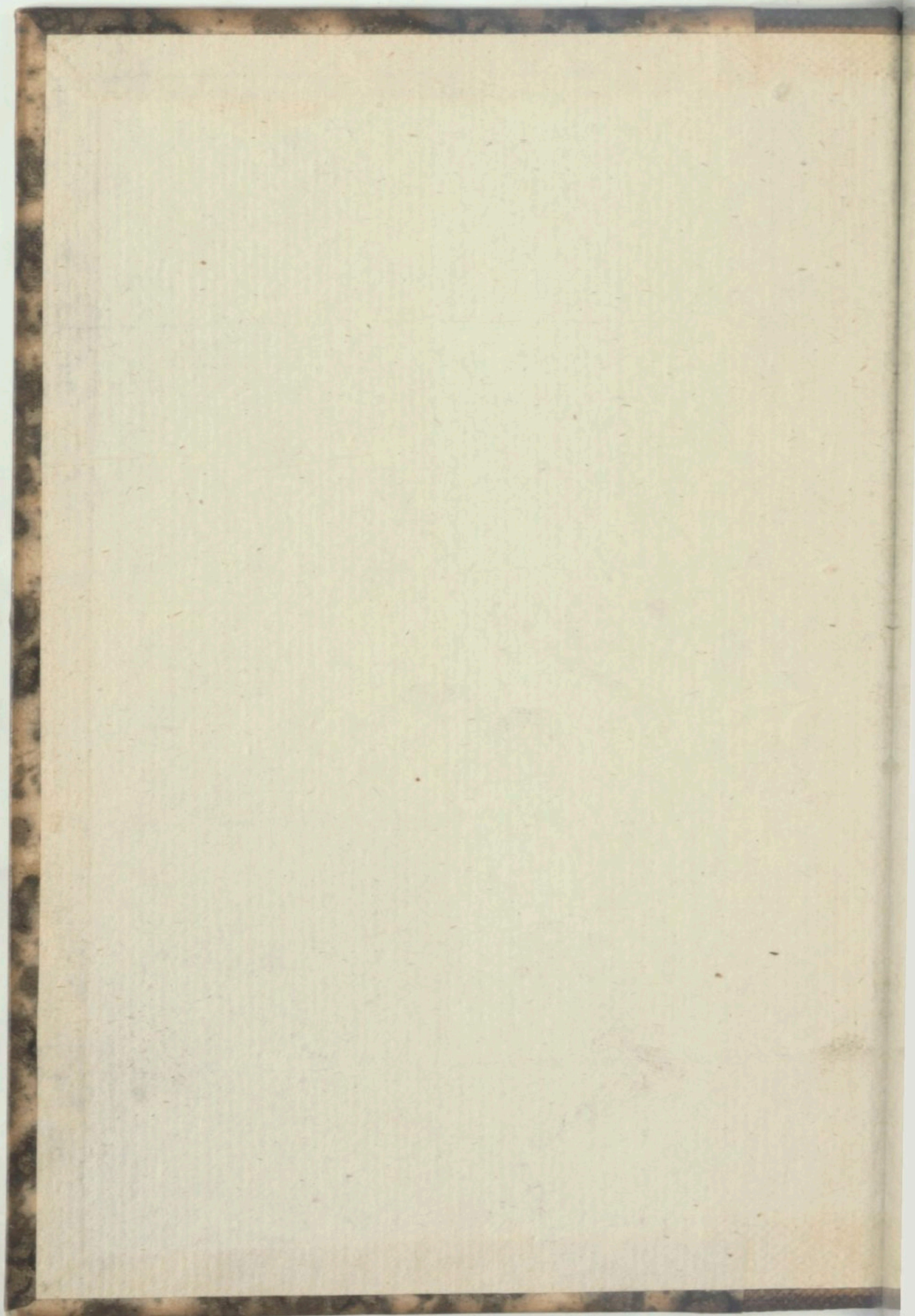
Madame Gil Blas, souvenirs et aventures d'une femme de notre temps,... par Paul Féval





MADAME GIL BLAS.

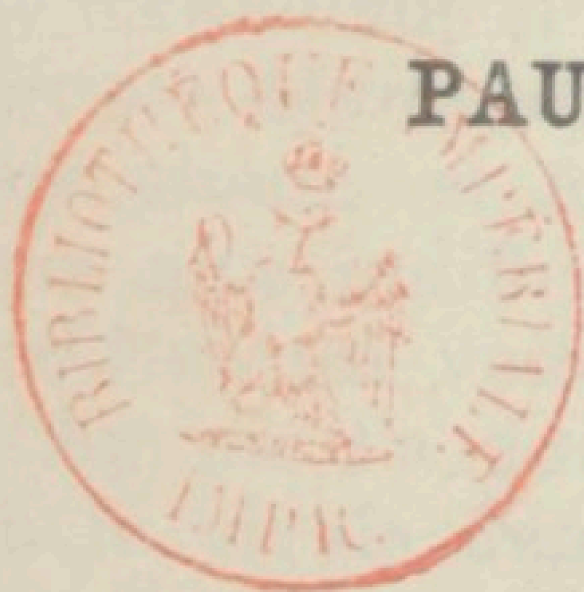
SOUVENIRS ET AVENTURES

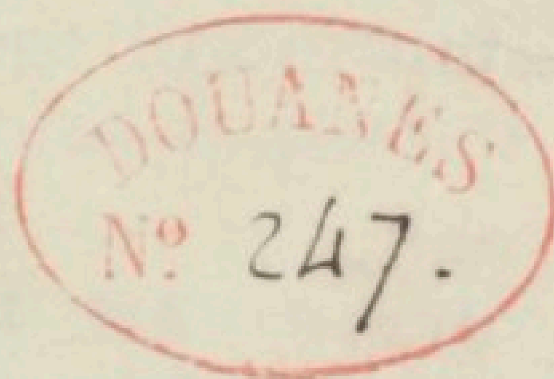
D'UNE FEMME DE NOTRE TEMPS.

Rédigés d'après ses Notes et Manuscrits

par

PAUL FÉVAL.





1.

BERLIN.
F. SCHNEIDER & Cie.
U. D. LINDEN 19.
1856.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier.

De mes premières années et de mon parrain.

Si je prends au plus illustre des romanciers français le titre de son livre immortel, ce n'est pas que j'espère cacher longtemps au lecteur mon véritable nom. L'entreprise serait folle. J'ai pour cela trop d'ennemis et trop d'amis. Les uns et les autres me devineront à la première ligne tombée de ma plume, et tous se divertiront à révéler mon secret aux indifférens.

Loin d'être un voile, ce sobriquet sera un indice, car on me l'a donné dans le monde, — au temps ou je vivais dans le monde.

On me l'a donné; je le garde, non point pour me mettre à l'abri derrière lui, mais par je ne sais quel scrupule qui m'empêche de livrer à la publicité l'étiquette même de mon bonheur tranquille.

Ma famille, je l'espère n'a pas honte de moi telle que je suis. Cependant je veux me garder de soumettre à aucune épreuve imprudente ces intimes relations qui font ma joie, et, tout en cé-

dant aux prières de la majorité de mes amis, je prétends obéir au silence de ceux qui m'aiment aussi et qui ne me pressent pas de mettre au jour les aventures de ma vie.

Elles ont été, mes aventures, assez bizarres, assez nombreuses, pour que je puisse dire qu'aucune femme ne pourrait s'appliquer mieux que moi le nom de cet enfant perdu de la fortune, Gil Blas de Santillane. J'ai souvent et beaucoup souffert; plus d'une fois j'ai été cruellement vaincue; je me suis trouvée mêlée à tant de comédies et à tant de drames qu'il me faudra choisir dans le nombre pour ne point dépasser l'étendue d'un livre frivole, — par la forme du moins; — mais, en définitive, je vois dans mon passé plus de sourires que de larmes. Ma vie a été amusante à vivre; si bien que je m'amuse encore à la raconter. Je souhaite que personne ne s'ennuie à la lire.

Au début de son impérissable chef d'oeuvre, Lesage met en garde le lecteur contre la manie dangereuse des allusions. Je n'ai pas cette ressource, mais je n'ai pas non plus ce besoin. Les moeurs ont changé; je ne suis qu'une femme; la plume d'une femme doit fuir le scandale, même anonyme.

Je n'ai à fournir à l'avance ni faux-fuyant ni excuses. Les personnages de ce récit vivent ou ont vécu: tous et toutes. Il n'y aura pas dans ces pages un seul fils de mon imagination. — Ce que je dirai, je l'ai vu. — Tout ce que je puis faire, c'est de changer les noms de ceux qui jouèrent autour de moi des rôles déshonnêtes ou seulement douteux.

Cela dit, j'entre en matière.

Je suis née au hameau de Saint-Lud, à deux lieues de Vire, en Basse-Normandie, vers 1819 ou 1820. Cela me donne trente-six ans à l'heure où j'écris. Quand je regarde en arrière et que je vois se dérouler les événemens de ma vie, il me semble que je dure depuis un siècle.

Le hameau de Saint-Lud est situé sur la route de Condé-sur-Noireau, petite ville commerçante, dont les habitans ne passent pas des aigles aux yeux des bourgeois de Vire. Il y a, en effet, dans le pays, un proverbe railleur qui se dit ainsi:

„A Condé-sur-Noireau,
„On trouve les huîtres hors de l'eau."

Ces huîtres ne sont certes pas de la même nature que celles de Cancale ou d'Ostende, car cette innocente cité de Condé-sur-Noireau est à plus de quinze lieues de la mer.

Mais n'oublions pas que le Val-de-Vire est le père du vaudeville, et par conséquent né malin au plus haut degré.

Ce petit pays de Saint-Lud est un vrai paradis terrestre. J'y possède depuis 1852 une assez belle propriété que je vais voir chaque année. Elle a nom la Lirlays, comme plusieurs châteaux de l'ouest de la France. J'avoue que ce nom n'a pas été étranger à mon envie de l'acquérir. Le château de Santillane s'appelait Lirias, et ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai fantaisie de ressembler à Gil-Blas.

Mes premiers souvenirs me montrent à moi-même pauvre petite enfant de cinq à six ans, ché-

tive et maigre. La grande route est boueuse ou couverte de neige. Je me vois courir après la diligence de Rennes à Caen, qui passait devant Saint-Lud; je me vois tendre la main en criant à perdre haleine le refrain de la mendicité bas-normande:

„Charitais, s'i vous plaît,
„Pou l'amou di bon Diais!"

A un gros quart de lieue de Saint-Lud, après qu'on a passé le ruisseau du Rioux, affluent de la Vire, la côte commence. La montée est rude. C'est là que je rattrapais la diligence: la malle-poste elle-même était forcée de m'attendre en ce lieu.

Ce n'était pas pour moi que je demandais; j'avais ma tâche tracée. La Noué gardait les vaches dans la prairie, au-dessous de la route. Il ne s'agissait pas de faire à moitié son devoir. La Noué avait des yeux de lynx. Si je ne fatiguais pas de mes supplications tous les compartimens de la diligence, la Noué me battait au retour avec la *heude* de Gorette.

Je ne parle pas hébreu. Ceci est du bas-normand. Gorette était une vilaine vache rousse qu'on appelait ainsi à cause de sa malpropreté chronique. Goret veut dire jeune porc en vieux français et en bas-normand. La *heude* est un bout de corde servant à entraver les vaches méchantes: on attache ensemble les deux jambes du même côté, ce qui fait boiter l'animal ainsi *enheudé* et l'empêche de courir.

La *heude* sert aussi de discipline. Je suis payée pour ne pas l'oublier.

La Noué était une femme de 25 à 28 ans qui en paraissait bien 50. Son père impotent et paralysé (noué), tenait à bail moyennant vingt écus par an, une logette couverte en chaume, entourée de cinq ou six perches de mauvais terrain.

Le bonhomme s'appelait Simon Lodin et sa fille Scholastique, mais personne ne les nommait autrement que le et la Noué.

Le père avait bon coeur. La fille ne valai pas le diable. Elle laissait jeuner le vieillard pour emplir sa bouteille ou sa bétunière*), et c'était sur moi qu'elle comptait le mieux pour assouvir ses deux passions favorites.

Quelquefois les voyageurs me jetaient leur offrande dès le bas de la montée; c'étaient les bons jours; mais quand la diligence contenait quelques illustres Gaudissart, *faisant* dans les rubans ou dans la quincaillerie, j'étais obligée de monter en courant et en m'égosillant jusqu'au haut de la côte. Ils me montraient leur sou par la portière, les cruels, et répétaient en copiant mon pauvre accent:

„Charitais! s'i vous plaît,
„Pou l'amou di bon Diais!"

Ils ne lâchaient leur sou qu'au moment ou l'attelage prenait le grand trot pour redescendre la montée. Moi, je tombais sur la terre, haletante, essouflée. Mais je n'y restais pas longtemps.

La voix mâle de la Noué se faisait entendre dans la prairie:

---

*) Tabatière, faite d'une corne de boeuf, percée à la pointe: du mot celtique *butun* ou *petun*.

— Suzette! reste de bâtard!

C'était le plus doux de ses appels.

Je reprenais ma course. Elle m'attendait au pont, sur le Rioux. Je crois la voir encore, après tant d'années écoulées, sèche, grande, mal bâtie, portant sur ses cheveux rudes un long bonnet de coton blanc à mèche bleue, la figure jaune, le nez rouge et noir, — tenant sa quenouille au côté comme une arme.

— Combein qu' t'as ïu, faillie?

Question sacramentelle qui jamais ne variait.

Au lieu de répondre, je vidais ma pochette dans son tablier. Cela ne lui suffisait pas. Elle n'avait pas confiance. Elle me fouillait chaque fois avec un soin minutieux.

Quand elle m'avait bien fouillée, elle comptait son butin plutôt deux fois qu'une.

Jamais, au grand jamais, l'idée ne lui vint de me donner une piécette de deux liards, les jours de grande aubaine. En revanche, quand les voyageurs se montraient peu généreux, la *heude* de la Gorette faisait ses fonctions.

Dès que l'argent était compté, la Noué tournait son fuseau. C'était une travailleuse infatigable.

— A ta besogne, faillie! me disait-elle en descendant le talus qui menait à la prée.

Ma besogne, je ne vous en ai point encore parlé. Pour courir après la diligence, j'avais déposé à la tête du pont ma *grêle* et ma *torche.*

La *grêle* est un panier carré, fait de bois taillé en larges lanières; la *torche* est le coussinet qu'on pose sur son crâne pour le protéger contre le contact des fardeaux trop durs.

C'étaient, avec une petite palette de bois, les instrumens de mon état.

J'étais *bousière.*

Pour ceux qui ne connaissent point cette position sociale, je dirai que les bousiers et bousières du beau pays de France ne peuvent pas être évalués à moins de cent mille. Ce sont ces enfans ou adolescens des deux sexes qui vont le long des grandes routes ramasser ce que laissent tomber en passant, par suite de la loi de nature, les attelages ou bestiaux voyageurs. Cela fait de l'engrais.

Ma *grêle* bien pleine et qui m'écrasait la tête, malgré la *torche* protectrice, valait un sou, prix coutant.

J'aimais ce métier-là, qui était ma liberté. Pour emplir la *grêle*, il fallait aller loin parfois, et la Noué ne pouvait pas quitter ses trois vaches.

Quand je tournais le coude de la grand'route, et que je n'apercevais plus son terrible bonnet de coton dont la mêche flottait sur sa casaque d'un rouge terni, mon petit coeur se prenait à battre. J'étais enfant, j'étais heureuse, je m'en allais sautillant et courant, cassant de belles branches d'aubépine, faisant des pelottes des coucous, cueillant des pommes vertes ou des prunelles de haies.

La campagne est si bonne aux petits pauvres! Dieu leur a mis des jouets partout dans ses champs.

A moitié chemin de la loge de la Noué, au hameau de Saint-Lud, derrière un bouquet de hêtres, il y avait une grande masure, bâtie en boue, mais dont les murailles étaient fraîchement

blanchies à la chaux. On l'appelait le lieu du Theil. Elle était habitée par le bourrelier Guéruel qui était le maître de mon parrain.

Mon imagination ne rêvait point alors de palais plus splendide que la maison du Theil avec sa toiture d'ardoises grises, ses fenêtres inégales et son jardin planté de choux à vaches, hauts comme des arbres. La Noué n'avait jamais voulu me mener jusqu'à Vire.

Au devant du logis de Guéruel, deux poiriers à cidre s'élevaient: deux arbres vraiment magnifiques, dont la récolte, mis en tas, tenait la moitié de la cour. On dit dans le pays:

„Poêre d'étringlârd,
„N'en faut éq'trouais pou tuais in gars.“

Mais ces poires d'étranglard, dont il ne faut que trois pour tuer un gars, je les croquais par demi-douzaines. — Vingt ans plus tard, je voulus en mordre une. La sève âcre et violemment astringente me brûla. J'étais déjà une Parisienne.

Je passais sans m'arrêter devant la maison de Guéruel, qui n'étais pas beaucoup plus tendre que la Noué; quand j'arrivais entre les deux poiriers, je me mettais à chanter la *Nouzille:*

Chez not'père, j'étions trouais filles,
Lon lan la,
Bêti-bêta;
J'allions crochais la nouzille,
Bêti-bêta,
Lon lan la!

C'était le signal convenu entre mon parrain et moi.

Il travallait à ses selles et à ses colliers devant une fenêtre basse, d'où l'on apercevait la grande route. Il m'entendait. Et Dieu sait quelle dépense de ruses il faisait pour s'absenter un instant et me rejoindre!

J'allais l'attendre sous un petit bouquet d'ormes qui était au revers de la route. Je ne l'attendais jamais longtemps.

Il venait, il me prenait sur ses genoux, il me dévorait de baisers.

La Noué pouvait me battre avec sa *heude*. J'avais mon parrain qui m'aimait.

Pendant que j'écris cela, j'ai les larmes aux yeux. Gustave! pauvre moitié de ma vie! mon dernier amour!...

CHAPITRE II.

Ce que c'était que mon parrain. — Quelques mots sur ma naissance. — La loge de la Noué. — Le bonhomme.

Gustave était le fils du bonhomme Simon Lodin et le frère cadet de la Noué. La différence d'âge entre eux était grande. Gustave n'avait que cinq ans de plus que moi.

C'était un beau petit gars de dix à onze ans, grand et bien découplé: tête blonde, oeil hardi et rieur. Si je lui avais dit en ce temps-là que sa soeur me battait, il l'aurait assommée à coups de pierre.

Un dimanche au matin, Gustave avait trouvé devant le pauvre seuil de la loge un paquet de linge. C'était moi. Scholastique n'était pas en-

core la maîtresse; le bonhomme gardait l'usage de ses membres. Scholastique dit:

— Mettez-moi ça sur le pont. Ceux qui passeront s'en chargeront s'ils veulent.

Mais Gustave me tenait déjà dans ses bras. Il ne voulut pas me lâcher. Le père Simon Lodin fut d'avis de me garder: c'est un grand porte-malheur que de repousser les innocens que Dieu envoie.

Le peu que je sais de ma mère me vient de Gustave et de sa soeur. Je ne sais rien de mon père, sinon que la clameur publique accusa un instant l'homme de loi de Saint-Lud, rustre entre deux âges, d'une vigueur extraordinaire et d'un aspect repoussant.

J'emploie ce mot accuser, parce que ma naissance fut le fruit d'un crime. Ma mère était une pauvre fille errante, privée de raison. Le jour où mon berceau fut déposé à la porte du bonhomme Lodin, on trouva le corps de ma mère dans le Rioux: elle s'était noyée à un endroit guéable où le ruisseau n'avait pas quatre pieds de profondeur.

Les enfans du village de Saint-Lud, quand Gustave n'était pas là, m'appelaient la fille de *la diote.*

Et chaque fois que la Noué me battait, elle me disait:

— Tu seras *diote* comme ta mère!

L'homme de loi de Saint-Lud, M. Ducros, fêla deux ou trois têtes dans la commune, et nul n'osa plus l'accuser d'avoir abusé de la pauvre *diote.*

Du plus loin que je me souvienne, je vois cet

homme avec sa grosse figure rouge et ses cheveux plantés jusque sur le nez, faisant mouliner son bâton quand il m'apercevait et criant:

— Passe au large, vermine!

Une fois qu'il était ivre, il me poursuivit à coups de pierres jusque dans la grange de M. Guéruel. Gustave vint à mon secours et lui fit une blessure à la main avec son couteau de bourrelier. Au lieu de le punir, l'homme de loi lui donna une pièce blanche en disant:

— Petiot, ne parle point de cela!

Ce fut vers ma troisième année que le bonhomme Lodin tomba perclus. La Noué devint la maîtresse. Elle mit Gustave en apprentissage. Il cessa d'habiter la loge.

Dans notre petit bosquet d'ormes, Gustave et moi, nous n'avions pas de temps à perdre. Le père Guéruel ne donnait pas de longues vacances. Gustave m'embrassait, me contemplait, me caressait comme si j'eusse été son enfant; il lissait mes cheveux; il tirait de sa poche quelque rustique friandise qu'il s'était procurée à mon intention. Nous ne parlions guère, parce que je ne voulais pas me plaindre des traitemens de sa soeur aînée. Il me disait parfois:

— Te voilà bien maigre et bien pâle, Suzanne... Patience! quand nous serons grands, je t'épouserai!

J'aurais beau faire, je ne saurais pas dire comment j'aimais Gustave. Il était pour moi non-seulement toute la famille, mais encore le monde entier.

La nuit, je rêvais de lui sans cesse. C'était presque toujours le même songe. Gustave m'ap-

paraissait avec des ailes, comme les anges peints de la paroisse, et il m'enlevait dans les airs.

Quant à notre mariage, c'était chose absolument convenue. Nous l'avions fixé d'un commun accord à l'époque où j'aurais seize ans. Ma septième année n'était pas encore accomplie, mais Gustave m'avait dit: Le temps passe vite.

Et comme j'avais l'habitude de le laisser réfléchir pour moi, je ne m'inquiétais point.

Chaque fois que la Noué prenait sa terrible *heude*, je me disais: Bah! le temps passe vite....

C'était précisément l'idée exagérée que j'avais de la puissance de Gustave qui m'empêchait de me plaindre à lui. J'allais jusqu'à mentir pour ne pas éveiller cette colère que j'avais vue si terrible le jour où l'homme de loi m'avait poursuivie. — Une fois Scholastique m'avait donné de l'argent pour aller à Saint-Lud faire remplir une bouteille où elle mettait son tabac. Je perdis l'argent et je rapportai la bouteille vide. Scholastique me jeta contre l'angle d'un bahut, et je me fis une blessure à la joue. Le lendemain, quand Gustave vint au rendez-vous, je le vis pâlir.

— Qui t'a fait cela, Suzanne? me demanda-t-il?

— La Gorette avec ses cornes, répondis-je.

Il s'élança et prit sa course en disant.:

— Je vais tuer la Gorette!

Je ne pus l'arrêter qu'en lui rappelant, les larmes aux yeux, que la Gorette avait été ma nourrice.

Gustave savait lire un peu. Le vicaire du

bourg de Viessois, qui venait dire la messe à la chapelle de Saint-Lud, l'avait pris en affection: c'était un tout jeune prêtre, d'une angélique douceur, aussi pâle et aussi maigre que moi. Il se nommait l'abbé Dandel. Son revenu était de quatre cents francs par an, plus ses messes. Son curé lui prenait cinq cents francs pour son logement et sa pension . . . Quand je fus plus grande, je fis bien souvent des reprises à sa pauvre soutane.

Gustave restait avec moi dix minutes dans le bosquet. C'était juste le temps de m'embrasser cent fois. Quand il m'avait bien regardée et caressée, il me disait:

— Voici encore un jour de passé, Suzanne.

— Et ça doit approcher, notre mariage, répondais-je de bonne foi.

Il souriait, il me donnait un dernier baiser et s'enfuyait à toutes jambes.

Moi, je reprenais ma *torche* et ma *grêle*, et je continuais loyalement mon métier de bousière. Quand je repassais devant les beaux poiriers d'étranglard, je criais, sans me retourner:

— A demain!

En rentrant, la Noué faisait la soupe. Elle était à la fois très soigneuse et très sale: très soigneuse pour ne pas casser, pour conserver, pour ranger; très sale pour tout ce qui était nettoyage de luxe.

On use en lavant, on use en essuyant, on use en brossant.

Je n'étais pas délicate assurément, mais je ne mangeais pas toujours de bon coeur la *trempée*

de Scholastique, qui, craignant peut-être d'user ses mains, ne leur faisait jamais voir l'eau.

Le plancher de la loge était tout bonnement de la terre battue. Il n'y avait point de balai. Quand la poussière et la boue étaient trop épaisses, on ratissait le sol avec une planche, emmanchée comme un râteau. Je mettais cela sur le tas de fumier, dans la cour. Autant de gagné.

La trempée faite, dans l'été, j'épluchais la filasse de Scholastique ou je savonnais les lambeaux qui lui servaient de mouchoirs. L'hiver, on allait se coucher pour ne point user de chandelle.

Scholastique pleurait toujours misère, surtout quand le bonhomme demandait quelque douceur. Mais on ne cache rien aux enfans. Il y avait dans la paillasse de Scholastique un vieux bas de laine qui contenait plusieurs louis d'or avec des écus de cent sous. Si elle avait su que j'avais surpris ce secret là, Scholastique m'aurait étranglée.

Elle se couchait toujours la première. Je lui portais dans son lit une grande écuelle de la contenance d'une pinte, toute pleine de cidre chaud avec du miel et du poivre. Elle buvait cela à petites gorgées, tandis que le bonhomme, cloué sur son grabat, la contemplait d'un air de convoitise, puis elle se mettait à ronfler violemment jusqu'au jour.

Je ne crois pas que Dieu ait jamais fait une créature aussi souverainement haïssable.

La journée était finie, mais non point sans peine. J'allais me coucher aux pieds du bon-

homme, dont les jambes paralysées, humides et froides comme du marbre, glaçaient mes flancs.

Gustave ne savait point cela et ce n'était pas Scholastique qui me l'avait ordonné. Le pauvre perclus se réchauffait à mon contact et souriait de plaisir: j'étais payée.

Les délices de ma couche n'étaient pas faites pour me rendre paresseuse. Le premier rayon de soleil mettait en lumière toutes les souillures de la loge, qui semblait pleine toujours d'une sorte de vapeur épaisse. Je me glissais dehors afin de me baigner un peu dans l'air libre.

Mais il me fallait rentrer bien vite, afin de préparer la *teutée* de la Noué. Je n'engage personne à goûter de ces mets que ma marraine aimait passionnément. La base de la *teutée* est le breuvage précédemment décrit: cidre bouillant, miel, poivre. On y ajoute des tranches de pain noir, un morceau de beurre et un tantinet d'eau-de-vie. Les poires d'étranglard ne sont rien à côté de ce potage à l'ambroisie, dont l'odeur seule renverserait un bataillon de civilisés.

La Noué avalait sa *teutée*, sauf quelques cuillerées qui étaient le déjeuner du bonhomme. Moi, je mangeais un talon de pain noir. Jusqu'à neuf ou dix heures, je menais les vaches paître sur la marge de la grande route, pendant que Scholastique labourait son petit champ ou battait son beurre. A onze heures, la première diligence passait, et je commençais mon double office de mendiante à la course et de bousière.

Trois ans se passèrent ainsi, depuis ma sixième jusqu'à ma neuvième année. On me connaissait

bien au hameau de Saint-Lud, parce que la Noué me menait à la messe chaque dimanche. On disait, en nous voyant passer: La Noué n'est pas riche, mais avec sa quenouille et ses trois petites vaches, elle trouve moyen de nourrir son vieux père et la fille de la *diote*.

Ces paroles souvent répétées entamèrent mon éducation. Je compris vaguement que le monde aimait à se laisser tromper. Je n'en conçus ni mépris ni rancune, parce que son erreur m'était absolument indifférente. La Noué ne m'inspirait point de haine.

Vers cette époque, une double idée naquit en moi: la pitié du sort de ma mère et un vague tourment de deviner mon père. On trouvera que cela vint bien tard. Je dis les choses telles qu'elles sont.

Je m'échappai un matin pour aller au bord du Rioux, à l'endroit où la pauvre *diote* s'était noyée. Je pleurai abondamment. Il me semblait voir un corps blanc dans les glaïeuls.

Le dimanche suivant, je regardai les hommes à l'église. Je vis Ducros, l'homme de loi, qui détournait de moi ses gros yeux. Le bedeau me sourit; le métayer de la Liriays me donna une tape sur la joue. L'un des trois était-il mon père?

Un jour, vers ce temps-là, et c'est de ce jour que je date ma vie agissante, Gustave me dit:

— Il nous faudra de l'argent pour nous marier, Suzanne.

— Ah! fis-je, en as-tu de l'argent, mon parrain?

— Je vais en ramasser, me répondit-il.

En le quittant, je pensais:

— Si j'en ramassais, moi aussi, de l'argent!...

CHAPITRE III.

Ma tirelire — Le premier sou de ma dot. — Les amours de la Noué.

Tant que dura le jour, je songeai à cela; le soir également; la nuit, je ne pus fermer l'oeil.

De l'argent, pour nous marier, Gustave et moi.

Un instant je fus avare dans toute la force du terme. La passion d'amasser me saisit avec une véritable violence. Je creusai ma petite cervelle afin de trouver un moyen de thésauriser. Thésauriser quoi? je ne gagnais rien et je n'avais rien.

Vers le matin, je sautai hors de mon lit. Comme Archimède, j'avais trouvé!

Je m'élançai au dehors et je gagnai tout d'un temps le haut de la côte. Je m'orientai. A l'endroit juste où la diligence avait coutume de reprendre le trot, je découpai une belle motte de gazon sur le bas-côté de la route. Sous la motte coupée, mon eustache me servit à creuser un trou carré, sur lequel je remis proprement la motte de gazon.

Cela fait, je revins à toutes jambes préparer la *teutée* de la Noué.

Ma tirelire était fabriquée. Il n'y avait encore rien dedans, mais patience! Je ne me sentais pas de joie. L'héritière qui songe qu'elle va enrichir celui qu'elle aime doit éprouver quelque chose de cette allégresse. J'étais un bon parti: j'avais ma tirelire.

Il ne s'agissait plus que de l'emplir.

Ah! Gustave amassait de l'argent! Ah! Gustave pensait faire tout seul les frais de la noce!

J'eus bien envie de lui dire dès ce jour: Je te ménage une surprise; j'eus bien envie de lui parler de ma dot, mais la peur me prit qu'il ne vînt à mettre son *veto*. Je n'aurais pas su lui désobéir.

A onze heures, quand la première diligence passa, mon coeur battit bien fort. C'était une grande épreuve. Ma *combinaison*, comme disent les Parisiens habiles, était-elle praticable, oui ou non? J'allais le savoir.

Jamais la Noué ne m'avait jeté ma torche et ma grêle d'une si grande ardeur. Je bondis jusqu'au milieu de la route et d'une voix éclatante:

„Charitais, si vous plaît,
„Pou l'amou di bon Diais!"

Je n'implorais pas, j'exigeais. Cette diligence m'appartenait. Ces voyageurs étaient mes tributaires. *Charitais! charitais! pour l'amou di bon Diais!* Cela sonnait comme si j'eusse dit: la bourse ou la vie!

J'amusai les voyageurs qui se montrèrent généreux. J'eus sept sous depuis le bas de la côte jusqu'en haut, où je fis une belle révérence pour témoigner ma gratitude.

Puis je me couchai par terre pour reprendre haleine, suivant ma coutume. J'en avais besoin. Mais je ne manquai pas de choisir, pour me reposer, l'endroit où j'avais creusé mon trou carré, sous la motte de gazon. Je pris la motte aux cheveux, je la soulevai, je glissai un sou dans le trou.

Eh bien! j'ai remporté quelques victoires en

ma vie, de grandes victoires assurément, eu égard à ma faiblesse et à mon point de départ: je ne me souviens pas d'avoir jamais triomphé au dedans de moi-même avec autant d'enthousiasme. Quand je remis la motte de gazon, ma tête était en feu, mon coeur défaillait.

Sous ce petit carré d'herbe était la fortune de Gustave et mon bonheur.

Il n'y avait encore qu'un sou, mais je l'aurais défendu au prix de tout mon sang.

Certes, je n'aurais pas su vous dire peut-être: ceci est ma vie, mon avenir, ma liberté! Mais je jure que je le sentais aussi vivement qu'aujourd'hui.

La Noué ne se douta de rien. Je ne m'étais pas arrêtée plus longtemps que d'ordinaire au haut de la côte, et je rapportais six sous: bonne aubaine.

Il passait deux grandes diligences chaque jour, sans compter les messageries départementales. Ces dernières donnent peu. Les voyageurs de clocher à clocher ne sont pas prodigues. Mais, enfin, je ne peux pas évaluer à moins d'un franc par jour le bénéfice que la Noué tirait de moi. Là dessus, je prélevai désormais la dîme. Tous les soirs, mon trésor s'augmentait de deux ou trois sous.

Si j'ai un conseil à donner aux avares, c'est de suivre mon exemple. Il n'y a pas de cachette plus sûre que la marge d'une grande route, pourvu qu'on renouvelle de temps en temps la motte de gazon et qu'on mette dessous une bonne pierre.

J'arrivais à ma dixième année, lorsqu'un changement se fit dans mon existenec jusqu'alors si uni-

forme. Un matin, la Noué mit ma torche et ma grêle sur la plus haute planche du dressoir et me dit:

— C'est toi qui garderas les vaches aujourd'hui.

Je pensais tout de suite à Gustave et à notre rendez-vous quotidien, mais il fallait obéir.

A midi, la Noué mit son mouchoir de cou des dimanches et fourra une pièce blanche dans sa poche, ce qui ne lui arrivait jamais. Elle sortit. Je la vis monter la côte à longues enjambées, puis disparaître au tournant de la route. Je conduisis les vaches à la prairie. C'était la première fois que je passais un jour tout entier sans voir Gustave. Je pleurai bien. Comme j'avais les yeux rouges, la diligence, attendrie, me donna plus qu'à l'ordinaire, et je mis cinq sous dans ma cachette.

A la brune, je vis la taille haute et dégingandée de la Noué au sommet de la côte. Elle me jeta un petit gâteau dans la prairie et me fit un signe de tête presque amical. Elle était contente. Elle ne fila point de toute la soirée et donna du cidre chaud au bonhomme étonné.

Je remarquai que son haleine empestait l'eau-de-vie.

Le lendemain, elle mit encore son beau mouchoir de cou et fourra une autre pièce blanche dans sa poche. Je ne vis point Gustave. Je pris de la tristesse et j'eus envie de mourir.

La Noué revint plus tard que la veille. Elle avait le teint rouge et la voix rauque.

Je l'entendis cette nuit qui remuait son argent dans sa paillasse.

Le jour suivant, au lieu de faire sortir les

vaches, je la suivis par les prairies. Les haies et les saussaies me cachaient; d'ailleurs, elle était sans défiance.

Il y avait, à un quart de lieue de la loge, sous le parc du beau château de la Liriais, un bouchon misérable et mal hanté qui ouvrait sa porte basse sur un chemin de traverse. Je vis la Noué qui entrait dans ce cabaret. Je restai cachée dans les broussailles qui bordaient le bas chemin. Un instant après, Ducros, l'homme de loi, parut, cheminant à travers champs. Il entra, lui aussi, dans la guinguette.

Mon coeur se serra; j'eus frayeur, sans savoir pourquoi. Mais la curiosité me talonnait, plus forte que la crainte. Je quittai mon poste, je fis le tour du cabaret et me mis en observation derrière la haie de ronces qui entourait le jardinet. La Scholastique et M. Ducros étaient attablés déjà devant une large mesure d'eau-de-vie, dans une chambrette donnant sur le jardin. L'homme de loi lui tenait la main; la Noué l'écoutait les yeux baissés. Il voulut l'embrasser, elle lui planta un solide soufflet sur la joue; mais ceci n'est pas toujours un refus en Basse-Normandie.

D'autant mieux qu'ils se remirent à boire paisiblement après avoir trinqué.

Je m'enfuis, et cette vague épouvante que je ressentais ne me quitta point. Je sortis les vaches et fis ma besogne. Ce soir-là, en rentrant, Scholastique était si contente, qu'elle voulut me donner du cidre chaud et du tabac.

Je savais désormais comment gagner une demi-heure sur le repas de mes pauvres vaches. Le

lendemain, après le départ de Scholastique, je pris le chemin de la maison du Theil. Je trouvai en route Gustave, qui venait voir si j'étais malade. Je ne lui dis rien du secret que j'avais surpris; je lui dis seulement le surcroît de besogne qui me tombait sur les bras.

— Le temps marche, me répondit-il. Patience! J'ai déjà étrenné ma tirelire.

Puis, s'arrêtant au milieu de la route pour me regarder.

— Voilà trois jours que je ne t'avais vue, Suzanne. Il me semble que tu as grandi et que tu as embelli... Si un autre plus riche que moi t'aimait, est-ce que tu m'oublierais?

Je levai sur lui de grands yeux étonnés.

Puis je lui jetai mes deux bras autour du cou en pleurant et en disant:

— Ah! mon parrain, voilà une mauvaise pensée!

Il me serra contre son coeur si joyeux et si ému que je sentais ses jambes trembler.

— Si c'est comme ça, ma Suzette chérie, me dit-il, nous serons bien heureux, va!

Et moi, j'ajoutai:

— Nous n'avons plus guère que six ans à attendre!

C'était plus de la moitié de mon âge, mais j'avais une arrière-pensée: je songeais à mon trésor et je voulais le temps de l'augmenter.

La Noué revint qu'il était tout à fait nuit; elle balbutiait en parlant, elle chancelait en marchant; elle était ivre. Jamais je ne l'avais vue ainsi, car elle pouvait boire considérablement sans perdre la raison ni l'équilibre.

En entrant, elle regarda autour d'elle d'un air étonné, comme si elle n'eût point reconnu la cabane.

— A ta niche! me dit-elle.

Et comme je n'obéissais pas assez vite, elle leva la pioche sur ma tête.

Je courus me blottir aux pieds du vieillard, qui tournait vers elle ses yeux éteints et qui tremblait. Elle ne me demanda point le compte de la journée.

Au lieu de sa pinte de cidre, elle mit chauffer un pot tout entier.

Elle avait un paquet sous le bras, elle le défit. C'était un grand carré de serpillière usée et tachée.

— N'aie pas peur, vieux Lodin! dit-elle au bonhomme qui la suivait toujours d'un oeil inquiet, il y en a trop pour t'ensevelir!

Cela la fit rire longtemps et péniblement. Elle s'appuyait au bahut pour ne point tomber.

Elle ouvrit le bahut pour prendre la mailloche et les clous.

Puis elle cloua la grande serpillière de façon à diviser la chambre en deux compartimens presque égaux.

Son lit était dans l'un, celui du bonhomme dans l'autre.

La porte d'entrée restait de notre côté.

Quand la serpillière fut tendue, Scholastique vint auprès du grabat de son père.

— Vous voyez bien ça, dit-elle, ce sera tant pis pour ceux qui chercheront à voir ou à savoir ce qui se passera de l'autre côté.

Le bonhomme s'agita sur son grabat; le rouge lui vint aux joues.

— Ma Dais! reprit-elle en riant, vous m'auriez battu autrefois, not' papa... c'est sûr, mais mes'huy vous ne pouvez point... restez en repos.

Elle alla mettre le miel et le poivre dans son cidre. Je dois dire que je ne devinais pas du tout ce qui allait se passer.

— Faut que jeunesse s'égaie! grommela-t-elle en gagnant son lit en zig-zag; d'ailleurs, il m'a promis mariage!

Le bonhomme y voyait plus clair que moi en ce moment, car il essaya de se mettre sur son séant, et son visage, d'ordinaire immobile, exprimait une douloureuse indignation.

La Noué chantait de l'autre côté de la serpillière. Sa chanson lugubre, coupée par de longs intervalles de silence, arrivait comme une psalmodie de cimetière.

On frappa tout doucement à la porte. Elle dit d'une voix ferme:

— Entrez, mon compère!

Le battant s'ouvrit avec lenteur. La figure brutale et cauteleuse de M. Ducros se montra sur le seuil.

Il recula en voyant que la porte était en dehors de la serpillière. La serpillière était manifestement une idée à lui.

La preuve c'est qu'il grommela:

— A quoi cela sert-il?

Ce fut seulement bien longtemps après que je compris la signification de cette scène. Mais elle me frappa d'autant plus qu'elle contenait pour moi une plus grande somme de mystère.

— Entrez! répéta la Noué à haute voix; — le bonhomme n'en peut plus et l'enfant ne sait pas!

Je crus que l'homme de loi allait se retirer.

On lui avait promis le mystère. La serpillière avait été achetée pour masquer au moins son entrée, et voilà que deux paires d'yeux étaient fixées sur lui.

La Noué avait-elle commis cette faute à dessein, ou était-ce la suite de son ivresse?

Il faut pencher pour la première opinion, car elle dit d'un ton de colère:

— Avez-vous honte de moi, l'homme!

C'était donc un tour qu'elle lui jouait. L'homme de loi avait sa position à garder, et peut-être cette redoutable conquête lui faisait-elle honte en effet.

La Noué avait une réputation de laideur qui s'étendait à dix lieues à la ronde. A cause de cela et aussi pour sa *belle conduite* envers son père et moi, on la respectait comme un corps saint.

L'homme de loi, après avoir hésité pendant une bonne minute, jeta son bonnet par-dessus les moulins et entra. En passant devant le grabat du père Lodin, il me fit un signe de menace.

Je vis quelque chose d'extraordinaire et qui me fit mal: l'intelligence du vieillard sembla renaître pour un instant. De grosses larmes roulèrent de ses yeux sur sa joue.

Ducros souleva la serpillière.

— A la fin! dit la Noué; prenez le cidre et soufflez la chandelle.

Ce fut Scholastique qui m'éveilla le lendemain

matin. L'homme de loi n'était plus là. Elle me montra la hache à fendre le bois.

Ça te couperait bien le cou, dit-elle; moi, je ne m'embarrasse pas qu'on parle... il m'a promis mariage... mais lui ne veut pas... prends garde à lui!

Il vint depuis ce temps-là toutes les nuits. Bien souvent, il était question du mariage qu'il retardait sans cesse sous différentes prétextes. La Noué devenait coquette sans cesser d'être horriblement sale. Elle s'achetait des fanfreluches aux foires, et j'entendais que Ducros la grondait derrière la serpillière. Il ne voulait pas de dépenses. Il lui reprochait aussi son eau-de-vie et son tabac.

Par le fait, elle ne mettait plus guère de côté: tous ses vices avaient grandi du même coup. C'était une chose burlesque et hideuse que de voir ces essais de parure. Quand elle était ivre, et cela lui arrivait souvent maintenant, elle s'affublait d'une foule de loques bizarres pour recevoir son futur, et passait des heures entières devant son tesson de miroir.

Le bonhomme baissait de jour en jour, mais il ne mourait point. Ducros trouvait que c'était long.

Ducros avait mis dans la tête de Scholastique de me faire apprendre un métier pour que je gagnasse plus d'argent. Il approuvait mes courses derrière les diligences, mais l'état de bousière lui semblait médiocre. Je fus d'abord bien heureuse de leur décision, car on me mit pendant deux heures par jour chez M. Guéruel, le patron

de Gustave. C'était Gustave lui-même qui me donnait des leçons.

Le métier nouveau que j'apprenais là valait mieux que l'ancien. Je nattais des lanières de cuir pour faire des fouets. Que n'eussé-je pas appris avec un maître comme Gustave? Au bout de deux mois, j'étais bonne ouvrière.

Ce furent deux bons mois; mais comme les heureux jours passent vite! Et comme je me retrouvai seule et triste dans la loge quand il m'y fallut passer des journées entières devant ma tâche ingrate! Près de Gustave, le travail était un plaisir; nous avions toujours quelque chose de joli et d'intéressant à nous dire, et si quelque témoin nous gênait, avions-nous besoin de paroles?

Dans le pays, on disait que la Noué m'avait fait apprendre un état sédentaire pour que le vieux Lodin ne fût jamais sans société. Ducros clabaudait pour lui faire obtenir un prix Montyon. Rien de ce qui se passait dans la loge ne transpirait au-dehors. Le bonhomme était muet; la frayeur me fermait la bouche. Gustave venait parfois le matin, car sa soeur aînée s'était réconciliée avec lui à l'occasion de mon apprentissage; mais, le matin, la Noué n'était qu'une femme très laborieuse, à qui son travail faisait un peu oublier les soins de la propreté. Elle ne commençait à boire que vers midi; elle buvait toute seule, depuis qu'on n'avait plus besoin du rendez-vous au cabaret.

Tout en travaillant à mes nattes, j'avais l'oreille au guet. J'entendais au loin la diligence, et deux

fois chaque jour j'allais à sa rencontre. Plus je grandissais, plus les voyageurs devenaient aimables. Désormais, ce n'était plus seulement par mon parrain que je savais que j'étais jolie.

Les voyageurs me le disaient de reste, — et aussi le tesson de miroir de la Noué.

Il fut question de ma première communion. Ducros s'opposa de son mieux à ce que j'allasse à confesse, car il craignait mes révélations; mais on compta sur ma frayeur, et, pour obtenir le fameux prix Montyon, il faillait bien quelques dehors.

Je dois dire ici que ce prix Montyon était une idée de l'homme de loi. La Noué, plus vicieuse que méchante, n'y songeait pas beaucoup. Cette femme était une espèce de bête brute qui satisfaisait ses instincts et ne voyait point au-delà. Ducros était un coquin capable de tout.

L'obstacle à ma première communion était le temps perdu au catéchisme. La Noué ne voulait pas que je quittasse mon travail, — et les bonnes gens de dire: Ecoutez donc! la brave femme a de lourdes charges! Il faut bien que le pain vienne à la maison!

A la prière de Gustave, le jeune abbé Daudel consentit à venir deux fois par semaine me faire l'instruction à la loge: C'était bien un coeur d'or que ce pauvre jeune abbé, et c'était un saint. Mon âge n'empêchait point Ducros de faire d'odieuses plaisanteries au sujet de ses visites à la loge.

C'était peine perdue: Je ne les comprenais pas. — Je m'indignais seulement quand il disait que

l'abbé venait à la loge pour faire raccommoder ses bas et sa soutane.

A ma première confession, je dis tout, tout ce que je savais, tout ce qui se passait autour de moi. J'avais une trop grande idée de l'acte que j'accomplissais pour garder la moindre réticence. Je me souviens encore de la figure du pauvre abbé Daudel. Il avait la sueur au front et les traits bouleversés.

— Est-ce que j'ai fait de bien gros pêchés? demandai-je effrayée.

Il sourit tristement et secoua la tête.

— Pas vous, me répondit-il.

Puis il me demanda:

— Mon enfant, n'avez-vous pas d'autres protecteurs?

— Hormis mon parrain.... commençai-je.

Il m'interrompit pour dire:

— Gustave Lodin est un digne enfant, mais c'est un enfant.... Et pourtant, ma fille, vous ne pouvez pas rester ici.

Un grognement se fit entendre du côté du grabat où le paralytique restait immobile depuis bientôt trois ans. Je crus que c'était pour protester; mais nous le vîmes avec étonnement se soulever à demi et faire avec sa tête des signes d'énergique approbation.

L'abbé Daudel s'approcha de lui et lui donna sa croix à baiser. Il pleura comme le jour où sa fille lui avait apporté la serpillière. Ses lèvres remuèrent un peu par l'effort désespéré qu'il fit, mais il ne put pas parler.

Seulement, quand l'abbé Daudel dit qu'il allait

tâcher de me faire entrer à la Visitation de Coutances, où l'on élève les jeunes filles orphelines, le pauvre bonhomme laissa tomber sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

Il était content, il m'aimait bien.

L'abbé Daudel se retira et promit de revenir le lendemain avec son supérieur. On ne doutait pas que Scholastique, effrayée de cette lumière qui se faisait subitement dans son antre, ne me laissât partir sans difficulté.

Mais que de choses se passent du jour au lendemain! Le lendemain, le bon abbé Daudel ne devait plus me retrouver à la loge. Ce fut cette nuit-là même que mon sort se décida.

CHAPITRE IV.

La paillasse de la Noué. — Comment finirent ses amours.

Depuis quelque temps, je dormais mal, parce que ma raison naissait, et avec elle je ne sais quel instinctif dégoût de tout ce qui m'entourait. La nuit précédente, un bruit singulier qui se faisait de l'autre côté de la serpillière m'avait tenue éveilée presque jusqu'au jour.

C'était comme un frôlement de paille continu et patient. La Noué ronflait terriblement selon son habitude, et pourtant ce bruit, plus rapproché d'elle que de moi, agissait sur elle, car on cessait parfois d'entendre ce râle sonore qui accompagnait toujours son sommeil. A ces instans où elle s'arrêtait de ronfler, le bruit de paille froissée se taisait également.

Mais il reprenait aussitôt que le silence avait rendu bruyant de nouveau le sommeil de Scholastique.

J'eus envie deux ou trois fois de me lever pour aller voir, mais on m'avait interdit sous de si rudes menaces le compartiment fermé par la serpillière, que je n'osai.

Je finis même par m'endormir avant que ce bruit mystérieux n'eût cessé.

Le jour fait évanouir tout ressentiment des terreurs nocturnes, surtout chez les enfans. Du moment où je m'éveillai jusqu'au soir, c'est à peine si j'eus un vague souvenir de cette paille remuée. La visite de l'abbé Daudel donna du reste un autre cours à mes petites méditations. Mais la brune vint, puis la nuit. J'avais défense d'allumer la chandelle avant le retour de Scholastique, et Scholastique ne rentrait point.

Ces ténèbres qui m'entouraient me remirent dans le courant d'idées où j'étais la nuit précédente. Que s'était-il passé, là, tout près de moi! J'entr'ouvris la porte et j'écoutai au dehors. Aucun pas ne résonnait sur la grande route, La Noué devait encore être loin. Je passai sous la serpillière et je m'avançai jusqu'au lit. Des brins de paille grincèrent sous mes pieds nus. Je portai vivement la main à la paillasse. Elle était éventrée. Quelque chose de froid était sous mon pied. Je me baissai: c'était un écu de cinq francs.

La Noué poussa la porte au moment où je repassais sous la serpillière. Je n'ai jamais éprouvé une plus grande terreur en ma vie. Il y avait de quoi.

Elle ne me vit point, et je pus regagner le chevet du bonhomme.

Elle alluma la chandelle en chantonnant. Je la devinais ivre.

Quand la lumière brilla, je vis son visage d'un rouge sombre qui me sembla plus effrayant. Elle tenait un litre d'eau-de-vie sous le bras.

— Avance, faignante! me dit-elle; je suis de bonne humeur... je veux te soûler ce soir.

Elle me versa au moins une demi-écuellée d'eau-de-vie.

— Marraine, répondis-je en tremblant, j'ai été malade toute la journée.

— Ah! fit-elle en haussant les épaules, malade!... Est-ce que je suis jamais malade, moi?... Je n'aime plus le poiré chaud; c'est trop fade... je vas boire ta part.

Elle avala d'un trait l'énorme rasade et posa le litre sur la table.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, le prêcheux, reprit-elle.

Et sans attendre la réponse, elle ajouta:

— On va avoir affaire à lui... tu seras bientôt de noce... Ah! ah! ils croyaient qu'on resterait toujours fille!

Je compris, à l'orgueil brutal qui éclatait sur ses traits, que l'homme de loi avait enfin fixé l'époque du mariage.

— Bonsoir, petiote! dit-elle tout à coup en me faisant un signe de tête amical; je l'entends qui vient... ne parle pas de ça... Bonsoir, bonsoir!

Elle disparut derrière la serpillière. Mais elle s'était trompée. L'homme de loi ne venait pas.

Je l'entendis qui se couchait. Une heure entière se passa.

J'avais le frisson et je ne pouvais dormir. Chaque fois qu'elle se retournait dans son lit, je tressaillais de la tête aux pieds.

Au bout d'une heure elle se releva et vint boire à même au litre d'eau-de-vie.

— Dors-tu? me dit-elle.

Je fermai les yeux et ne répondis point.

— Il n'est jamais venu si tard que ça! grommela-t-elle.

Un premier doute lui traversa l'esprit, car ses sourcils se froncèrent tout à coup. Elle ouvrit la porte et se prit à écouter au dehors.

La nuit était noire; la campagne était déserte. Il pouvait bien être déjà onze heures du soir.

Je l'attendis qui pensait tout haut:

— S'il lui était arrivé malheur!

Elle rentra précipitamment et courut droit au lit.

— Ah! fit-elle avec un commencement d'angoisse, il a emporté son bonnet de nuit.

Mes dents claquèrent. Je songeais à la paillasse.

En effet, presque aussitôt après, elle poussa un cri si sauvage que le bonhomme se dressa galvanisé.

Elle venait d'apercevoir le trou de sa paillasse.

Elle la saisit et la jeta au milieu de la chambre comme si c'eût été une plume.

La paillasse, en tombant, rendit un son sourd.

— Volée! volée! s'écria-t-elle, échevelée déjà et les yeux sortis de la tête.

Elle ne fit qu'un bond jusqu'à moi, et son poing fermé m'écrasa le visage tandis qu'elle râlait:

— Tu m'as volée!... volée!

J'étais presque évanouie. Je n'avais pas la force de parler. Mais je voyais et j'entendais. Je la vis prendre la hachette au coin du foyer et je l'entendis qui disait.

— Il faut que je fasse un malheur!

Je donnai mon âme à Dieu, car cette femme était une folle furieuse.

Mais au moment où elle revenait, la hache s'échappa de ses mains. Elle s'affaissa sur elle-même, éclatant en sanglots.

— C'est lui! c'est lui! dit-elle; il ne m'aimait pas! il m'a volée!

Tout son corps se contracta horriblement. Elle se roula dans d'effrayantes convulsions, tandis que sa bouche pleine d'écume râlait:

— C'est mon argent qu'il voulait! .... mon argent!

Un invincible engourdissement me tenait enchaînée. C'était comme un de ces cauchemars que donne la fièvre. Il fallait un choc puissant pour m'éveiller.

Le choc vint.

Je sentis comme un collier glacé autour de mon cou: c'était la main du paralytique.

Je vis avec un indicible effroi son visage livide auprès du mien. Sa voix, que je n'avais jamais entendue, — une voix étrange et qui n'était pas de ce monde, — murmura tout près de mon oreille:

— Va-t'en, Suzanne.... va chez le jeune prêtre... dis-lui qu'il vienne m'enterrer demain... et ne reviens jamais ici!

La vue d'un mort sortant de sa tombe ne m'aurait pas frappé plus violemment.

La main étendue du bonhomme Lodin me montrait la porte que Scholastique avait laissée ouverte. Je me glissai hors du lit et je gagnai le seuil en chancelant.

J'entendis le vieillard retomber sur son grabat comme une masse. La Noué ne criait plus.

Dès que je fus dehors, je me mis à courir de toutes mes forces et sans savoir où j'allais.

CHAPITRE V.

Départ de Saint-Lud. — La procession noire. — Ce qu'il y avait dans ma tirelire.

Je m'éveillai le lendemain matin dans les champs, au pied d'une haie. J'étais tombée là sans doute épuisée. Je ne me souvenais de rien, hormis de ce qui s'était passé à la loge.

Je regardai tout autour de moi. Le hasard m'avait conduite à quelques centaines de pas de la maison du Theil. Je vis Gustave qui était en train d'ouvrir les portes. J'allai à lui. Le coup que m'avait porté la Noué au premier instant de son délire me laissait la figure ensanglantée. Gustave s'élança vers moi tout tremblant.

Cette fois, je ne lui cachai rien. Si mon récit ne fut pas des plus clairs, c'est que j'avais la tête à moitié perdue. Quand j'eus achevé, je lui dis:

— Je viens te dire adieu, mon parrain... L'abbé Daudel va me faire entrer à la Visitation de Coutances.

Gustave m'avait écoutée, immobile et muet. A ce mot d'adieu, je vis des larmes dans ses yeux.

— Tu souffrais comme cela, ma pauvre petite Suzanne, dit-il enfin, et moi, je ne le savais pas!

Il me tenait les deux mains. Nous étions dans la cour de la maison du Theil. Le bourrelier vint sur la porte et se mit à rire.

— Ne dirait-on pas deux amoureux! s'écria-t-il. Allons, Guste! ça n'avance pas l'ouvrage... à la besogne!

Gustave, au lieu de lui répondre, me dit:

— Tu souffrirais peut-être encore, et je ne le saurais pas davantage!

— Allons! allons! fit M. Guéruel avec un commencement de colère, obéit-on quand je parle?

Gustave lâcha une de mes mains et garda l'autre pour me conduire jusqu'à lui.

— J'ai travaillé ma dernière journée ici, monsieur Guéruel, dit-il avec tristesse, mais d'un ton ferme.

— Comment! Gustave! s'écria le bourrelier; est-ce que tu n'es pas content de moi?

— Vous avez des défauts comme les autres, patron, répondit mon parrain; mais vous avez été pour moi un bon maître et je ne me plains pas de vous.

— Alors, pourquoi veux-tu me quitter?

— Pour faire mon tour de France, patron!... Mais entrons chez vous, j'ai à vous causer.

Il y avait du monde dans la cour... J'entendis qu'on disait:

— La Noué a l'air d'une *diote!*... elle est à faire la veille auprès du bonhomme Lodin, qui a *passé* cette nuit.

L'idée me vint qu'on m'accuserait d'ingratitude, mais cela ne m'occupa point.

M. Guéruel nous fit entrer, Gustave et moi, dans sa maison. C'était un homme sévère et intéressé, mais il avait de l'honneur.

Gustave allait avoir bientôt dix-sept ans. Jusqu'alors, il s'était montré beaucoup moins avancé qu'on ne l'est à cet âge. Peut-être son intimité avec moi contribuait-elle à cela. C'était un enfant: l'abbé Daudel avait eu raison de le dire. M. Guéruel s'attendait sans doute à quelque propos d'enfant.

— Patron, lui dit-il dès que la porte fut fermée, — je suis le frère aîné de cette petite fille là... Je suis son père, pour parler mieux... et je serai son mari dans quelques années... Voyez l'état où elle est... On l'a frappée... on a fait pis... je ne dirai pas ce qu'on a fait, parce que cela s'est passé dans la maison de mon père... Elle ne peut plus rester où elle est; je vais l'emmener avec moi.

Ce petit discours fut prononcé d'un ton si grave que je me demandais en l'écoutant si c'était bien mon parrain qui parlait.

Guéruel se mit à rire.

La Noué n'est donc pas si sainte qu'on le dit? murmura-t-il.

— Je n'ai pas prononcé le nom de ma soeur,

répondit Gustave presque sévèrement; laissons, s'il vous plaît, ma soeur de côté.

Guéruel le regarda tout surpris. Gustave continua:

— Patron, j'ai voulu vous causer pour l'affaire de l'enterrement du bonhomme; je n'y assisterai pas; mais je veux le payer.

— Tu n'assisteras pas à l'enterrement de ton père! s'écria le bourrelier.

Dans la campagne bas-normande, on fait des procès à son père vivant; mais quiconque se dispense de le conduire au cimetière après sa mort est un infâme. Il est permis de boire tout le long du chemin, pourvu qu'au bord de la fosse on se prenne les cheveux à poignée en criant d'un ton lamentable:

— Héla! héla! nout' pau' bonhomme, c'est donc pou'tant dire toujou qu'an n'te voira pus ni d'dans, ni d'hors, ni à matin, ni d'vesprée! T'es là mes'huy pou dique à jamais, nout' pau' bonhomme de père; *libera nos a malo, amen!*

On est en règle après cela, et l'on peut reboire en attendant le repas des funérailles.

Gustave répondit:

— Dans une heure, cette petite fille-là et moi, nous serons en route.

— Pour où aller? demanda le bourrelier.

— Ici ou là, peu importe... Suzanne ne peut pas rester avec ma soeur... Je n'ai pas voulu vous quitter sans parler avec vous, patron. Regardez-moi bien dans le blanc des yeux... pour dire à ceux qui jaseront: Guste était un honnête homme; la petite fille sera sa soeur jusqu'à ce qu'elle soit sa femme.

Le bourrelier lui tendit la main comme malgré lui.

— Tu fais d'un drôle de petit gars, tout de même! murmura-t-il avec une véritable émotion.

Gustave tira de sa poche six pièces de cinq francs et les mit sur la table.

— Voilà pour qu'on lui chante une messe, fit-il; et à ce moment les larmes lui vinrent aux yeux. Que ça soit fait comme il faut, patron, je m'en rapporte à vous... Le pauvre père est bien là où il est, et s'il voit mon coeur, il est content... Adieu, patron!

— Attends donc! fit le bourrelier, as-tu d'autre argent?

— J'ai encore trente francs et de bons bras... Ne vous inquiétez point.

— Est-ce que tu ne comptes pas revenir, un temps qui sera, Gustave?

Mon parrain prit un air sombre.

— J'allais oublier une commission que vous ferez pour moi, patron... Dites à l'homme de loi que si je reviens jamais, il s'en aille et vite, car je promets bien que nous ne nous rencontrerons qu'une fois!

— Là! là! gronda Guéruel, voilà bien les jeunesses!... S'il t'a fait tort, mène-le chez le juge de paix...

Mais mon parrain ne voulait point entamer de discussion là-dessus. Il serra brusquement la main du bourrelier, et m'emmena dans sa chambrette où nous fîmes son petit paquet. Après quoi, nous sortîmes par la porte de derrière.

Nous voilà sur la grand'route, après avoir tra-

versé deux ou trois champs. Je n'étais pas bien sûre de ne point rêver. Nous allions du côté de Vire, lorsque tout-à-coup l'idée de mon trésor me revint.

— Pas par ici, mon parrain! m'écriai-je; — nous avons de l'argent là-haut de l'autre côté de la loge.

Il s'arrêta pour me regarder.

— De l'argent! répéta-t-il.

— Dame!... tu m'as dit dans le temps qu'il fallait de l'argent pour nous marier.

Comme je voyais son visage se rembrunir, je me hâtai d'ajouter:

— C'est à moi, va! je te fais juge!

Je lui racontai alors comment j'avais amassé mon pécule.

— N'est-ce pas que ça m'appartient? demandai-je, étonnée de son silence.

Il avait les yeux braqués sur les cailloux du chemin.

— Oui, oui, c'est bien à toi, Suzanne, me répondit-il; mais traverser de nouveau le village pour quelques sous!

— Mais il y a trois ans, m'écriai-je; et j'ai agrandi le trou plus de vingt fois!

Il me reprit par la main, et nous franchîmes le fossé de la route. Il voulait tourner le hameau. Nous passâmes derrière ce cher petit bosquet d'ormes où avaient lieu nos rendez-vous d'autrefois.

— Ah! Suzanne, coquinette! murmura-t-il tandis que je lui montrais les ormes en riant et en pleurant, tu étais déjà une petite femme! tu avais des secrets pour moi.

— Mon parrain, répondis-je, je n'en aurai plus; pardonne-moi!

Allant toujours à travers champs, nous atteignîmes le sommet de la côte. J'allai droit à ma motte de gazon que je soulevai. Gustave resta tout ébahi à la vue du tas de gros sous qui était là-dedans. Il y avait pour plus de soixante francs de pièces de billon. C'était presque sa charge.

Comme nous étions occupés à nouer cette fortune dans une de ses chemises, un chant grave et lointain monta jusqu'à nous. C'était l'abbé Daudel qui venait lever le corps du bonhomme Lodin. Nous reconnûmes les principaux de Saint-Lud, Guéruel en tête. Gustave et moi nous nous mîmes à genoux et nous priâmes avec ferveur.

Quand la procession se remit en marche vers la chapelle, nous vîmes la Scholastique marcher derrière le corps.

Nous restâmes à genoux tant que le cortége fut en vue.

— Elle est ma soeur, dit Gustave; que Dieu lui pardonne!

Moi, je dis aussi et de tout coeur:

— Que Dieu lui pardonne! Si je pouvais lui faire du bien, je lui en ferais!

CHAPITRE VI.

La descente des maquignons. — Le bon petit père Macé. — Premier souper d'auberge.

Mon trésor fut donc cause qu'au lieu de nous diriger vers la Bretagne, nous allâmes du côté de Falaise. Je portais le petit paquet de Gustave

au bout d'un bâton; lui s'était chargé de la sacoche aux gros sous.

Dieu sait que je n'étais pas payée pour regretter la loge; cependant j'avais le coeur bien gros. Cette funèbre cérémonie que nous venions de voir plaçait le début de notre voyage sous des auspices tristes. Gustave était taciturne. Nous marchâmes longtemps sans parler.

Quant à avoir une inquiétude quelconque sur les dangers ou le but de notre pèlerinage, je déclare que la pensée de craindre ne me vint même pas. J'étais sous la protection de Gustave. Gustave était pour moi supérieur à tous les périls.

La tristesse ne tient pas chez les enfans et personne n'ignore l'effet souverain du voyage sur la mélancolie. Une fois passé le cabaret borgne où j'avais surpris le rendez-vous de la Noué avec Ducros, tout était nouveau pour moi. Au sommet de la montée suivante, je battis des mains en poussant un cri de plaisir. Nous laissions la Liriays sur notre gauche; un autre château, d'un aspect seigneurial, se dressait à mi-côte, vers le gros bourg de Viessois, notre paroisse, que je n'avais jamais vue. Devant nous, la route se déroulait comme un long ruban, à travers la plaine, les taillis, les guérêts. On apercevait jusqu'à deux ou trois clochers dans la campagne.

— Que le monde est grand! m'écriai-je.

Gustave sourit d'un air de supériorité. Ce n'était pas un novice comme moi: il avait été une fois jusqu'à Vire.

Tout à coup, je tressaillis à un bruit trop familier à mon oreille. Il était onze heures et un

quart. La diligence était à l'heure; elle arrivait, descendant la côte au grand galop. Mon premier mouvement fut de jeter là mon paquet, comme je faisais de ma torche et de ma grêle, pour courir à la portière.

Mais je me retins, et ce fut avec un vif sentiment de fierté que je vis passer la voiture sans psalmodier mon refrain de mendiante. On trouvera peut-être mon orgueil mal placé en songeant que l'épaule de Gustave fléchissait sous le poids de la *charitais* demandée, mais c'était comme cela.

Par contre, j'avais grande peine à ne point m'arrêter, chaque fois que nous rencontrions une belle bouse ou un tas de crottin avantageux.

Nous nous arrêtâmes au lieu de Moraine pour déjeuner: deux sous de pain, deux sous de beurre, deux sous de cidre; un fier repas et qui nous remit bien le coeur, puisqu'en sortant du hameau nous dansions bras-dessus bras-dessous le long de la route.

Gustave n'avait point demandé d'ouvrage à cette première halte. C'était trop près de Saint-Lud.

Il faisait brun déjà quand nous arrivâmes au gros bourg de Viessois, où la route de Caen se sépare du chemin de Falaise. J'étais rendue de fatigue et de faim. Gustave avait les deux épaules meurtries du poids de mon trésor.

Une auberge assez proprette, devant laquelle stationnaient bon nombre de carrioles, balançait son enseigne au vent: *A la descente des maquignons, bon logis à pied et à cheval.* Là-bas, ce mot de maquignon est loin de passer pour un terme de mépris; il désigne une classe très nombreuse d'in-

dustriels campagnards, qui ont beaucoup de savoir faire et peu de préjugés. C'est l'aristocratie d'argent des hameaux bas-normands.

Nous nous arrêtâmes devant l'enseigne que Gustave venait de déchiffrer à haute voix. J'étais d'avis d'entrer; mais Gustave, que j'avais vu si brave, si véritablement homme en face de maître Guéruel, me sembla pris d'une hésitation inexplicable. Il était rouge; ses yeux allaient de droite à gauche.

— Qu'as-tu donc? dis-je, déjà troublée de son trouble.

— C'est que... me répondit-il en hésitant, je ne sais pas comment on fait dans les auberges...

Il ne connaissait donc pas tout, ce grand Gustave! Je me sentis prendre de l'importance.

Les jeunes filles n'éprouvent pas au même degré ces étranges défaillances des jeunes hommes aux premiers pas dans la vie.

— Viens toujours, mon parrain, lui dis-je d'un ton où il y avait déjà de la protection; — nous ferons comme nous pourrons.

Il me fallut le prendre par la main et presque l'entraîner.

Le seuil de l'auberge était élevé de trois ou quatre marches au dessus du niveau de la route. La salle commune où se faisait la cuisine était très vaste et contenait les lits de la famille, deux par deux, l'un sur l'autre. Cette salle était presque pleine au moment où nous entrâmes. Il y avait là une quinzaine de maquignons et marchands de bestiaux qui revenaient de la foire de Bernières.

Ils étaient assis par groupes autour de la grande table longue et étroite qui tenait toute la largeur de la salle.

Les bonnets de coton se montraient en majorité, mais il y avait aussi quelques chapeaux de cuir. Deux ou trois femmes faisaient partie de la réunion, qui était bruyante à étourdir un sourd. Rien au monde ne peut donner l'idée du tapage offensant et pénible que produit le patois de la Basse-Normandie, bavardé par un choeur de maquignons. Le picard, l'alsacien, le gascon, l'auvergnat, tous ces terribles accens, ennemis naturels de l'oreille, peuvent passer pour mélodieux en comparaison de cette criarde et lamentable cacophonie.

On buvait, on mangeait, on marchandait, on fumait. L'atmosphère, épaisse et chaude, s'imprégnait de miasmes violens. Heureusement que je n'étais pas une petite-maîtresse.

Chose remarquable! il n'y a pas de basses dans ces concerts des bords de l'Orne ou de la Vire. On ne sort du ténor plaintif que pour tomber dans le castrat sur-aigu. Si quelque note grave surgit de l'ensemble, on peut être bien sûr qu'une ménagère y fait sa partie. J'ai vu des maquignonnes parler comme Lablache, au milieu d'un cercle de gros maquignons montés en fifres.

Notre entrée ne fit aucune espèce d'effet, je dois l'avouer. Gustave avait eu grand tort de se troubler: on ne nous accorda pas la moindre attention. Du premier coup d'oeil on avait pu voir que nous n'achèterions point de bestiaux et que nous n'en avions point à vendre.

Nous nous assîmes modestement au bas bout de la table et nous attendîmes.

Il est temps que je dise un peu quel était notre équipage.

Gustave avait meilleure mine que moi, mais cependant je n'étais pas trop mal couverte pour une fille de mon âge. J'avais de bons petits souliers à semelles de bois, des bas de coton bleu, un jupe d'épluche rayée et une cotte d'indienne un peu trop juste. Je portais le bonnet de coton sur l'oreille. Les bourgeoises parisiennes qui n'ont vu cette coiffure que sur la tête de leur mari ne peuvent deviner combien elle est coquette et crâne sur le front d'une *jeunesse normande*.

Gustave avait un chapeau de paille à larges bords, une veste courte en coutil bleu et un pantalon de toile. Son élégance naturelle donnait de la tournure à tout cela. Il avait presque l'air d'un petit monsieur.

L'odeur des ratatouilles arrivait jusqu'à notre bout de table, et nous mettait l'eau à la bouche.

On ne venait point à nous.

Deux servantes, coiffées comme moi du casque à mêche national, s'essouflaient à servir les autres pratiques. Gustave avait appelé déjà deux ou trois fois, mais si bas qu'on ne l'avait point entendu.

Ce fut moi qui découvris le talisman à l'aide duquel on pouvait attirer l'attention des deux servantes.

Je vis que les maquignons frappaient sur leur verre. Il y en avait un devant nous. Je carillonnai dessus avec mon eustache et tout aussitôt,

du fond de la cheminée, une voix de tonnerre s'éleva:

— Voyez voir! dit-elle.

Je parlais de Lablache. Lablache n'était qu'un flageolet auprès de la mère Guenée, maîtresse et souveraine de la *Descente des maquignons*, au bon bourg de Viessois.

C'était une femme énorme, avec des sourcils noirs et des cheveux gris coupés ras comme ceux d'un homme. Elle était assise sous le manteau de la cheminée, les sabots au feu, le ventre passé dans la concavité d'une petite table chantournée qui lui servait de comptoir.

De là, elle dominait son monde: de là, elle gouvernait son royaume.

— Qui vous faut? demandèrent à la fois les deux servantes en accourant vers nous.

— Je regardai Gustave qui rougit jusqu'au blanc des yeux.

Décidément, j'étais la plus forte.

— De ça! répondis-je d'un ton résolu en montrant la terrine fumante du groupe le plus voisin.

— Couchez-vous?

— Pardienne!

— V'là qu'est bon! comment qu'on vous nomme?

— Gustave et Suzanne Lodin.

L'une des servantes était allée nous chercher notre provende. Celle qui m'interrogeait cria:

— Une couchée! Gustave et Suzanne Lodin!

L'énorme bonne femme prit un cahier couleur de graisse et se mit à inscrire nos noms.

On était au commencement de 1832, et la police des routes se faisait en toute rigueur.

— D'où qu'ous venez? demanda encore la servante.

— De Saint-Lud.

— Et qu'ous allez?

— A Vassy.

— De Saint-Lud à Vassy! cria la fille.

Ce fut tout. Gustave me contemplait avec une profonde admiration.

— Tu as vite fait de répondre, toi! me dit-il, non sans une légère nuance de jalousie.

On nous apportait notre plat.

Je remarquai en ce moment un petit vieillard d'honnête mine qui était seul de son écot, sur le même banc que nous, et qui me faisait signe de la tête bien amicalement. Je le montrai à Gustave, qui me dit!

— Faut se méfier dans les auberges!

Le petit vieillard cligna de l'oeil et sourit en le regardant.

— Voilà qui sent bon! dis-je en parlant de notre plat; ça doit faire un fier ragoût!

— Oui, oui, dit auprès de moi une voix doucette; quant à bien cuisiner, maman Guenée est connue pour ça...

Je me retournai. C'était mon petit vieillard souriant qui s'était glissé tout doucement le long du banc et qui avait apporté auprès de nous son morceau de lard, son pain et sa chopine. Il se pencha derrière mon épaule et dit à Gustave en clignant de l'oeil:

— On est bien embarrassé, comme ça, quand on voyage tout seul, monsieur Lodin?

Gustave tressaillit en s'entendant appeler par

son nom. Moi-même je ne réfléchis pas que la fille d'auberge venait de le prononcer à haute voix.

— Vous me connaissez, vous? demanda Gustave.

— Je vas et je viens, répliqua le petit vieux; les affaires sont si crevantes!... Ici et là... de droite et de gauche... on gagne son pain, pas vrai?... Je connais bien du monde à Saint-Lud... et le père Lodin m'a vendu plus d'une génisse en sa vie.

Gustave, qui portait la première bouchée à ses lèvres, la remit sur son assiette.

— Il ne vous en vendra plus, dis-je tout bas.

— Il est mort! prononça solennellement le bonhomme qui ôta son chapeau, découvrant ainsi une tête longue et jetée en arrière où se collait un vieux bonnet de soie noire; — que Dieu lui fasse paix! — C'était un chrétien!... Si vous lui aviez parlé du vieux Gilles Macé, du bourg de Campagnolles... Mais nous nous en irons tous, mes bénis enfans... et moi plus tôt que vous. Le principal est de songer à cela pour ne jamais mal faire.

Il but un petit coup et se tailla une mince bouchée de lard qu'il mit sur un gros carré de pain.

Gustave me poussa le coude.

— Voilà un vieux qui a l'air bien doux et bien poli, me dit-il.

— J'en réponds, mon parrain!... il ne ressemble guère aux autres.

— Et quel âge avons-nous? reprit Gilles Macé d'un ton si paternel que nous fûmes touchés jusqu'à l'âme; — douze à treize ans la gentille poullette... seize ans le beau garçon... Ah! dame! j'ai

été jeune aussi un temps qui fut... si j'en avais su aussi long qu'aujourd'hui!... Mais vous ne pourrez pas faire que les jeunesses écoutent ceux qui ont de l'âge... C'est égal, je m'intéresse à vous, mes bénis enfans, et je veux vous donner un conseil: si quelqu'un de ceux-là qui sont au bout de la table voulait faire amitié avec vous, méfiance!

Il avait baissé la voix et ses yeux roulaient sous ses sourcils grisâtres.

Nous devinâmes tout de suite, Gustave et moi, qu'il y avait là près de nous quelque grand danger, que notre inexpérience seule nous empêchait de voir.

Nous regrettâmes d'avoir franchi le seuil de ce repaire, — mais il était trop tard.

CHAPITRE VII.

Première nuit d'auberge. — Orgie de brigands. — L'arithmétique du bon père Macé.

L'effroi que je vis dans les yeux de Gustave augmenta le mien.

— Méfiance! répétai-je en me tournant vers notre voisin, — et pourquoi?

— Je ne suis pas avec eux, au moins! protesta vivement le bon père Macé; mais on ne peut pas coucher dehors, pas vrai, parce qu'il y a des mauvaises pratiques dans une auberge?

— Qui sont donc ces gens? demanda Gustave.

Le père Macé se rapprocha et baissa la voix encore plus. Il me sembla que son regard se fixait sur la chemise que Gustave avait nouée en saçoche pour porter nos sous.

— Quant à dire du mal de quelqu'un, reprit le bonhomme, jamais!... Chacun vit à sa guise, pas vrai? et le mieux est de ne pas s'occuper des affaires des autres... Ces gens-là sont ci et ça, mie et croûte, quoi! ça les regarde... pas vrai?... Voilà Perrin Doulais, le grand qui tient le manche de son fouet... c'est un chrétien... mais j'ai ouï dire qu'il ne fait point bon le croiser à la brune dans une basse route...

— Comment!... nous écriâmes-nous tous deux à la fois.

— Chut! chut! fit le père Macé; — on jase, pas vrai?... Voici là bas la Michonne, celle qui met son nez dans son écuelle... Quand elle est dans une auberge avec son compère Pachu, — le gros de droite, — je n'aimerais pas coucher seul, la clé sur la porte.

— Pas possible! fit Gustave.

Moi, la frayeur me prenait pour tout de bon.

— Oh! dam! continua le brave homme, c'est une idée à moi, pas vrai?.... L'autre femme, la Provans, pour ce qui est de celle-là, je voudrais bien de ses rentes, mais point de son métier.... Quoique ça, que si on écoutait toutes les mauvaises langues....

— Quel est donc son métier? interrompit Gustave.

— Vous saurez ça quand la barbe y sera, mon ami béni..... On ne dit point tout, pas vrai, devant les poulettes?.... Tenez! le gros sans-souci de Guillou, celui qui est derrière la Provans, en voilà un qui ne se fait pas de mauvais sang!.... Depuis vingt cinq ans qu'il est maigrisseur, il a acheté bien des lopins de terre....

On connaît à Paris les engraisseurs, mais les *maigrisseurs!* Voilà un mot bas-normand par excellence!

Le maigrisseur est un voleur de bestiaux, mais ce n'est pas un voleur ordinaire.

Pour être maigrisseur, il faut un établissement, une ferme, des étables. L'état consiste à dénaturer un cheval enlevé, à l'aide de la diète et de la séquestration. Un bon maigrisseur pourrait vous revendre à vous-même la propre génisse qu'il vous a pipée, et vous n'y verriez que du feu.

Guillou nous parut avoir une figure de coquin.

— Et celui qui vient après? demanda Gustave, est-ce aussi un maigrisseur?

— Non fait!... c'est Mahouriaux du bourg de Presles.... un fin *teindeur*, ou je ne m'y connais pas, par exemple!.... N'y a pas de bête de réforme avec lui, tant il sait bien *rébouir* la marque!

Le teindeur est un larron qui enchérit sur l'art du maigrisseur: il change le poil des bêtes au moyen de teintures et caustiques. *Rébouir la marque*, c'est coller du poil aux endroits où le fer chaud des commissions de remonte a cautérisé les chevaux réformés.

— Mais c'est donc ici une caverne de brigands! s'écria Gustave.

— Allons-nous-en, mon parrain! Allons-nous-en bien vite! ajoutai-je.

Le regard du père Macé caressa notre sacoche.

— Quand on a de quoi comme ça, murmura-t-il, la grand'route est encore moins sûre que l'auberge.

Dieu sait pourtant que la ratatouille de la

mère Guenée était bonne! mais cet entretien avait coupé notre appétit.

Je regardais le père Macé avec de grands yeux épouvantés. Gustave murmurait:

— Si la route n'est pas sûre et que nous soyons dans un coupe-gorge, comment faire?

Le bonhomme se mit à rire tout doucement:

— Comme ils y vont, les bénis enfans! dit-il; un coupe-gorge!.... Parce que voilà quinze ou seize bons lurons qui gagnent leur vie comme ils peuvent... les affaires sont si crevantes depuis le temps!... Mais ils n'ont peut-être pas vu c'te sacoche....

Gustave posa ses hardes dessus.

— Hi! hi! fit le bonhomme, moi j'aurais commencé par là..... mais l'expérience ne vient pas comme ça avant les grosses dents... Pas vrai?

— Mais si on se confiait à la maîtresse de l'auberge? murmura Gustave.

— La maman Guenée, repartit Gilles Macé qui sourit en se grattant l'oreille; c'est peut-être des histoires, ce qu'on raconte sur elle... le monde sont si bavasses!... Quoique ça, elle n'a jamais été en prison qu'une fois...

— Elle a été en prison! m'écriai-je en repoussant mon assiette.

— Chut! chut!... rien qu'une fois... et les juges peuvent se tromper, pas vrai?. . . Mangez et buvez, mes bénis enfans, ce que vous laisserez vous le paierez tout de même.

Nous n'avions plus faim. L'idée que nous étions entourés de malfaiteurs nous serrait l'estomac. Je glissai un coup d'oeil vers la cheminée où l'im-

mense aubergiste brûlait la semelle de ses sabots. Tous les crimes, tous, étaient sur ce visage écarlate et huileux.

— Ah! ah! fit Gilles Macé, qui versa le restant de sa chopine dans son verre; — ils en ont fait de belles à la foire aujourd'hui... Mais ça les regarde, pas vrai?... La Guenée est d'ensemble avec eux, on dit ça... Moi, je n'en sais rien...

— Mais pourquoi, interrompis-je saisie par une pensée soudaine, pourquoi êtes-vous descendu à cette auberge, vous qui la connaissez si bien?

Il cligna de l'oeil et regarda Gustave comme pour s'adresser a son intelligence supérieure.

— Pourquoi se met-on les pieds dans l'eau pour passer la rivière où n'y a point de pont? murmura-t-il, quoique ça qu'il y a une autre auberge deça du bourg... Mais, comme l'on dit, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois... L'autre aubergiste a été trois fois ès assises.

— Voilà un pays que ce bon bourg de Viessois!

— Tu sens bien, Suzanne, — me dit Gustave, — que si M. Macé avait pu faire autrement...

— Pas vrai? interrompit le bonhomme; c'est-il pas tout clair? Vous avez compris ça, vous, le jeune homme, parce que vous ferez un futé compère quand l'âge y sera... Je m'y connais!

Gustave était désormais tout acquis au père Macé, à cause de la distance qu'on mettait entre nous. Gustave était bien aise de ressaisir la supériorité que ma vaillante entrée à l'auberge lui avait enlevée. J'avoue que je crus découvrir en

ce moment je ne sais quels reflets sournois sous la paupière clignotante du bonhomme; mais tous ces brigands qui faisaient orgie à l'autre bout de la table et cette criminelle aubergiste, assise sous le manteau de la cheminée, m'occupaient trop pour que je pusse réfléchir.

— Au fond, reprit le bonhomme, ça ne me fait ni chaud ni froid qu'on vous dévalise, pas vrai?... C'est donc la bonté de mon âme et puis voilà... Ce que je vous en dis, vous ne me le paierez pas. Mais dès que je vous ai vus, j'ai pensé: voilà deux amours avec un sac où y a de quoi; on va les *lever;* c'est chiennant!... Je suis comme ça: quoique j'ai déjà pas mal souffert du bien que j'ai fait, je ne me corrige pas.. Je me suis donc approché de vous, joint à ça que je connaissais votre père... Il y a toujours moyen de moyenner, voyez-vous; j'ai ma chambre ici, parce que j'y viens tous les jours de foire; elle ferme bien; j'ai fait mettre deux verrous... et puis, d'ailleurs, je ne voyage jamais sans mes deux chiens de garde...

Je me baissai vivement pour voir sous la table.

Le père Macé se prit à rire et entrouvrit sa veste de futaine pour nous montrer les grosses crosses de deux massifs pistolets.

Cela devait dater de l'invention de la poudre.

— Tout ça est bon pour vous, dit Gustave avec un soupir d'envie, mais nous!

— Mais nous! répétai-je prête à pleurer, car la vue des pistolets tournait de plus en plus mes idées au tragique.

— Vous ne m'avez donc pas deviné? fit le père

Macé, qui eut, ma foi la larme à l'oeil. Je vais vous céder la moitié de ma chambre...

Pour le coup, je l'embrassai, et de bon coeur. Gustave lui serra les deux mains.

Nous étions sauvés! Sa chambre! une forteresse! et de l'artillerie pour soutenir le siége!

Ah! le digne homme! ah! l'excellent coeur!

— Allons-y tout de suite! s'écria Gustave, qui se leva.

Je l'imitai. Le père Macé ne se fit pas prier. Il acheva son dernier verre de cidre et se mit sur ses courtes jambes. Je ne l'aurais jamais deviné si petit.

Au moment où nous nous ébranlions, un formidable éclat de rire s'éleva à l'autre bout de la table.

— Bien! bien! dit Gustave, riez, bandits, nous nous moquons de vous!

— Vous n'aurez pas notre sacoche! ajoutai-je triomphalement.

Je crus entendre, parmi la gaîté bruyante, la voix de la Michonne, la commère du terrible Pachu, qui disait:

— Encore deux pigeonneaux pour papa Macé!

Je me retournai pour lui tirer la langue.

En passant près du foyer, le bonhomme dit à la vaste aubergiste:

— C'est les petits à Lodin de Saint-Lud, mon compère... je les mets dans ma chambre.

Maman Guenée lança un *bon!* comparable à celui du fameux garçon de la rotonde, mais plus sonore et plus creux. Son regard, en se tournant vers nous, exprima une sorte de pitié.

— Tu n'auras pas notre sacoche! pensais-je encore.

Et je répondis à son regard de compassion par une méprisante oeillade.

En montant l'escalier, Gilles Macé, qui tenait sa chandelle à la main, grommela:

— Avaient-ils bonne envie de vous dire: méfiez-vous de celui-là!

— Ah! monsieur Macé! m'écriai-je, ils auraient eu beau dire et médire!

— Il n'y a qu'à vous voir en face de ces malheureux, ajouta Gustave, pour faire la différence.

La chambre de Gilles Macé était un grenier assez large où il y avait deux lits. Il se mit sur l'un; nous dédoublâmes l'autre. Macé plaça sur une petite table, à son chevet, sa montre d'argent et ses deux pistolets.

Il avait préalablement tiré les verrous.

Gustave et moi nous nous étions couchés tout habillés, parce qu'il n'y avait point de draps au second lit. Le bonhomme n'avait ôté que sa veste.

Il se mit sur le coude et nous regarda d'un air paternel.

Je n'ai pas besoin de connaître vos secrets, si vous en avez, mes bénis enfans, commença-t-il avec une sorte de solennité; les affaires sont si crevantes au jour d'aujourd'hui qu'on n'a guère le temps de s'occuper de celles des autres... Et pourtant, je ne voudrais pas vous laisser dans la gueule du loup.

— Comment! nous écriâmes-nous à la fois, est-ce que nous ne sommes pas encore hors de peine.

— C'est selon de quel côté vous allez, répondit gravement Gilles Macé.

— Mon Dieu! fit Gustave, nous allons un peu tout droit devant nous... je cherche de l'ouvrage... Ça m'est égal de tourner à droite ou à gauche, pourvu que je ne revienne pas à Saint-Lud.

Le bonhomme secoua la tête avec lenteur.

— Vous n'avez pas de chance, murmura-t-il; — je ne connais de sûre que la route de Saint-Lud.

— En plein jour... commença Gustave.

— Connaissez-vous le pays? interrompit notre bienfaiteur Gilles Macé.

Nous fûmes bien obligés de répondre que non.

— Si vous ne voulez pas retourner à Saint-Lud, reprit-il, vous avez trois routes à choisir: celle de Bernières qui mène à Alençon, celle de Presles qui vous conduira jusqu'à Caen, celle de Vassy qui va droit à Falaise.

— C'est la nôtre, dit Gustave.

— Bon.... elle n'est pas plus dangereuse que les autres, quant à ça... seulement, il y a le fond de la Morinière, à trois quarts de lieue d'ici, où Pierre Danet et sa femme, — un gentil petit ménage, — furent étranglés sous l'arche du Pont-Feru, comme ils allaient porter le prix de leur ferme à Vassy...

— Par qui étranglés? demandai-je.

— Si vous y passez à pied, mes bénis enfans, peut-être bien que vous le saurez.

— Il y a longtemps de cela?

— Sept semaines demain.

— Et c'était la nuit?

— C'était le jour.

— Alors, dit Gustave, nous irons du côté de Presles.

— Quant à ça, c'est une jolie route.... des arbres tout le long..... jusqu'à la ravine aux Foulens, où le pauvre Jean-Marie Coipeau a eu son compte le mois passé...

— Son compte... répéta Gustave.

Moi, ma poitrine se serrait.

Nous n'avions aucune idée à Saint-Lud des effroyables dangers d'un si proche voisinage.

— Jean-Marie Coipeau, reprit le père Macé, avait vendu trois paires de boeufs à la dernière foire de Bernières..... on l'a trouvé coupé par petits morceaux dans la ravine.

Nous poussâmes en commun, Gustave et moi, un cri d'horreur.

— Reste donc le chemin de Bernières, poursuivit notre protecteur; voilà où il fait beau marcher! c'est refait à neuf de l'an passé, ferré au macadam, comme ils disent... pas une ornière, pas un trou!... Dommage qu'y ait à traverser le bois Baudry, de l'autre côté des carrières...

— C'est encore un mauvais endroit? fîmes-nous.

— Des fois oui, des fois non... Ç'a été un mauvais endroit pour les deux Simonnot, le père et le fils, que le messager d'Alençon a trouvés tout saignans, et le nez dans l'eau de la grand'-mare...

— Ils étaient blessés?...

— Mieux que ça, mes bénis enfans... ils étaient morts!

Il y eut un long silence. J'avais peine à respirer. J'entendais le souffle de Gustave qui s'embarrassait dans sa poitrine.

— Et dire, murmura-t-il, ayant à son tour la même pensée que moi, — que nous n'entendons jamais parler de ça à Saint-Lud!

Le père Macé enfonça son bonnet de coton sur ses oreilles et fit mine d'éteindre la chandelle.

Nous protestâmes énergiquement tous les deux.

— Oh! quant à présent, fit le bonhomme, vous n'avez rien à craindre... c'est pour la route.

— Je vous en prie! s'écria Gustave, donnez-nous le moyen d'éviter ces dangers... je n'ai pas peur pour moi, mais ma pauvre petite Suzanne...

— Mon bijou, répliqua le père Macé qui remit la chandelle sur la table; si je savais où vous allez, pas vrai?... ce que vous voulez faire... combien vous avez d'argent dans votre sacoche...

— Mais je ne demande pas mieux que de vous dire tout cela.

— Pas vrai?.... bien entendu que c'est dans votre intérêt....

— Sans doute...

Ici Gustave raconta notre histoire en quelques mots. Elle ne me parut intéresser notre sauveur que très médiocrement.

— Et la sacoche? dit-il; ça doit bien contenir quatre ou cinq cents écus....

— La sacoche ne contient que des sous, répondit Gustave.

La figure du père Macé changea si subitement que je me levai sur mon séant.

Mais ce fut l'affaire d'une seconde; il reprit tout de suite son air doucereux.

— Des sous? répéta-t-il; alors, c'est cinquante à soixante francs, pas vrai, qu'il y a dedans?

— A peu près soixante francs.

— A ce métier-là, mes bénis enfans, vous volerez les voleurs.... Mais ils vous attaqueront tout de même... Je vous propose d'abord de vous changer vos sous au cours de la foire... Ensuite nous verrons.

Il tira de dessous son oreiller un bon sac de cuir, plein de pièces de cinq francs.

— Au cours de la foire? répéta Gustave. — Est-ce que vingt sous ne valent pas un franc, par ici?

Notre bienfaiteur le regarda d'un air si profondément étonné que j'eus honte pour mon pauvre Gustave.

— Ah ça, dit le bonhomme, Saint-Lud est donc le bout du monde, si l'on n'y sait pas encore que la monnaie de billon va disparaître, et qu'elle perd déjà vingt pour cent aux caisses des impositions... Dans trois jours, on ne les recevra plus du tout... La semaine prochaine, on mettra en prison ceux qui en garderont.

— Par exemple!...

— N'avez-vous pas vu la grimace que j'ai faite quand vous m'avez parlé de vos damnés sous?...

— Si fait! m'écriai-je; mon parrain, moi, j'ai bien vu la grimace!

— La petite fille est plus intelligente que le jeune garçon! dit le père Macé en se parlant à lui-même.

J'avais donc ma revanche. C'était désormais ce bon Gilles Macé qui nous classait dans notre propre estime.

— Y a donc, reprit-il, que vous ne trouverez

pas d'ici Condé-sur-Noireau à changer votre monnaie, pour la bonne cause que chacun se défait des sous qu'il a, loin d'en reprendre... A Condé, s'il est encore temps, vous perdrez cinq sous par franc.

— Et vous allez nous faire l'amitié de nous changer ça, vous, mon bon monsieur Macé? demandai-je timidement.

Il secoua la tête d'un air de répugnance. Gustave n'osait plus parler depuis qu'on lui avait démontré combien il était arriéré.

A son âge, ne pas savoir encore qu'il fallait vingt-cinq sous pour faire un franc!

— Voyez-vous, dit notre bienfaiteur, — voilà comme je suis, pas vrai ? ... Je me promets toujours bien comme il faut de ne plus me mêler du tintoin des autres, et à la première occasion, bernique!... je ne peux pas voir un quelqu'un d'embourbé, c'est plus fort que moi... Il m'en cuira, je le sais bien, un jour ou l'autre, pas vrai? mais alors comme alors!

Il ouvrit son sac de cuir et ajouta :

— Apportez votre mitraille.

Gustave sauta hors du lit et vint mettre notre sacoche sur la petite table. Le bonhomme fit aussitôt des piles de 25 sous en face de chacune desquelles il mettait 1 franc ou une pièce de 100 sous pour cinq. Il comptait nos sous lui-même, et, au-dessus de son lit, dont la couverture restait un peu béante, je crus voir bien des fois des décimes disparaître par cette voie; mais le moyen de soupçonner un si parfait honnête homme!

Nos soixante et quelques francs nous rappor-

tèrent trente-cinq francs à son compte et il nous dit bien qu'il s'était trompé un petit peu en notre faveur.

Son arithmétique coûta juste aussi cher que l'enterrement du bonhomme Lodin, mais au moins nous étions débarrassés de cette funeste monnaie dont le volume apparent devait attirer les voleurs et nous faire mettre en prison avant la fin de la semaine.

Du reste, là ne devaient point se borner les bienfaits de notre excellent protecteur.

CHAPITRE VIII.

Dangers évités. — Le cheval rouge.

En regagnant son matelas, qui était de l'autre côté de mon lit, Gustave me dit :

— Comme cela, nous n'avons plus que soixante-cinq francs.

J'ai lieu de croire que le brave Gilles Macé l'entendit.

— Maintenant, mes bénis enfans, nous dit-il, vous allez me laisser éteindre ma lumière, pas vrai ?... J'ai fait là une affaire de dindon, mais ça vous a rendu service et je n'en serai pas beaucoup plus pauvre... Dormez comme de bons petits amours. Demain matin, vous montrerez avec moi dans ma carriole et je vous ferai passer sans danger ce fameux fond de la Morinière où Pierre Danet et sa femme ont été étranglés.

Nous nous confondîmes en actions de grâce. Quelle chance était la nôtre ! avoir précisément

trouvé un homme pareil sur notre chemin, dans un pays souillé de tant de crimes!

Je fus longtemps avant de m'endormir. L'idée d'aller en carriole m'affolait.

— Ma fille, me disai-je sans rire, voilà comme est le monde. Hier, tu courais devant les diligences. Demain, tu va monter toi-même en voiture, et peut-être qu'on te demandera l'aumône.

C'était une de mes envies: faire l'aumône à quelqu'un.

Quand ces idées me quittaient, le sommeil ne me venait point. Ma tête était pleine à ne se pouvoir vider.

Tant de choses s'étaient passées depuis la veille. Il n'y avait pas encore vingt-quatre heures que j'avais quitté la loge de la Noué. Mon esclavage avait pris fin brusquement. La liberté joyeuse lui succédait sans transition. Je n'avais plus qu'un maître: mon parrain, mon cher parrain, avec qui, sans doute, je devais vivre et mourir.

Devant moi, c'était le monde ouvert avec ses promesses et ses menaces également inconnues: le monde, dont je ne soupçonnais même pas l'immensité!

Impossible de fermer l'oeil. J'entendais la respiration calme et douce de Gustave. J'entendais au contraire un bruit de cuivre sous la couverture du bon Gilles Macé. Ce brave homme glanait après récolte. Il mettait dans son sac les sous qu'il avait maladroitement laissés tomber en faisant son compte.

Je dis cela maintenant. Quiconque me l'eût insinué alors aurait perdu son temps et sa peine.

Je commençais enfin à reposer lorsque la voix de notre sauveur m'éveilla en sursaut.

— Allons, mes bénis enfans, nous ferons une autre foi la grasse matinée, pas vrai? disait-il; debout et vitement. Je vais me détourner de ma route pour vous charroyer. Si nous pouvons sortir avant que cette séquelle soit éveillée, nous serons sûrs au moins de n'être pas suivis.

Le jour commençait à peine à poindre. Nous nous levâmes docilement Gustave et moi. Notre toilette ne fut pas longue à faire.

Pendant que je secouais ma jupe et que je passais à l'eau mes mains et ma figure, le bon Gilles Macé était descendu à l'écurie pour atteler lui-même sa carriole.

Gustave et moi nous ne tarîmes pas sur ses éloges. Sans cette rencontre providentielle, combien de calamités seraient tombées sur nous! Dieu avait mis dans sa bonté le remède auprès du mal. Il avait suffi de ce juste pour paralyser les mauvais desseins de Perrin Doulais, de la Michonne et de son Pachu, de la Provans, de Guillou, de Mathouriaux, et du reste.

Ah! pourquoi ne pouvait-il pas suivre le même chemin que nous et guider ses protégés tout le long du voyage!

— En route! dit-il aussitôt qu'il rentra; j'ai dans ma carriole quelque chose de trop précieux pour l'exposer . . , . Dépêchons-nous, pas vrai? et vite!

Nous payâmes la considérable mère Guénée qui était déjà debout, et qui nous jeta, je m'en souviens bien, le même regard de compassion dont elle nous avait gratifiés la veille.

De la compassion! à nous qui allions voyager en carosse!

— Quoi donc avez-vous là derrière? demanda une des servantes à Gilles Macé.

Celui-ci mit un doigt sur sa bouche.

— Ça vaut cher, répondit-il; j'ai fait un bon marché là-bas.... quoique les affaires sont bien crevantes.... A vous revoir!

— Hue! la Grise! hue donc!

La carriole s'ébranla. Elle était divisée en deux compartimens par une toile qui me rappela la serpillière de la Noué. Nous étions sur le devant. Le père Macé n'avait pas voulu dire à la servante ce qu'il y avait derrière.

Le crépuscule se faisait lentement à cause du brouillard. A trois cents pas de la dernière maison du bourg, Gilles Macé nous montra un objet que j'aurais pris pour un tronc d'arbre.

— Vous voyez bien celui-là? nous dit-il.

— Qu'est-ce que c'est? fîmes-nous curieusement.

Pour ma part, je n'avais pas peur. J'étais tout entière au plaisir de me sentir cahoter pour la première fois de ma vie.

Au lieu de nous répondre, le père Macé allongea un coup de fouet dans les oreilles de la Grise, qui partit au petit galop.

C'était une bonne bête.

Au bout de deux ou trois minutes de silence, il laissa la Grise reprendre son trot et nous dit:

— Je savais bien que nous le rencontrerions.

— Qui donc?

— Pachu, pardienne!... vous ne l'avez donc pas remis?

Ce Pachu, qui ressemblait à un tronc d'arbre, était armé, au dire du bonhomme, d'un fusil à deux coups et d'un grand coutelas.

Mais, heureusement, le danger était évité.

Restait cependant à franchir le mauvais pas, le fond de la Morinière.

— Mes bénis enfans, nous dit le père Macé quand nous eûmes fait une demi-lieue, vous ne croiriez pas ça, pas vrai? Eh bien! ça me fait de la peine de vous quitter.

— Déjà! m'écriai-je toute désolée.

Bientôt... Dès que nous aurons passé le fond, je prendrai la traverse pour descendre à Presles... Mais vous êtes si novices que j'ai peur pour vous... Je gage bien que votre argent ne tiendra pas longtemps dans vos poches.

Il pouvait en effet tenir cette gageure-là, le traître maquignon.

— Si vous nous donniez de bons conseils... commença Gustave.

— Ta ta ta!... les conseils!... ça entre par une oreille, ça sort par l'autre..... Vous ne savez pas à quoi je pense?

— A quoi pensez-vous, bon monsieur Macé?

— A changer votre pauvre argent en quelque chose qui vaille autant et mieux, mais qui ne puisse pas vous être volé.

Nous le regardâmes émerveillés.

— En quelque chose, poursuivit-il, qui puisse par-dessus le marché vous servir de carriole et vous faire éviter les mauvaises rencontres...

— Car, s'interrompit-il bonnement, vous avez bien vu... Dio! la Grise!... Dio donc! vous avez

bien vu ce Pachu?... Si nous avions été à pied, il nous tenait!

— C'est pourtant la vérité! dit Gustave.

— Ça avait joliment l'air d'un tronc d'arbre... fis-je étourdiment.

Gilles Macé me regarda de travers, et grommela:

— Vous aurez bientôt le fil, vous, garçon; mais, pour la dégourdir, ça vous donnera de la peine!

C'était Gustave qui avait la corde. Je démarquais tous mes points. Le lâche répondit tout bas au bonhomme:

— Faut pas faire attention... Quoi donc qui pourrait nous servir de carriole et remplacer notre argent?

Depuis le commencement du voyage, le bonhomme glissait souvent sa main derrière la toile qui fermait le fond de son véhicule. On aurait dit qu'il donnait le grain à des poules.

Au lieu de répondre à Gustave, il cligna de l'oeil comme il faisait toujours dans les grandes circonstances, et souleva brusquement la draperie.

Nous nous retournâmes en même temps, Gustave et moi. Nous vîmes un grand diable de cheval rouge qui était couché tout de son long sur la paille,

---

CHAPITRE IX.

D'un marché d'or que nous fîmes.

C'était, en vérité, un bel animal que ce grand cheval rouge. Il était seulement un peu maigre, et je fus étonnée du regard ardent qu'il avait.

Gustave se mit à rire.

— Vous nous croyez donc bien riches, papa! dit-il.

— Je vois que vous vous y connaissez, répliqua Gilles Macé; ça vaut des écus, ça, mon fils! mais est-ce que ça ne vous ferait pas bien plaisir et à la petiote aussi, d'aller ensemble à califourchon sur cette croupe qui en porterait une demi-douzaine comme vous?

— Tout de même, répliqua Gustave.

Puis il ajouta tristement:

— Mais il ne faut pas seulement y penser!

J'avoue que l'idée de voyager en croupe derrière Gustave me flattait on ne peut pas plus.

— Pas vrai que ce serait gentil? reprit notre bienfaiteur, avec ça je m'en vas vous dire: on manque de chevaux à Condé... ils disaient ça hier en foire... J'ai eu la bête pour rien à cause d'un petit bobo de rien du tout qu'elle a sous les naseaux... ça se voit: des ânes qui vendent des chevaux... Je vous cède le marché, si vous voulez...

— A combien? demandai-je?

— Attention! fit le bonhomme; — voilà le fond de la Morinière... hue! la grise... galoppe comme pour du pain!

Nous traversâmes à fond de train un petit val qui passait entre deux taillis rocheux qui avaient, en vérité, assez mauvaise mine.

— C'est le Pont-Féru, nous dit Gilles Macé, en montrant avec le manche de son fouet une arche moussue que le jour naissant laissait dans l'ombre; on dit que les deux défunts y reviennent... hue! la Grise!

Au haut de la côte, la Grise s'arrêta pour souffler. Une traverse s'ouvrait sur la gauche.

— Soixante francs, dit le bonhomme en sautant en bas de la carriole; descendez voir, mes bénis enfans... Voici ma route et voilà la vôtre.

Nous nous regardâmes. Il nous restait soixante-trois francs, l'auberge payée.

— Ce n'est pas pour m'en défaire, au moins, pas vrai? reprit le bonhomme en arrangeant le harnais de la Grise; je le donne au prix coûtant pour vous laisser un souvenir de moi... A Condé-sur-Noireau, vous en aurez le double et le triple.

Quelle superbe spéculation! Gustave me dit:

— Suzette, si tu veux, nous mangerons du pain sec jusqu'à Condé-sur-Noireau.

— Je veux bien, répondis-je.

— Allons! s'écria notre bienfaiteur, ça ne vous va pas? C'est bon! n'en parlons plus. J'aime autant fourrer le bénéfice dans ma propre poche, pas vrai?...

Il mit le pied sur l'étrier de sa carriole.

— C'est fait, papa! s'empressa de dire Gustave.

— Donnez-nous le cheval! ajoutai-je, nous allons vous compter les vingt écus.

Le père Macé se gratta l'oreille sous son bonnet.

— Voilà pourtant comme je suis! murmura-t-il; ah! pour quant à ça, je n'amasserai jamais de mousse!

Nous avions grand'peur que l'idée ne lui vînt de se dédire. La réflexion gâte parfois ces premiers mouvemens généreux. Nous aidâmes le père Macé à déboucler la sous-ventrière de la Grise et la carriole bascula lentement.

Il ouvrit la toile par derrière. La carriole était évidemment installée pour ce genre de fonction.

— Debout, Coco! dit-il; — Allons, bibi!

Coco se mit sur ses jambes assez gaillardement. En touchant terre, il frémit et secoua ses crins.

Gustave ne se connaissait pas beaucoup plus que moi en chevaux, mais nous en savions assez pour être bien convaincus que ce n'était ni le double ni le triple que nous allions gagner. Une bête pareille ne pouvait valoir moins de cinq cents francs.

Le père Macé fit une caresse à Coco, qui commença à jeter la tête à droite et à gauche comme l'ours Martin du Jardin-des-Plantes.

— Tiens! tiens! fit Gustave, qu'a-t-il donc?

— Il bâille, répondit le bonhomme; quand il va être lancé, vous allez le voir!...

— Tenez, mes bénis enfans, s'interrompit-il, si je reste une minute de plus, je sens bien que je vas l'emmener... Ça me fend le coeur, pas vrai, de me séparer de cet animal-là.

Gustave s'empressa de lui mettre les soixante francs dans la main.

Le père Macé nous embrassa l'un après l'autre et remonta dans sa carriole, tandis que Coco, les jambes écartées et la queue frémissante, exécutait des mouvemens de tête extravagans.

Il bâille! il bâille! nous dit le bonhomme; vous allez le voir quand il sera lancé!

Il s'assit et reprit son fouet.

— Mes bénis enfans, dit-il en touchant la Grise, vous vous souviendrez du père Macé, du bourg de Campagnolles.... Dans un temps où

les affaires sont si crevantes, vous avez fait un marché d'or pour votre début.... Ne vendez pas Coco moins de cinquante écus!... A vous revoir, mes biribis, vous avez de l'esprit comme tout et vous ferez votre chemin dans le monde!

A ce moment même, Gustave se frappa le front.

— Eh! père Macé! cria-t-il; mon paquet que vous avez oublié de me rendre!

La carriole s'engouffrait déjà dans le chemin de traverse. Notre bienfaiteur n'entendit sans doute point, car la Grise continua de galoper comme si le diable l'eût emportée.

— Mon paquet! mes hardes! criait Gustave qui courait de toutes ses forces après la carriole.

Je restais seule auprès de Coco. Coco soufflait et balançait sa tête. Je lui trouvais maintenant l'air malade.

Au bout de quelques minutes, Gustave revint, crotté jusqu'à l'échine. Il n'avait pu rattaper notre sauveur.

— Il sera bien fâché, dis-je, quand il verra qu'il a emporté tes nippes.

Une bonne petite pluie commençait à tomber.

— Heureusement, me répondis Gustave, qu'avec le prix de Coco, j'achèterai, si je veux, toute une garderobe!... J'aurais cru le bonhomme plus malin que ça!

Il se mit à rire et moi aussi. Enfans méchans que nous étions! nous nous applaudissions d'avoir trompé notre excellent protecteur.

— Allons, Coco, ma biche! s'écria Gustave, tu vas nous mener à Vassy en deux temps, n'est-ce-pas?

Il parvint à se mettre à califourchon sur le dos de la pauvre bête, dont les naveaux semblaient des soufflets de forge.

— A-t-il grande envie de courir! pensai-je.

Gustave me donna la main pour monter à mon tour. J'étais ainsi entre ciel et terre, lorsque Coco eut un violent tressaillement intérieur. Il hennit plaintivement; ses oreilles se dressèrent; une ruade qu'il détacha nous lança tous deux au milieu de la route.

Nous nous relevâmes tout étourdis.

— Il est vicieux! grommela Gustave; je vas couper une gaule.

Il n'eut pas seulement le temps d'ouvrir son couteau. Coco lança une seconde ruade, et je me souviens que ses pauvres gros yeux exprimèrent une angoisse profonde. Les animaux ont aussi les horreurs de l'agonie.

Pendant trois ou quatre secondes, il trépigna sur place, puis il tomba lourdement.

Les convulsions le prirent.

Gustave et moi, nous le regardions sans mot dire. Je n'essaierai pas de peindre notre consternation.

Plus tard, j'ai eu la manie des chevaux. Je puis expliquer au lecteur ce dont je ne me doutais point alors.

Coco était un très beau normand de brancard qui se mourait à la fois de deux maladies: une sorte d'éparvin, que l'on nomme là-bas le fuel, et l'épilepsie.

Ce dernier mal est fort souvent la suite du traitement que les *maigrisseurs* font subir à leurs victimes.

L'honnête Gilles Macé n'avait point trouvé de dupe à la foire de Bernières et s'en revenait avec son moribond lorsque sa bonne étoile nous avait amenés à l'auberge de Viessois. Il avait d'abord compté sur une plus forte aubaine, pensant que la chemise de Gustave était pleine d'écus.

Mais, enfin, il n'avait aucun reproche à se faire, puisqu'il emportait notre dépouille tout entière.

De si près qu'on tonde une brebis, on ne peut lui prendre que la laine qu'elle a.

CHAPITRE X.

Où Coco change de robe et de nom. — Une autre carriole. — L'homme et la femme Bréjot.

C'est en soi un spectacle triste que l'agonie d'un noble animal; mais nous avions, Gustave et moi, trop de sujets de chagrin pour plaindre le pauvre Coco. Je suis forcée d'avouer que nous songions surtout à notre trésor perdu.

Ce que je viens de dire en terminant le précédent chapitre était à mille lieues de notre pensée. Nous ne suspections pas du tout la bonne foi de cet honnête Gilles Macé. Au contraire, notre seul espoir était de le rejoindre et de lui raconter notre mésaventure, afin qu'il nous rendît nos écus. C'était une occasion pour ravoir les hardes de Gustave.

Mais, pendant que le malheureux Coco se débattait dans les convulsions suprêmes, la pluie tombait toujours et plus drue.

Nous remarquâmes avec étonnement que l'eau qui ruisselait des flancs de Coco était toute rouge.

— Vois comme il saigne! me dit Gustave.

— Il saigne donc de partout? répondis-je.

— De partout, la pauvre bête!... ah! béni Jésus! comme il avait du sang!

C'était, en effet, une large mare écarlate qui entourait maintenant Coco agonissant.

En même temps, ceci n'était pas une illusion, son poil pâlissait sensiblement. Nous nous approchâmes, et nons vîmes que le sang prétendu était de la teinture.

La robe naturelle de Coco était gris-pommelé.

— Ah! si le père Macé voyait cela! fit Gustave.

— Il aura été trompé à la foire par un de ces *teindeurs!* ajoutai-je.

Et tous deux ensemble:

— En aurons-nous à lui raconter!

Une carriole apparut à l'horizon du côté de Viessois. Quand elle approcha, nous reconnûmes sous la toile deux de nos convives de la veille: la Michonne et son compère Pachu. L'idée que nous n'avions plus rien à perdre put seule nous rassurer.

Pachu dormait. La Michonne tenait le fouet et les rênes. Elle allait faire un détour pour passer de côté lorsque son regard tomba sur notre cheval qui ne bougeait presque plus.

Elle poussa un grand cri et sauta sur la route d'un seul bond.

— Eh! Pachu! appela-t-elle en saisissant Gustave au collet; arrive ici voir!.... Je tiens ceux qui ont volé Bijou!

Pachu, éveillé en sursaut, descendit plus prudemment. Il avait au poignet un gourdin noueux.

— Pour lors, dit-il en faisant le moulinet, nous allons rire!

Nous étions littéralement attérés. Pachu me prit par le bras et me secoua d'importance, tandis que la Michonne reprenait:

— Dans quel état ils ont mis le pauvre Bijou!

— Ce n'est pas Bijou qu'il s'appelle, c'est Coco! murmura Gustave.

— Ce n'est pas Bijou! se récria la Michonne; méchant vagabond!.... faut pas mettre les bêtes *teindues* à la pluie!.... Tu as eu beau le *maigrir* et l'assassiner, je le reconnais bien!

— Le bon père Macé... commençai-je, voulant m'abriter sous le respect qu'on devait avoir pour cet excellent homme.

— Hé?.... firent-ils tous à la fois en dressant l'oreille comme si j'eusse parlé du diable.

Ils nous regardèrent plus attentivement. Pachu me lâcha. La Michonne cessa de serrer la cravate de Gustave.

— C'est les pigeonneaux d'hier! murmura la bonne femme.

— C'est les pigeonneaux! répéta Pachu.

— N'empêche que si je rencontre le père Macé, ajouta-t-il, je verrai bien s'il a le crâne plus dur que le bout de ma gaule!

Nous commencions à comprendre, et cependant quelque chose en nous se révoltait à l'idée d'accuser notre Providence.

— Tout à coup, je demandai:

— Est-ce vrai qu'il faut vingt-cinq sous pour faire un franc dans ce pays-ci?

Michonne et Pachu se mirent à rire. Mais

Gustave, les poings fermés et les sourcils froncés, ajouta:

— Répondez, l'homme et la femme! S'il nous a trompés pour cela, il nous a trompés pour tout le reste... et je vous dirai où le trouver!

— Combien y a-t-il de temps qu'il est parti?

— Une demi-heure.

— Alors, cherche! fit la Michonne; il a la meilleure jument du pays!

— Mais il a eu l'imprudence de nous dire où il allait.

Pachu et sa commère haussèrent les épaules.

— Il vous a dit ce qu'il a voulu, mes pauvres innocens. Quand on est assez *diot* pour croire qu'il faut vingt-cinq sous pour faire un franc...

— Puisque l'on va tous les mettre en prison, murmurai-je, ceux qui auront de la monnaie de cuivre...

Malgré leur fureur, la Michonne et son Pachu éclatèrent de rire.

— Voilà de ses histoires! dirent-ils de ce ton que prennent les amateurs pour apprécier une bonne chose; ah! c'est un damné vilain! il a de l'esprit comme quatre!

Au fond du coeur de tout Bas-Normand, il y a un vieux levain de tendre admiration pour les *histoires* de ce genre. Ils se fâchent contre les adroits filous comme une bonne mère gronde un enfant mutin.

Quand nous leur dîmes que nous avions payé Coco, ou Bijou, vingt écus, ils se tinrent les côtes.

— Voilà ce que c'est que de se tenir dans son coin, au lieu de parler avec les chrétiens, reprit Pachu.

— Vous étiez avec un tas de scélérats, répliqua Gustave; des rôdeurs de nuit, des *maigrisseurs*, des *teindeurs* et des gens dont M. Macé n'osait pas seulement nommer le métier!

Je n'aurais pas dit cela. J'étais déjà fixé sur le compte de notre protecteur. Désormais chacune de ses paroles valait pour moi un mensonge. Aussi ne fus-je pas étonnée du tout lorsque j'entendis la Michonne et son compère Pachu retourner complètement la question.

Les prétendus bandits de l'auberge de Viessois étaient des métayers et des maquignons, honnêtes comme on l'est en Basse-Normandie, tandis que le bon Gilles Macé, coquin célèbre et qui jusqu'alors avait eu l'adresse d'échapper aux tribunaux, exerçait à la fois toutes ces professions interlopes dont il nous avait donné le détail. Il n'avait point de domicile fixe: c'était l'homme de la foire.

On ne connaissait pas à vingt lieues à la ronde un maigrisseur ni un teindeur qui eût le quart de son mérite.

Quand nous parlâmes de nous mettre à sa poursuite, la Michonne nous dit:

— Autant vaudrait suivre le son des cloches! Il aura fait un crochet à deux cents pas d'ici et Dieu sait où il va travailler aujourd'hui... Il a bien une masure au bourg de Campagnolles, mais il l'a mise sous le nom de sa fille, qui ne vaut pas mieux que lui... Il sait le code comme un avocat... Le plus sage est de n'y plus penser.

— Mais il ne nous reste rien! fit Gustave qui avait bonne envie de pleurer.

— Alors, il faut travailler.

— Et de l'ouvrage?

— Que savez-vous faire?

— Je suis bourrelier de mon état... et ma petite Suzanne sait tresser les fouets de cuir.

La Michonne et son compère se consultèrent un instant du regard.

— Ça va mourir sur la grand'route comme le pauvre Bijou! dit la Michonne; ça fait pitié.

— Si on les menait au cousin Bréjot, qui est justement bourrelier? opina Pachu.

— Allons, montez, les innocens! fit la bonne femme; le cousin vous donnera de l'ouvrage en attendant que vous soyez rentiers.

Nous étions loin d'espérer de si bonnes paroles. Nous obéîmes à demi-consolés, non sans avoir jeté un mélancolique regard sur Bijou, qui avait décidément vécu.

La route, jusqu'à Vassy, ne se fit pas silencieusement, car la Michonne avait une langue d'élite. Elle nous donna de bien bons conseils sur la façon dont nous devions nous conduire la prochaine fois que nous aurions soixante francs de gros sous dans une chemise et que nous rencontrerions Gilles Macé *à la Descente des Maquignons*.

Jésus-Dieu! c'est Vassy qui nous sembla une capitale! Gustave dit que c'était presque aussi grand que Vire. En vérité, Viessois n'était rien auprès de cette métropole! De l'entrée, on n'en voyait point le bout!

Dans la principale rue, Gustave lut l'enseigne de Bréjot, bourrelier-sellier. Il me toucha le coude

et nous composâmes nos figures pour nous présenter à notre avantage.

Denis Bréjot était un bel homme d'une quarantaine d'années, maigre et un peu louche. Il avait la voix forte et parlait à pleine bouche, comme un gaillard sûr de son fait.

Voici comme la Michonne nous présenta: Elle dit sans descendre de sa carriole:

— Bonjour, Bréjot, la femme et la maison! Voilà deux innocens qui veulent gagner leur pain chez vous. Ils sont de votre état — et à vous revoir!

Elle nous fit signe de la tête, et la carriole reprit le trot.

Nous étions plantés comme deux mais des deux côtés de la porte.

Bréjot sortit pour crier à la cousine:

— Vous ne prenez pas une écuellée?...

Mais la carriole tournait déjà le coude de la rue. Bréjot revint vers nous, et, dans un *à parte* fait à haute et intelligible voix:

— Deux innocens!... ça m'en a bien l'air!... gagner leur pain!... le pain est cher... mais je ne voudrais pas mécontenter la cousine, qui n'a point d'enfans... Hé! la femme!

La femme était beaucoup plus maigre et plus sèche que son mari.

— Comment les trouves-tu? toi? demanda Bréjot.

— Ça doit manger comme une paire de loups, répondit la femme.

Nous restions silencieux et les yeux baissés.

— Après ça, dit l'homme, ils ne mangeront

que ce que tu leur donneras... et il ne faut pas mécontenter la cousine.

— Entrez, marmaille! ordonna la femme d'un air assez doux.

Il était l'heure de déjeuner. Derrière une petite table couverte d'outils, il y avait une place vide qui semblait attendre Gustave. On l'y plaça. Il commença tout de suite à coudre un collier. Moi, j'eus un tabouret et des lanières de cuir. Je me mis en besogne.

— Voilà! dit Bréjot de sa bonne voix large et franche, qui contrastait avec l'expression pointue de son maigre visage; si vous étiez arrivés cinq minutes plus tôt, vous auriez déjeuné avec nous... Maintenant, vous attendrez le dîner.

Nous avions bon appétit, mais il fallut bien se résigner.

Gustave était un remarquable ouvrier; sans me vanter, je n'étais pas manchotte. Nous fîmes de notre mieux, dans ce premier moment, pour obtenir des conditions avantageuses.

Gustave piqua son collier en maître, et mes lanières se changèrent en un corps de fouet, natté carré, qui était tout bonnement un chef-d'oeuvre.

Bréjot nous regardait travailler du coin de l'oeil, tandis que sa femme allait et venait, balayant, époussetant, frottant, nettoyant.

— Voilà, dis-je tout bas à Gustave, une femme bien propre, mais qui ne paraît pas songer beaucoup à préparer le dîner.

Bréjot avait une longue oreille diaphane et cartilagineuse, montée en cornet acoustique.

— Qu'est-ce que tu racontes, toi, petiote, prononça-t-il d'un ton de bonne humeur.

Il se leva sans attendre ma réponse, et vint inspecter notre ouvrage. Il ne put retenir un mouvement de surprise en voyant le travail de Gustave.

— Eh bien, fit-il, ce n'est pas trop gâché pour des ouvriers de pays... Avec quelques mois d'apprentissage, on pourra marcher.

Et à moi:

— La petiote aussi... C'est lâche, mais on mouillera. Dis donc, la femme, fais-nous un bon dîner: les garçailles doivent avoir faim.

— Ne t'inquiète pas, répondit la femme. Dieu merci, on dépense assez chez nous pour le manger!

En attendant, elle se remit à frotter, balayer, épousseter. Ce Bréjot pouvait se vanter d'avoir une ménagère qui n'aimait pas la poussière.

Je ne sais si notre estomac avançait, mais il nous semblait que l'heure du dîner était bien longue à venir.

Enfin, nous fûmes environ dix minutes sans voir le balai de la Bréjot, et tout d'un coup nous entendîmes ces bienheureuses paroles:

— A la soupe!

— A la soupe! répéta gaîment Bréjot; nous allons donner un coup de dent un peu soigné!

Nous nous levâmes lestement, et nous passâmes dans l'arrière-boutique, où Mme Bréjot nous attendait. Ces gens n'avaient point d'enfans. Je pense que c'était par économie. Leur famille se composait de deux chats étiques que l'on gardait parce que l'état de bourrelier entretient beaucoup de souris.

Au milieu de la table, il y avait une soupière de bonne taille, fendue et raccommodée en maints endroits. Il s'en échappait une vapeur à peu de chose près inodore, mais qui trompa un instant notre ventre affamé.

— En veux-tu épais, l'homme? demanda Mme Bréjot.

— Tout de même, répondit l'époux en avançant son écuelle.

— Epais veut dire beaucoup dans l'Ouest. Employé autrement, ce mot n'aurait eu ici aucune signification, car la soupe de Mme Bréjot était de l'eau claire dans laquelle nageaient, comme autant de barques légères, de petites croûtes impénétrables qu'elle s'était procurées je ne sais où.

Je n'ai jamais revu ailleurs de si dures petites croûtes. On devait les lui apporter de loin.

Nous mangeâmes notre soupe, qui me fit regretter énergiquement la trempée de la Noué.

Après la soupe, Bréjot dit rondement:

— Allons! la femme, qu'est-ce que tu nous donnes aujourd'hui?

— Une omelette, répondit Mme Bréjot.

— Eh bien! va pour l'omelette!

— Avec des oeufs frais et de bon beurre, ajouta-t-il en se tournant vers nous: je ne déteste pas ça, moi, l'omelette.

Nous avions tous deux l'eau à la bouche.

Nous vîmes revenir Mme Bréjot, mais elle ne rapportait point l'omelette. Elle poursuivait les deux chats d'un air irrité en disant:

— Impossible de rien laisser dans la cuisine avec ces bêtes-là!

Gustave regarda les deux chats avec colère; moi je n'avais garde d'accuser ces pauvres animaux. Leur étonnante maigreur témoignait hautement contre cette habitude de larcins qu'on leur reprochait.

— Est-ce qu'ils ont mangé l'omelette? demanda ingénûment Bréjot.

— Eh oui! répliqua la femme; comme ils ont mangé le gigot hier et avant-hier la rouelle.

Ce devait être en effet tout comme.

— Mais pourquoi gardez-vous ces chats-là? grommela mon parrain.

— Tuerez-vous les souris, jeune homme? repartit aigrement Mme Bréjot.

— Là! là! fit le mari qui se leva; cet enfant ne sait pas, ma bonne... Tu es douce comme un agneau, et tu as toujours l'air de vouloir manger quelqu'un.

— C'est quelque chose, moi, que je voudrais bien manger, dit Gustave.

— Bah! fit Bréjot, nous en souperons mieux.

Il regagna sa table en chantant. Gustave et moi nous le suivîmes.

— Voyons, enfans, voyons, à la besogne! dit-il. — J'espère que nous pourrons nous arranger ensemble si vous n'êtes pas trop portés sur votre bouche... Je vous préviens que ma femme n'aime pas les gourmands...

C'était là un aveu tout à fait superflu. On le voyait bien. Gustave fut triste toute l'après-dînée, et son travail s'en ressentit. Je sortis, et je lui achetai une fouace. Bréjot le vit bien manger, mais il ne fit pas semblant.

Le soir venu, Bréjot nous ramena triomphalement dans l'arrière-boutique.

— Cette fois, dit-il, les chats ne nous mangeront peut-être pas notre souper!

— Je les ai enfermés, répondit doucement la femme.

Bonne précaution! Mais, tandis qu'elle s'en vantait, un bruit vint de la cuisine. Elle y courut. Le feu venait de prendre à la friture qu'elle avait laissée sur son fourneau.

Ces choses-là peuvent arriver à tout le monde. Nous nous couchâmes sans souper, et l'imperturbable Bréjot nous consola en disant:

— Nous n'en déjeunerons que mieux demain matin!...

CHAPITRE XI.

La casserole de Mme Bréjot. — Comment nous quittâmes le bon bourg de Vassy.

Le lendemain matin, nous devions avoir de la soupe au lait; mais, malheureusement, le lait tourna.

Ces temps d'orage n'en font jamais d'autres!

A dîner, nous eûmes cette même mer de bouillon limpide, avec sa flottille de croûtons imperméables. Les chats, coupables par récidive, mangèrent le lard qu'on nous destinait. — Nous vécûmes, Gustave et moi, avec des fouaces achetées de notre argent.

Au souper, nous eûmes enfin des pommes de terre. Elles se trouvèrent gâtées; mais Mme Bréjot n'avait pas pu voir dedans, — nous dit-elle.

Bréjot comprenait tout cela. Bréjot était toujours d'une humeur superbe. Les mécomptes ne pouvaient rien sur lui. Quand il entrait dans cette décevante arrière-boutique, il répétait avec une invariable effronterie:

— Nous allons donner aujourd'hui un joli coup de dent!

Et quand il venait des amis ou des parens:

— Voyons! une écuellée avec nous!... Vous savez si la femme la fait bonne!

Il faut croire qu'on le savait, car nous ne vîmes jamais personne se prendre à la cordiale perfidie de cette invitation.

Je ne sais pas si l'homme et la femme Bréjot mangeaient en cachette, mais il est à parier que non. Leurs estomacs étaient faits à ce régime. Le Caleb de Walter Scott nourrissait son maître de pieuses fraudes. Mme Bréjot ne mangeait que des escamotages; son mari partageait ce subtil ordinaire. Ils n'en étaient pas plus gras pour cela.

Les deux chats émissaires mangeaient au moins leurs souris.

Ce que les souris pouvaient manger dans cette maison, Dieu le sait!

A part cette diète homicide que les époux Bréjot faisaient subir à leurs apprentis, ce n'étaient pas de méchantes gens. Le mari avait le mot pour rire. Un jour que je donnai un morceau de ma fouace à la femme, elle me caressa le menton en m'appelant: Mon coeur.

Mais elle disait intrépidement à tous venans:

— Depuis que nous avons ici ces garçailles-là, c'est étonnant ce qu'on dépense pour le manger!

A quoi Bréjot répondait, le cruel:

— Bah! quand on mange bien, on travaille bien!

Nous restâmes chez eux jusqu'au moment où nos trois francs furent dévorés, sou à sou, en fouaces.

Après un jour de jeûne complet, Gustave prit une grande résolution. C'est la faim qui fait sortir le loup du bois.

— Combien comptez-vous nous payer nos journées, patron? demanda-t-il à Bréjot qui chantait en piquant un bât.

Bréjot laissa tomber du coup son alène.

Quand il était ému ou surpris, la divergence de ses yeux se faisait plus apparente. Il loucha cette fois comme jamais nous ne l'avions vu loucher.

— Combien je compte vous payer vos journées? répéta-t-il. — Eh! la femme!

La femme sortit de ses profondeurs et vint à l'ordre.

— Sais-tu ce qu'ils me demandent? fit Bréjot avec une amertume singulière.

— A manger, peut-être... grommela Mme Bréjot, qui s'appuya crânement sur son balai: — ça n'est jamais rassasié.

— Tu n'y es pas... devine!

Mme Bréjot n'avait pas le temps; elle jeta sa langue aux chiens, parce que, dit-elle, il lui fallait surveiller la poitrine de mouton aux carottes qui cuisait pour notre souper.

Je vis la figure de Gustave s'adoucir à ce mot de poitrine de mouton. Je lui glissai à l'oreille:

— Les chats vont la manger...

Il se redressa vaillant et résolu.

— Tu fais bien de jeter ta langue aux chiens, dit l'homme, tu n'aurais jamais deviné... Et qui donc devinerait? Des petits malheureux que nous avons pris ici pour faire plaisir à la cousine... qui est capable de nous faire du tort en donnant ses quatre liards à son Pachu...

— Quant à ça, je l'ai toujours dit! interrompit la femme.

— Des mendians, quoi, reprit le mari; des vagabonds qui viennent on ne sait d'où... ils me demandent... ça fait rire, ma parole!... ils me demandent... on raconterait des choses comme ça que les gens ne voudraient pas le croire!... ils me demandent combien je compte leur payer leurs journées!

La femme Bréjot joignit ses mains qu'elle leva vers le ciel.

L'indignation lui coupa la parole.

Je donnai un coup de coude à Gustave en murmurant:

— Va toujours!

— Est-ce que vous pensiez que nous travaillerions pour rien? demanda-t-il un peu ébranlé.

— Pour rien! se récria Bréjot; l'ingrat!

— Pour rien! reprit la femme, dont la langue recouvra tout-à-coup sa volubilité; pour rien!...

— On les habille, on les éclaire! s'écria le mari.

— On les chauffe, on les loge, riposta la femme.

— On les blanchit, on les nourrit!...

Gustave voulut interrompre cette fantastique énumération, mais le couple Bréjot s'était échauffé en parlant. Le mari se leva; la femme vint se

mettre au devant de nous le poing sur la hanche, et tous deux ensemble:

— N'est-ce rien que cela?

Puis la femme au mari:

— Tu n'as que ce que tu mérites!... On ne prend pas des inconnus.

— C'est vrai, ça, s'écria Bréjot; — ni répondans ni papiers!...

— Pourquoi ça a-t-il quitté son pays, le sait-on?

— Pour quelque mauvais coup, bien sûr!

— Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, l'homme?... Les mener par le collet chez le juge de paix!...

C'était l'heure où les petits marchands de Vassy prenaient le frais sur le pas de leur porte. Les époux Bréjot criaient comme des sourds; d'ailleurs, dans les gros bourgs bas-normands, ce mot juge de paix s'entend d'aussi loin qu'un son de cor.

Nous vîmes les voisins se rassembler dans la rue au devant des fenêtres.

Bien que je n'eusse rien dit absolument, et que Gustave eût à peine prononcé quelques paroles, la Bréjot nous accusa d'avoir ameuté les voisins.

— Ouvre-leur la porte l'homme! dit-elle; faut qu'on sache comme on est récompensé quand on fait la charité à tort et à travers.

Bréjot alla ouvrir la porte et tout aussitôt un choeur de glapissemens nasillards demanda:

— Quouais donc q'u'y a?

— Il y a... commença Gustave.

— Des menteries! interrompit la Bréjot; —

voilà tantôt quinze jours qu'ils sont là à manger notre soupe sans rien faire, et ça nous menace du juge de paix si nous ne les payons pas!

— C'est vrai que j'ai entendu parler du juge de paix! dit une voisine.

— Savez-vous de quoi ça se plaint? reprit Bréjot; de la nourriture!

— Trois repas par jour! poursuivit la Bréjot! la soupe le matin, la soupe et un plat à midi, le soir, la ratatouille...

— Mais... voulus-je dire.

— C'est elle qui est la plus enragée! firent ensemble les époux Bréjot.

— Oh! dit une voiisne, les sainte-n'y-touche, m'en parlez pas!

— Le jour qu'ils sont arrivés, énuméra Bréjot en comptant sur ses doigts, nous avions la soupe et une omelette à midi; le soir, une friture de tanchettes.

— Le lendemain, alterna la femme, de la soupe au lait à déjeuner, du lard à dîner, des tripes à souper.

— C'est pourtant bien vivre, ça! décida le choeur des voisins et voisines.

— Et tous les jours de même! reprit Bréjot.

— Ce matin, ajouta la Bréjot, nous avions la bouillie de froment; à midi, l'omelette...

On nous avait, en effet, annoncé tout cela; mais la bouillie était tombée dans le feu, et les chats, les terribles chats, avaient avalé l'omelette.

La Bréjot omit de noter ces deux circonstances, et acheva:

— Ce soir, nous avons la poitrine de mouton aux carottes...

— Est-ce donc si mauvais, ça? demanda Bréjot à la ronde.

Gustave était désarçonné; mais moi, je crus le moment opportun pour frapper le grand coup.

— Je parie que les chats ont mangé l'épaule de mouton! m'écriai-je; nous n'avons vu ni la bouillie ni l'omelette. Je défie bien madame Bréjot de nous montrer sa casserole!

Il y eut un moment d'hésitation dans la foule des voisins et voisines. En somme, le bourrelier et sa femme étaient bien connus. Au défi porté par moi, Bréjot pâlit et loucha furieusement.

Mais quelque méchant démon se mêlait de nos affaires. La Bréjot partit comme un trait et revint l'instant d'après portant les deux chats dans son tablier et à la main une casserole où mijotait une superbe épaule de mouton entourée de carottes.

Une joyeuse surprise se peignit sur les traits de Bréjot. Il ne s'attendait pas à cela plus que nous.

Je suis encore à me demander en l'honneur de quel grand saint la Bréjot avait fait ce soir ce prodigieux extra.

Elle leva la casserolle fumante en même temps qu'elle ouvrait son tablier.

Les chats étiques se coulèrent entre les jambes des voisins.

— Voilà le ragoût! dit-elle, et voilà les deux pauvres bêtes qu'on accuse de manger tous les jours la nourriture de quatre personnes!

Tout ce que la langue bas-normande, si riche,

contient d'invectives pittoresques et de criardes malédictions tomba sur nous comme une avalanche.

On ne parlait de rien moins que de nous garrotter tous les deux pour nous mener à la gendarmerie.

Mais les époux Bréjot, magnanimes dans leur victoire et satisfaits d'avoir montré à tous de quel bois ils se chauffaient, se contentèrent de nous jeter à la porte avec la formule d'usage

— Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs!

Heureusement pour nous que la nuit devenait noire et que les champs étaient tout proches. Les sages habitans de Vassy nous perdirent bientôt de vue, et nous échappâmes à leurs huées.

CHAPITRE XII.

On perd courage. — La prière dans les champs.

J'ai souvent pensé que ces cruelles iniquités de la foule ont dû faire plus d'un scélérat. Le sens moral est un don fort commun. On peut même dire qu'en principe il ne manque à personne. Mais l'enfant qui, dès son début dans la vie, subit de ces lourdes injustices, doit fatalement prendre du monde une fâcheuse idée. Le sentiment de révolte naît. Du sentiment de révolte au fait, qui est le crime, qu'y a-t-il? un pas.

Toute la question se réduit à savoir si l'on a la force ou la hardiesse de le faire.

Si Gustave, le plus doux enfant que j'aie rencontré en ma vie, avait eu une torche dans la main, il aurait incendié ce soir le bon bourg de Vassy.

Certes, c'eût été là, aux yeux de la loi, une action bien autrement punissable que l'étroite coquinerie des époux Bréjot. Mais mon opinion intime est que, dans l'autre monde, les lâches tartuferies sont châtiées plus sévèrement que la violence elle-même.

Nous verrons bien cela quand nous y serons.

Nous marchâmes longtemps côte à côte, Gustave et moi, sans prononcer une parole. S'il faut ici montrer à nu sa conscience, j'avouerai qu'au milieu de mes réflexions morales, l'idée de la poitrine de mouton aux carottes surgissait parfois comme un remords. Si du moins nous ne nous étions fait chasser qu'après souper!

La maison du bourrelier et de sa femme n'était pas le paradis terrestre, mais nous étions aussi dénués que nos premiers parens. La faim chronique nous travaillait l'estomac, et nous n'avions pas, comme la veille, la ressource d'un lit tel quel pour tromper, en dormant, les exigences de notre appétit.

C'était une dure entrée dans la vie que la nôtre. Nous ne savions pas encore de quelle façon dame fortune s'y prend pour sourire.

La nuit s'annonçait belle, heureusement. Les étoiles commençaient à briller au ciel; la lune se levait rouge et large à l'horizon.

— Où allons-nous? demandai-je à Gustave.

Il ne me répondit point.

Certes, je sentais bien qu'il ne devait pas avoir beaucoup de joie dans le coeur. Il était tout naturellement le chef de notre association, et la responsabilité de ce qui nous arrivait pesait

en quelque sorte sur lui. Cependant son silence me déplut et je me dis:

— Si j'étais homme, j'aurais plus de courage!

— En courant ainsi à travers champs repris-je, nous nous égarerons. Il faut regagner la route.

— Regagnons la route, me répondit-il avec un abattement profond.

Je m'arrêtai tout court et je lui pris les deux mains.

— Embrasse-moi, mon parrain, lui dis-je; nous ne sommes pas encore bien loin de Saint-Lud... C'est pour moi que tu t'es mis dans l'embarras: tu étais heureux chez ton maître Guéruel....

— Ah! oui, murmura-t-il, bien heureux!

— En une nuit, continuai-je, nous pouvons retourner à Saint-Lud.... Tu rentreras chez ton maître Guéruel et moi j'irai trouver l'abbé Daudel qui me mettra aux orphelines de Coutances.

Gustave se pencha au dessus de moi. Pendant qu'il m'embrassait, je sentis une larme tomber sur mon front.

Je me pendis aussitôt à son cou.

— Tu pleures, mon parrain, mon pauvre parrain! m'écriai-je.

— Ce n'est pas pour moi, me répondit-il; j'ai grand'faim et j'ai bien de la peine, mais je peux supporter ça: je suis un homme... Toi, ma pauvre petite Suzette....

— Ne t'inquiète pas de moi, mon parrain... Je n'ai pas déjà si grand'faim, et je me sens le courage de tout supporter avec toi... Mais réfléchis-

sons pendant qu'il en est temps encore. Veux-tu me ramener jusqu'au presbytère de Viessois?

— Non, répondit Gustave. — Si on te mettait aux orphelines de Coutances, je ne te verrais plus.

Je l'embrassai encore.

— Est-ce que tu pourrais me quitter, toi, Suzette? me demanda-t-il.

— Pour ton bien, oui, je le pourrais, mon parrain, répondis-je.

Il s'éloigna de moi en disant tout bas:

— C'est que tu ne m'aimes guère!

Ce reproche amena des larmes dans mes yeux. Je n'aimais au monde que Gustave, et je l'aimais de toutes les forces de mon coeur.

— Mon parrain! m'écriai-je, que faut-il pour le prouver que je t'aime?

— Il faut me dire, répliqua-t-il sans hésiter, que tu ne me quitteras jamais!

— Jamais! jamais! mon parrain, répétai-je.

Il me prit dans ses bras et m'enleva de terre. La réaction se faisait en lui.

— Quand on est tout en bas de l'escalier, on remonte, dit-il; j'ai idée, ma petite Suzette, qu'il va bientôt nous arriver quelque bonne chance.

— Ça, c'est sûr! répondis-je.

— Quoi donc! reprit Gustave, se décourager parce qu'on n'a pas à souper! Allons donc! Nous en verrons bien d'autres!

— Et nous n'en mourrons pas, mon parrain!

— Tu as douze ans, j'en ai seize et demi. . . Nous n'avons plus que trois ans à attendre pour nous marier.

— Et c'est si vite passé, trois ans!...

— Quand on les passe ensemble... Tu ne sais pas? nous allons prier le bon Dieu...

— Ah! je veux bien! l'interrompis-je en me mettant à genoux sur l'herbe.

— Là... bien comme il faut, ajouta-t-il, du fond de l'âme... de tout notre coeur... toi pour moi... moi pour toi...

— Et l'abbé Daudel dit que le bon Dieu écoute toujours la prière des enfans... Mets-toi auprès de moi, Gustave.

Il s'agenouilla et prononça à haute voix l'adorable prière: „Notre père qui êtes dans les cieux...“

Mon coeur bat encore et mes yeux se mouillent au souvenir de cet instant.

C'était une nuit de mai, fraîche, belle et calme.

Le ciel était profond. Il n'y avait pas un nuage au devant des étoiles. Le firmament étincelait de mille feux.

Notre père, celui que nous appelions ainsi du bas de notre enfantine détresse, notre père était là, caché derrière ces prodigieuses splendeurs.

Invisible à nos yeux, mais non point à notre âme qu'éblouissait l'immensité de son oeuvre.

Les enfans ne savent point exprimer cela: ils le sentent. La preuve, c'est que, plus tard, pour peindre l'extase de ces belles et religieuses admirations, il faut en appeler aux souvenirs de l'enfance.

Est-ce que vous n'avez pas le frisson en songeant aux parfums de la Fête-Dieu, aux cierges qui faisaient de l'autel une montagne de lumière, tandis que le soleil perdait dans la nef ses rayons bizarrement teints par les vitraux? Est-ce que les

chants d'église ne vous ont jamais donné envie de pleurer? Est-ce que vous n'avez jamais senti votre âme écrasée par la gigantesque voix de l'orgue?

Ce sont des souvenirs. Les saints sont ceux-là qui ont pu rester enfans toute leur vie.

Moi qui ai oublié souvent et longtemps mes souvenirs de chrétienne, je ne peux pas entrer dans la maison de Dieu sans que chacun de mes nerfs tressaille. Il y a sous ces voûtes une odeur qui reste dans la mémoire des sens et qui, chaque fois qu'on la perçoit, éveille tout un monde de sensations endormies.

Sensations, sens, direz-vous! Matière à propos de Dieu! Ceci est l'erreur. La religion, immatérielle comme l'âme, a, comme l'âme, son corps qui est le culte. Dieu lui-même a sa forme sensible: l'hostie. Et, en dehors de l'idée chrétienne, le spiritualisme n'existe qu'à la condition de demander aux sens sa sanction et sa preuve.

Ce ne sont pas des matérialistes, ces pauvres paysans qui donnent de belles robes à l'image de la mère de Dieu. Ce ne sont pas des idolâtres, les peintres et les sculpteurs qui ont exagéré la beauté humaine pour représenter le Très-Haut.

Ceux qui ont réformé le culte catholique et remplacé par de grandes chambres sévèrement boisées le luxe des vieilles cathédrales se sont trompés. Il fallait aller plus loin. Si la voûte de pierre des basiliques arrêtait la musique de leurs psaumes, pourquoi ne chantaient-ils pas sous la voûte même du ciel?

C'est là le temple vrai. Le Calvaire n'avait



pas d'autre plafond. — Nous étions là, pauvres enfans, sous la resplendissante coupole qui abrita le sacrifice de l'Homme-Dieu.

Et nous avions confiance en contemplant le ciel, où était notre Père, selon les paroles de l'oraison.

Notre prière parlée fut courte. Nous n'en savions qu'une à nous deux. Mais nous restâmes longtemps agenouillés, muets sous la grandeur de notre émotion.

Je me souviens que ces bruits mystérieux qu'épand la nuit dans les campagnes arrivaient à mon oreille comme un chant. Les étoiles semblaient se détacher de ce dôme d'azur, et pendre comme ces lampes sempiternelles qui brûlent dans le silence du sanctuaire.

Il faudrait de longues pages pour raconter ce que je rêvai, ce que je sentis. Je n'étais plus moi-même. Mes pensées planaient tellement au-dessus de ma propre sphère que j'étais comme éblouie.

Gustave se leva le premier.

— Me voilà fort, dit-il. A Condé-sur-Noireau, nous trouverons de l'ouvrage... Viens, Suzette, nous allons regagner la grande route.

CHAPITRE XIII.

Où on rencontre de la force armée.

Il fallait nous voir! Nous avions coupé chacun un bâton dans le taillis. En traversant un pâtis, nous avions trouvé une charette toute chargée de

pommes d'hiver pour le marché. Un des sacs avait fui tout exprès pour nous.

C'étaient des pommes de reinette. Le proverbe dit: Ce qui tombe est pour le soldat. — Pauvres enfans naïfs, nous crûmes que Dieu nous envoyait cette aubaine.

Nous mangeâmes chacun deux ou trois pommes, et jamais je n'en ai goûté de si bonnes.

Il fallait nous voir quand nous eûmes atteint la route. Nous marchions à grands pas en nous tenant par la main. L'exaltation succédait en nous à l'affaissement. Nous sautions jusqu'à perdre haleine, nous bavardions, nous chantions.

Nous parlions de tous nos mécomptes avec une gaîté folle. L'avenir était pour nous couleur de rose, et il nous semblait que nos temps d'épreuves étaient finis.

A une demi-lieue de Vassy, nous trouvâmes un ravin et un petit pont de granit qui ressemblaient un peu au fameux fond de la Morinière, où Pierre Danet avait achevé si malheureusement sa carrière. Il nous sembla voir de loin deux formes humaines accoudées sur le parapet du pont.

— As-tu peur, Suzette? me demanda Gustave.

— Non, mon parrain... S'ils nous attaquent, nous jouerons du bâton!

— Alors, un couplet!

Nous entonnâmes à plein gosier:

Chez not' père, j'étions trouais filles.
Lon, lan, la,
Bêti, bêta;
J'allions cueillir la nouzille,
Bêti, bêta,
Lon, lan, la!

Puis nous prîmes notre course en brandissant nos bâtons. Les deux formes humaines n'eurent garde de bouger: c'étaient deux houx, situés de l'autre côté du pont.

Nous rîmes encore. Et en avant!

La lune montait à l'horizon, éclairant au loin la campagne. La brume des prés se levait. Il nous semblait voir des deux côtés de la route deux grandes plaines couvertes de neige. Au milieu de cet océan éclatant de blancheur, les arbres ressortaient, affectant des formes étranges. Tout était pour nous matière à divertissement.

Nous comparions ces nuageux fantômes qui sortaient au loin de la terre à tous les gens de notre connaissance.

L'homme de loi, le père Guéruel, les notables de Saint-Leu y passèrent. Les buissons ronds étaient l'honnête Gilles Macé; les arbres émondés qui se dressaient comme des perches étaient tantôt l'homme, tantôt la femme Bréjot.

— J'irais de même jusqu'à Paris, moi! me disait Gustave.

— Et moi, donc!

— On est bien bête de travailler pour avoir du pain et de la soupe... les pommes tombées sont à tout le monde

Ceci, à la rigueur, peut paraître discutable, mais c'était l'opinion commune au hameau de Saint-Lud.

Je ne repoussai point le principe; seulement, je jugeai que mon parrain s'égarait en ce qui touchait l'utilité du travail.

Gustave m'embrassa, tant il trouva que j'avais de l'esprit.

La lune enfilait maintenant la grande route. Au sommet d'une côte, deux retoutables silhouettes se détachèrent tout-à-coup en noir sur le ciel clair. Quiconque a voyagé de nuit sait quelles proportions prennent les objets éclairés à contre-jour.

C'étaient deux cavaliers qui nous semblaient grands comme le colosse de Rhodes. Au jugé, nous aurions pu passer entre les jambes des chevaux.

Gustave me dit:

— Ce sont des gendarmes!

— Après? fis-je; — avons-nous plus peur des gendarmes que des voleurs?

— Oh! que nenni;... Chantons!

D'où résulta l'unisson fameux: Chez not' père j'étions trouais filles, etc.

Nous ne savions que cette chanson-là, et c'était grand dommage.

Plus tard, j'en appris de belles, entre autres la chanson de Nadaud, où il s'agit aussi de deux gendarmes. Ici, comme dans la chanson de Nadaud, c'était un brigadier et son subordonné.

Ils s'arrêtèrent tous deux en travers de la route au moment où nous approchions.

— Halte! fit le brigadier. Qu'est-ce que c'est que ce tapage-là, vous autres?

Le simple gendarme restait immobile et muet comme c'était devoir.

— Nous chantons pour nous tenir éveillés, répondit Gustave, il n'y a pas de risque de réveiller personne, hormis les pies!

— Bonnet?

— Brigadier.

— Fais avancer à l'ordre... je crois que ce sont nos gens!

— Arrivez! ordonna Bonnet.

Je commençais à n'être plus si rassurée. Gustave s'avança résolument.

— Montrez voir vos papiers, jeune homme, dit le brigadier avec la majestueuse sévérité de son emploi.

Gustave n'avait pas de papiers.

— Bonnet!

— Brigadier?

— Les menottes!... et s'ils tentent de s'échapper en prenant la fuite ou autre, une balle dans la patte... voilà l'ordre du jour!

Ce dernier commandement cloua Gustave sur place.

— Arrivez, qu'on vous les mette! ordonna encore le gendarme.

— Mon bon monsieur! m'écriai-je, nous n'avons rien fait... Bien sûr que vous vous trompez.

— Arrête voir, Bonnet, s'écria le brigadier; il me semble que cet organe appartient à l'autre sexe féminin.

— C'est une petite fille, brigadier.

— As-tu les signalemens gravés dedans ta mémoire?

— Oui, brigadier.

— Quelles tailles est-ce qu'ils espécifient!

— Cinq pieds six pouces le vieux... cinq pieds sept pouces le jeune.

— Bonnet!

— Brigadier?

— Je présuppose que ce ne sont pas eux!

Il s'en fallait de six pouces pour Gustave et de plus d'un pied pour moi. Le brigadier avait de la marge. Bonnet ayant donné son opinion conforme à celle de son chef, celui-ci reprit:

— Nonobstant, il est bon d'opérer les questions d'usage: Jeunes gens!

— Brigadier! répondis-je, imitant Bonnet de mon mieux.

— Vos noms, âges, professions, domiciles et lieux de destination.

Gustave se chargea de le satisfaire, et comme le brigadier lui demandait pourquoi il avait quitté son dernier patron, je lui contai en quelques mots un petit bout de notre histoire.

— Bonnet! dit le brave sous-officier.

— Brigadier?

— Cela t'a-t-il l'air que la sincérité ait dicté leurs paroles?

— Oui, brigadier.

— Pour lors, ils doivent avoir en tout et pour tout néant dedans l'estomac... As-tu du biscuit?

– Pas une miette, brigadier.

— Pour lors, borne-toi-z à ta gourde au vis-à-vis du jeune garçon, dont je vais communiquer la mienne à la fillette de bon coeur et avec plaisir.

Il me tendit sa large main, pendant que Bonnet disait à Gustave:

— Arrivez!

Un pied sur l'étrier du bon brigadier, je mouillai mes lèvres à sa gourde. Gustave dut faire plus de tort à celle de Bonnet. Quand j'eus fini de boire, le brigadier me mit paternellement ses

moustaches sur le front. Je sentis en même temps qu'il glissait quelque chose dans ma pochette.

— C'est pas l'occasion, dit-il, qui manque au militaire pour exercer l'élan de son coeur, c'est les moyens. Bonne chance, jeunesse, et à vous revoir!

— A vous revoir! disait en même temps Bonnet à Gustave.

L'excellent brigadier n'eut qu'un grand merci à la volée. Je n'avais pas encore fouillé dans ma pochette.

Quand je songeai enfin à regarder ce qu'il m'avait donné, on n'entendait déjà plus le pas sonore mesuré des deux chevaux.

Je poussai un cri de joie.

— Une pièce blanche, une pièce de vingt sous!

Gustave se mit à danser en rond autour de moi. Nous eûmes presque envie de courir après le bon gendarme pour l'embrasser encore. Une pièce blanche! La fortune! Un copieux déjeuner pour le lendemain matin! Gustave qui avait donné à la gourde une sérieuse accolade, ne se possédait pas de joie.

CHAPITRE XIV.

L'auberge du Pélican.

Le voyage avait commencé par un épisode plein de poésie: la prière à la belle étoile, la prière ardente et naïve. A l'abattement guéri par cette bonne prière, la fièvre avait tout à coup succédé. Tout le long de la route, depuis Vassy, nous avions rencontré nombre de meules petites et

grandes où nous aurions pu faire un somme délicieux.

Mais il s'agissait bien de dormir! Gustave vous l'a dit: il eût été ainsi jusqu'à Paris. Moi de même, et plus loin encore au besoin. Nous nous sentions infatigables, et c'étaient des regards de dédain que nous jetions à la paille hospitalière.

Au bout de deux ou trois heures de marche, notre opinion changea un petit peu.

— Es-tu fatiguée, Suzette! me demanda Gustave.

— Par exemple! répondis-je.

— Ni moi non plus, fit-il.

Et nous continuâmes de marcher.

Mais nous ne dansions plus.

A une montée où je voulus entonner le couplet pour nous donner du coeur, Gustave ne fit point chorus. Il marchait courbé en deux.

— Es-tu fatigué, mon parrain? lui demandai-je à mon tour.

— Par exemple! me répondit-il d'un air piqué.

— Dame! fis-je, c'est que moi, je commence.

Il poussa un soupir de soulagement. Il avait eu peur que je ne fusse point encore lasse.

A droite de la route, la lune nous montrait une masure qui ressemblait à la hutte d'un berger.

— Veux-tu dormir, ma pauvre Suzette? fit-il d'un ton protecteur. On ne peut s'attendre à trouver chez une petite fille la même force que chez un jeune homme.

J'eus bonne envie de refuser, mais les jambes me rentraient dans le corps. Nous approchâmes de la hutte. Elle était abandonnée depuis la pousse des foins.

La paille du berger restait dans un coin; à peine l'eus-je touchée pour ma part que je m'endormis d'un profond sommeil.

Gustave ne dut pas rester beaucoup en arrière, malgré sa force de jeune homme.

Lorsque je m'éveillai, la première, il faisait grand soleil. Je secouai Gustave, dont le premier mot fut: J'ai faim.

Quant à moi, je me sentais prise d'un appétit véritablement sauvage.

C'est à cet instant que nous envoyâmes d'ardentes bénédictions à ce bon brigadier, grâce à qui nous allions déjeuner en arrivant à Condé.

Nous apercevions de loin le clocher de la ville. Nous eûmes une sorte de plaisir gourmand à mesurer la distance qui nous séparait encore de notre repas.

C'était juste le temps qu'il faillait pour en concerter mûrement le menu.

Rien ne résiste à une pièce blanche. Avec une pièce blanche, nous avions de quoi faire un festin de roi.

— Qu'aimerais-tu mieux manger, toi, Suzette? me demanda Gustave.

— Une poitrine de mouton aux carottes, répondis-je sans hésiter.

Il se mit à rire.

— J'y pensais pourtant, moi aussi, me dit-il; ça m'est resté dans la tête.... Avait-elle assez bonne odeur, celle d'hier soir?

Nous allons en manger! décidai-je souverainement, et de l'omelette aussi, à cause des deux que M. Bréjot nous avait promises.

— Avec de bon beurre et des oeufs tout frais.

Ce disant, Gustave passa sa langue sur ses lèvres.

Lecteur, ne grondez pas. Nos pauvres estomacs délabrés criaient misère. Nous jeûnions depuis quinze jours.

Je ne sais pourquoi tous les mets que nous n'avions pas mangés chez les Bréjot nous revenaient en mémoire. La friture, les tripes, le lard aux choux nous mettaient tour à tour l'eau à la bouche. Pour ne point nous embarquer dans un choix toujours difficile, il fut convenu que nous mangerions de tout cela.

— Pour le coup, dit Gustave, contrefaisant la voix de l'époux Bréjot; — les chats ne nous prendront pas notre déjeuner!

— A la soupe, à la soupe! ajoutai-je: — quand on mange bien, on travaille bien!... Nous allons donner un fier coup de dents!

Et tous deux de rire à gorge déployée sur la grande route sillonnée déjà de carrioles, de bidets et de piétons qui se rendaient aussi à Condé-sur-Noireau. On riait à nous voir rire de si bon coeur; on nous faisait même en passant des signes d'amitié. Mais nous allions réservés et fiers; nous n'avions besoin de personne.

D'ailleurs, l'expérience nous avait appris à ne point lier ainsi connaissance avec le premier venu.

Nous nous étions dit déjà plus d'une fois dans notre orgueil: Gilles Macé n'aurait plus si beau jeu avec nous!

Après avoir passé en revue tous les mets fantastiques à l'aide desquels la Bréjot avait pro-

longé pour nous le supplice de Tantale, nous trouvâmes que notre appétit n'était pas encore satisfait.

Je fis appel aux souvenirs de Gustave, et je lui demandai quels bons plats on servait aux grands jours chez notre maître Guéruel.

Ses narines s'enflèrent aussitôt, et ses paupières baissées à demi, laissèrent échapper un voluptueux regard.

— Y a la hocquelle, me dit-il.

Ce mot eut pour moi je ne sais quelle harmonie sensuelle. Mon estomac vide tressaillit et des saveurs inconnues chatouillèrent les papilles de mon palais.

— La hocquelle! répétai-je avec un respect pieux; ça doit être fameusement bon!

— Oh! si c'est bon! s'écria Gustave, on s'en lèche les doigts jusqu'à l'aisselle!

— Comment donc que c'est fait?

— C'est une croûte... comme qui dirait un pâté, quoi! mais c'est chaud... La croûte n'est que pour mettre le ragoût dedans... Le ragoût est un mêli-mêla de toutes sortes de bonnes choses: des morceaux de poulet et de veau, des rognons, des gésiers, avec des oignons et des champignons, du poivre, du sel, de la muscade et des couennes de lard.

Je m'étais arrêtée bouche béante pour écouter mieux la description de ce plat-phénomène, digne de rassasier les élus au paradis.

— Et tu as mangé de ça toi, Gustave! m'écriai-je quand il eut finit.

— Y en avait chaque année à la fête du patron.

Je regardai Gustave. Il me parut grandi, il avait mangé de la hocquelle!

Nous arrivions aux premières maisons de Condé. Le Noireau, moins rapide que le Rhône, moins large que le Rhin, fumait aux rayons du soleil dans la prairie.

Condé nous parut une cité bien plus belle encore que Vassy. Gustave me fit remarquer le pavé, pointu et tranchant, ce qui, à son sens, devait être un luxe réservé aux grandes villes.

Nous vîmes là, pour la première fois des dames en châles fanés et en chapeaux ravagés, qui me rappelèrent le passage à Saint-Lud d'une troupe de singes savans également très bien mis.

Mais pour dire vrai, nous ne fîmes pas beaucoup d'attention à ces splendeurs. Ce qu'il nous fallait, c'était une épaule de mouton aux carottes, des tripes, une omelette et la radieuse hocquelle.

Pour cela une auberge était nécessaire. Nous cherchâmes une auberge.

Il y en avait bien plusieurs à l'entrée du faubourg, mais elles ressemblaient trop à la *Descente des maquignons*.

Leurs enseignes, tournant sur gonds ou balancées à des tiges de fer, ne nous revenaient point. Nous ne voulions pas d'une auberge de petites gens.

Toutes les fois, que nous apercevions des carrioles à la porte, nous passions, en mémoire du père Macé, notre bienfaiteur.

Nous traversâmes ainsi la ville de Condé tout entière, et nous arrivâmes à l'autre bout sans avoir fait notre choix.

— Il faut demander, me dit Gustave en regardant en arrière.

Je fus étonnée de n'avoir point eu cette bonne idée et j'allais droit à un groupe de citoyens Condéens qui causaient des affaires du temps.

— Si c'est un effet... leur dis-je bien poliment nous voudrions savoir censément ous' qu'est la meilleure auberge?

Pour une débutante, j'entrais assez bien dans langue noble.

Nos gens se mirent à rire et nous toisèrent la tête aux pieds.

— Ça n'a pourtant pas l'air d'être des pratiques pour le *Pélican*, dit l'un d'eux.

— A moins que ça n'ait fait un mauvais coup, ajouta un autre.

Un troisième reprit:

— Il n'en manque pourtant pas d'auberges par chez nous!

Après quoi ils nous tournèrent le dos et se reprirent à causer tranquillement.

Une réponse catégorique est la chose impossible à obtenir en basse Normandie.

Je vis bien que Gustave avait envie de jouer du bâton; mais cela eût retardé la hocquelle. Je l'entraînai. Il restait acquis pour moi que le *Pélican* était la meilleure auberge de Condé.

Nous n'avions plus qu'à trouver le *Pélican*. Nous nous mîmes en quête.

Il était là, je le vois encore après tant d'années, tout blanc et ouvrant son sein rouge pour abriter ses pauvres petits enfans; il était là sur la place de l'église, tournant lentement sur sa tige

de fer rouillé et rendant d'étranges gémissemens à chaque souffle de la brise.

Je vois encore le perron à larges fentes où l'herbe poussait, les hautes fenêtres grises et cette façade revêche qui nous fit presque peur,

Le *Pélican* était vraiment une auberge noble. Point de carrioles à la porte. Point de bidets retenus à la muraille par des anneaux de fer. Point d'affiches en papier bleu collées aux croisées et représentant un soldat, une payse, un verre, une bouteille: la bouteille versant sa bière toute seule dans le verre stupéfait.

Je m'étonnai en vérité du courage que j'eus d'entrer la première dans la cour de ce magnifique établissement. Mais nous avions fait bien du chemin depuis l'auberge de Viessois. Nous nous formions. Je me disais en moi-même:

— Ce que c'est que d'avoir couru le monde!

Dans la cour, il y avait un hangar sous lequel remisaient deux voitures.

Ce hangar servait en même temps d'écurie à trois vigoureuses paires de chevaux qui assurément n'avaient jamais été ni *maigris* ni *teindus.*

La première des deux voitures était une énorme berline de voyage avec coupé devant; un briska, si vous voulez, mais de taille tout à fait inusitée; la seconde était une sorte de char-à-bancs couvert, qui n'avait pas une très riche apparence.

Les chevaux mangeaient l'avoine. Un domestique était occupé à graisser les essieux des voitures.

— Eh! l'homme! lui dis-je, ous'qu'on mange là-dedans?

Il releva la tête. C'était presque un vieillard.

— Ma petite poule, me répondit-il avec un accent qui m'était inconnu, ressortez, montez le perron, et demandez à la maison.

Cela valait bien une révérence. Je la lui fis, et il m'envoya un baiser. Nous suivîmes de point en point son conseil, et nous entrâmes à l'auberge du *Pélican* par la porte de la rue.

Sur la dernière marche du perron, j'avais dit à Gustave:

— Mon parrain, il ne s'agit pas de faire les petites gens et d'aller nous cacher dans un coin comme à Viessois... J'ai déjà deviné qu'à l'auberge on juge les gens sur le ton et la mine. Parlons haut, et tenons-nous bien. Nous avons de quoi payer...

— Pour une fois, acheva Gustave en riant.

— Pour aujourd'hui, nous n'avons besoin de déjeuner qu'une fois, répondis-je; — après, nous chercherons de l'ouvrage.

Je poussai la porte, et nous nous trouvâmes dans une grande salle à manger d'aspect triste et froid où deux femmes et un homme étaient en train déjà de faire leur repas du matin.

Gustave, suivant mon conseil un peu trop à la lettre, enfonça son chapeau sur l'oreille et donna sur la table un coup de bâton qui fit tressaillir les trois convives.

— Holà! dit-il, — à la boutique!... Nous voulons déjeuner un peu bien... Arrivez!

CHAPITRE XV.

Nos billets de loterie. — Festin de Balthazar. — Quart d'heure de Rabelais.

Chacun de nous a son billet dans la grande roue de fortune.

Chacun de nous le prend à son insu.

En général, rien de moins solennel que le moment où nous mettons ainsi à la loterie de l'existence. Nous ignorons d'avance l'heure où notre sort s'engage. La roulette fatale tourne déjà que notre espérance ou notre crainte n'est pas seulement éveillée.

Bien peu sont appelés à jouer ce coup suprême, cartes en main et avec réflexion.

Il est un moment de crise, c'est certain: une minute où la destinée se noue. Mon opinion personnelle est que c'est là un fait providentiel aussi indépendant de nous que notre naissance ou que notre mort. Je ne suis pas fataliste pour cela. Etant donnés ces trois phénomènes supérieurs: la naissance, la mort et la pesanteur spécifique individuelle, je crois que l'homme conserve, à l'égard des phénomènes moindres et intermédiaires, un certain libre arbitre.

J'appelle pesanteur spécifique individuelle la condition personnelle à chaque homme qui le fait occuper une position haute ou basse dans ce milieu commun qui est la société.

Cela renverse une locution fort admise: homme de poids. Mois la loi de Newton est plus forte que le dictionnaire de l'Académie.

La naissance est absolument fatale.

La volonté humaine exerce au contraire une influence sur les deux autres phénomènes: influence naturellement bornée et transitoire à l'égard de la mort; influence qui peut être prépondérante par rapport à la pesanteur spécifique individuelle.

Il y a des hommes qui ont modifié par eux-mêmes cette condition, au point de transformer complètement le rapport de leur densité morale. Si je n'étais pas une femme, je ferais sur ce sujet un livre inutile, fatigant, mais bien difficile à réfuter.

Je suis une femme; je me borne à dire, en me résumant, que, tôt ou tard, l'homme arrive à un carrefour où la route de la vie si bifurque brusquement.

On peut aller à droite, on peut aller à gauche.

Il fait nuit souvent à cette heure: on prend la route de droite, sans savoir même qu'il y a une route de gauche.

D'autres fois on choisit, sans aucune raison déterminante, comme joueur choisit la rouge ou la noire, comme l'enfant se détermine entre le pair et l'impair.

Ce fait qui écarte pile pour prendre face acquiert alors une certaine importance. Au trente-et-quarante, cela s'appelle l'inspiration.

C'est la poésie du jeu.

D'autres fois, enfin, et c'est la grande exception, le soleil est au-dessus de l'horizon: les deux routes se montrent. L'bomme voyageur dans la vie s'arrête et réfléchit.

Les habiles balancent le pour et le contre, les poltrons hésitent, les sages ont envie de s'asseoir.

Mais il y a derrière une voix qui dit: Marche, marche!

Sur cent hommes, alors, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui abandonnent franchement le droit d'élection et qui sautent le pas en fermant les yeux.

Le centième est ordinairement un fou.

Mais parfois c'est un géant dont la tête est si haute et le regard si lucide qu'il a vu par-dessus les obstacles qui masquent les deux routes.

Il passe triomphalement et va où Dieu l'appelle: au trône, au calvaire; partout où vont les géans.

Nous autres, Gustave et moi, nous appartenions à l'humble catégorie de ceux qui mettent la main dans le sac à l'aveuglette.

Nous ne savions même pas, en entrant à Condé, que le sort était là devant nous, tenant sa bourse de loto.

Nos numéros sortirent et nous ne les vîmes point.

Nos numéros sortirent par le fait même de notre entrée à l'auberge du Pélican.

Nous étions positivement arrivés à cette fourche de notre chemin. Uu pas à droite ou à gauche changeait tout de fond en comble.

C'était à l'auberge du Pélican même qu'était notre destin.

Au coup de bâton donné par Gustave, les deux femmes et l'homme attablés à l'autre bout de la salle levèrent la tête vivement.

L'homme était proprement habillé; les deux femmes nous semblèrent des duchesses.

La plus âgée pouvait avoir quarante ans; l'autre était une toute jeune fille à la mine friponne et rieuse.

L'homme était un assez beau garçon d'une trentaine d'années.

J'étais assez habituée à voir les gens rire sur notre passage, et pourtant le rire de ces deux femmes fut sur le point de me désarçonner. Par contenance, je fis comme Gustave, je donnai un bon coup de bâton sur la nappe.

— Ils sont drôles, ces petits! dit l'homme.

— Voilà! voilà! criait-on dans le corridor.

Une grosse servante joufflue et rouge comme une cerise parut sur le seuil.

— Ce n'est que ça! dit-elle en nous apercevant.

— Oh! dame! fit Gustave au lieu de se mettre en colère; en voilà une qu'est gentille, par exemple!

Je me tournai vers lui. Ses yeux brillaient et il y avait un sourire d'admiration sur ses lèvres. Je ne savais guère ce que c'était que la jalousie: je l'appris. Mon coeur se serra. Je fus fâchée d'être venue à la meilleure auberge de Condé-sur-Noireau.

— Que vous faut-il? demanda cependant la grosse fille d'un air insolent.

Si Gustave n'avait pas dit qu'il la trouvait jolie peut-être m'eût-elle intimidée. Mais je pris mon courage à deux mains et faisant un pas vers elle:

— La fille, lui dis-je, nous voulons déjeuner... et nous voulons aussi qu'on soit honnête avec nous... sans quoi nous allons aux maîtres et nous

leur disons de mettre leurs domestiques insolens à la porte!

Ce ne fut plus la grosse fille que Gustave regarda avec admiration, ce fut moi.

— Peste! firent les trois convives du bout de la table; voilà une caillette qui n'a pas sa langue dans sa poche!

La servante grommela je ne sais quoi entre ses dents. Je la regardais en face; elle baissa les yeux en devenant écarlate.

— Qu'est-ce qu'il vous faut? répéta-t-elle.

— Il nous faut, dis-je, en revenant au menu mûrement arrêté entre Gustave et moi, il nous faut de la poitrine de mouton aux carottes, des tripes, du lard, une omelette et une hocquelle.

— Tout ça pour vous deux? demanda la servante.

— Qu'est-ce que ça vous fait, si nous avons de quoi payer?... Et dépêchez-vous!

— Tu es trop vive, Suzette! murmura Gustave quand la fille fut partie.

Je ne l'avais jamais regardé de travers. Il baissa les yeux comme avait fait la servante.

J'entendais qu'on disait à l'autre bout de la table:

— Hein! Justine, en voilà une qui a le fil

— Il vous faudrait une femme comme ça, Besançon, répliqua celle qu'on appelait Justine.

La vieille, qui avait nom Mme Honoré, comme nous l'apprîmes plus tard, suçait silencieusement l'aile d'un pigeon et ne me quittait pas des yeux.

Nous étions trop novices pour deviner que nous avions affaire là à des domestiques. Sans le

respect qu'ils m'inspiraient, je ne sais à quels excès ma mauvaise humeur aurait pu me porter.

En attendant, nous mourions littéralement de faim. Avec un peu d'expérience, nous eussions modéré ce menu ambitieux, ne fût-ce que pour être servis tout de suite. Mais il nous fallait des leçons de toute sorte.

Une ou deux minutes après le départ de la grosse servante, la porte se rouvrit. Nous pensions bien que c'était au moins l'omelette: nous nous trompions. C'était un homme en veste brune avec une serviette sur le bras.

— Madame Honoré, dit-il en entrant, Mme la marquise vous demande.

— C'est bien, répliqua Mme Honoré qui ne bougea pas.

— Votre vin blanc était meilleur à l'automne, monsieur Musnier, fit observer Besançon, l'élégant cavalier de ces dames.

Et la jeune Justine ajouta:

— Avez-vous encore de ce noyau?... Vous savez?

M. Musnier passa la serviette du bras gauche au bras droit et lui sourit d'une façon tout aimable.

Depuis son entrée, il nous considérait du coin de l'oeil. Il vint à nous et passa la serviette du bras droit au bras gauche.

— Hé! hé! fit-il, nous avons donc bon appétit, nous deux, jeunes gens?... Nous sommes du pays ici tout près, je parie... cinq ou six lieues tout au plus... entre Vassy et Vire?... Sommes-nous venus par le messager?... Elle n'est pas mauvaise, la voiture de Séguin, s'il mettait des res-

sorts neufs... mais c'est un garçon regardant... Il a un mignon magot, pour son âge... Comment vous appelez-vous, mes brebis?

Gustave déclina nos noms. Je frappai du pied avec impatience.

La serviette de M. Musnier repassa du bras gauche au bras droit.

— Hé! hé!... fit-il encore, une hocquelle ne se fait pas comme cela, mes brebis... Allez faire un tour et revenez sur le coup de midi...

— C'est tout de suite qu'il nous faut à manger! m'écriai-je, ou nous allons descendre ailleurs.

— Madame Honoré, dit paisiblement l'aubergiste, je vous préviens que Mme la marquise avait l'air d'être pressée.

Mme Honoré, qui venait de se servir un oeuf sur le plat, répondit plus paisiblement encore:

— Je ne fais jamais attendre mes maîtres.

Elle trempa son pain dans le jaune de son oeuf et le déclara frais.

— Quant à descendre ailleurs, mes petits lapins, reprit M. Musnier, je crois bien que ça ne me ferait pas perdre une fameuse pratique.... L'auberge du *Pélican* a sa clientèle faite... Mais je ne vous refuse pas à manger si vous avez la poche bien garnie.

— Nous l'avons peut-être mieux garnie que vous, l'ancien! dis-je en faisant mine de me retirer. Ne voilà-t-il pas bien des embarras pour un déjeuner de gargotte!

— Papa, fit de loin Besançon, vous n'aurez pas le dernier mot.., Faites passer les cure-dents.

La serviette de M. Musnier s'étendit tout à

coup au-devant de nous sur la table. Besançon venait de lui adresser une oeillade significative en frappant sur son gousset.

— Voyons, voyons, reprit-il; ne nous fâchons pas, mes brebis.... vous aurez tout ce que vous avez demandé, sauf la hocquelle....

Mais il eût fait beau me voir démordre.

— C'est justement la hocquelle que je veux! m'écriai-je.

Besançon frappa encore sur son gousset.

— Allons, allons! fit l'aubergiste; on va donc chauffer le four exprès pour vous... ça vous regarde... Vous êtes bien heureux d'être si calés à votre âge!... Fanchette!

La grosse servante parut aussitôt.

— Sachez à qui vous vous adressez à l'avenir, pataude! lui dit sévèrement M. Musnier; voilà des amours qui ne se sont pas même plaints de vous... faites-leur des excuses et tout de suite!

— Pour quant à ça, barbouilla la grosse fille, je suis tout de même bien fâchée de ce que ça s'est trouvé que j'aie été dans le cas.

Je l'arrêtai d'un geste souverain, et je dis:

— En voilà assez! L'omelette.

Je n'avais pas bien compris pourquoi M. Musnier nous avait félicités d'être si calés à notre âge. J'avais vu pourtant le geste de Besançon. Mais à Saint-Lud, on met son argent dans son gousset. La pantomime de Besançon n'avait point de signification pour moi.

Quant à Gustave, il était tout rêveur. Il me laissait parler. Lorsque la grosse fille s'était am-

barrassée dans ses excuses, il avait baissé les yeux et rougé presque autant qu'elle.

J'avais douze ans. Pourquoi cette tristesse qui me passa dans le coeur?

Au moment où Fanchon nous apportait enfin notre omelette, Mme Honoré se levait pour se rendre aux ordres de sa maîtresse.

En même temps, cet homme si poli que nous avions trouvé sous le hangar occupé à soigner les chevaux, entrait par la porte de la rue.

Il vint se placer entre Besançon et Justine.

— Vous les connaissez donc, Antoine? lui demanda cette dernière qui le vit nous adresser un petit signe de tête amical.

— En voilà qui ont un joli coup de fourchette! s'écria Besançon émerveillé.

Notre appétit sauvage s'abattait sur l'omelette avec une véritable fureur. En un clin d'oeil, elle fut engloutie. Le lard et les tripes qui vinrent après eurent le même sort. Nous nous arrêtâmes pour boire un coup de cidre: nous étouffions!

J'entendis à ce moment le beau Besançon qui murmurait:

— Je serais bien fâché que nous partions avant le quart d'heure de Rabelais.

Qu'est-ce que c'était que ce quart d'heure? Mlle Justine nous regardait d'un air goguenard, et l'homme aux chevaux, qu'ils appelaient Antoine, avait au contraire dans les yeux cette expression de pitié qui m'avait tant choquée chez la mère Guénée, à l'auberge de Viessois.

Mais nous entrions, Gustave et moi, dans cet

état de béatitude qui arrive au milieu d'un bon repas longtemps attendu.

La grosse faim s'abattait; l'appétit parlait encore.

J'étais presque réconciliée avec la rouge Fanchette. J'avais surpris des sourires et des signes échangés entre elle et ce scélérat de Gustave, mais je me disais maintenant: c'est pour s'amuser.

Mon bien-être me disposait à une bienveillance universelle.

Mlle Justine savourait son deuxième verre de noyau. Besançon lui prenait parfois le menton d'un air protecteur. Antoine faisait comme nous: il mangeait sérieusement et solidement.

La poitrine de mouton aux carottes eut encore un assez joli succès. Il n'en resta que les os. Mais quand vint la hocquelle tant souhaitée, nous étions, à peu de chose près, complets.

— Dix sous qu'ils la mangeront! dit Justine.

— Dix sous qu'ils ne la mangeront pas! riposta Besançon.

Les enjeux furent déposés sur la nappe.

Ce Besançon me déplaisait.

Pour le faire perdre, je me servis une énorme assiette du ragoût contenu dans la croûte chaude et toute fraîche sortie du four. On l'avait allumé pour nous!

L'estomac des enfans est quelque chose de miraculeusement élastique. Besançon perdit son pari. La hocquelle disparut comme tout le reste.

— Bravo! fit Justine.

— Maintenant, dit Besançon d'un air moqueur, le dessert!

— Ah! répondis-je, en soufflant comme un petit phoque, j'en ai assez!... je n'en peux plus... Et toi? Gustave?

Gustave desserra la ceinture de son pantalon de toile.

La communication était cependant établie entre les deux bouts de la table.

— Pour faire passer ça, reprit Besançon, il faut le café et le pousse-café!

— Va pour le café! m'écriai-je.

Gustave avait pris la taille de la grosse Fanchon qui était en train de desservir. Je ne voyais plus cela. Bien qu'il eût bu beaucoup de cidre, Gustave eut pourtant une lueur de raison. Il me dit:

— Est-ce que nous aurons assez?

Je souris avec pitié.

— Un seul déjeuner! répondis-je; une pièce blanche!... Il nous en restera!

La grosse Fanchette apporta l'eau-de-vie et le café.

Ils vont bien, ces deux deux petits-là, dit Mlle Justine.

Je ne sais pas comment ce Besancon avait deviné l'état de nos finances, mais il est certain qu'il attendait impatiemment la venue de la carte à payer.

Le quart d'heure de Rabelais, comme il l'appelait, car c'était un maraud qui avait de la littérature.

Comme nous commencions à savourer notre moka, Mme Honoré revint et dit:

— Il paraît qu'on ne va pas coucher ici. Ma-

dame se trouve mieux. M. le marquis ne tient pas en place.

— A-t-on dit d'atteler? demanda Antoine.

— On va le dire, repartit la vieille femme de chambre; à moins que le vent ne tourne.

J'étais en train d'écouter, curieuse de savoir qui étaient cette madame et ce marquis. Un éclat de rire comprimé me fit tourner la tête. C'était la grosse servante à qui Gustave avait pris un baiser.

J'ai toujours peur de n'être point crue quand je raconte quelqu'une des impressions de mon enfance, de celles du moins qui avaient trait à Gustave, tant il me semble qu'elles sont pareilles à celles des femmes faites.

Je fus plus blessée encore que chagrine. Ma pensée principale fut qu'on me manquait.

Certes, j'avais la langue bien pendue et la main leste. J'aurais pu instantanément me venger sur Gustave et sur sa complice. Je n'y songeai pas.

Je repoussai ma tasse de café à demi pleine et je tournai la tête pour cacher une larme de dépit qui me venait aux yeux.

Depuis que nous étions partis de Saint-Lud, Gustave ne m'avait embrassée qu'une fois.

Je ne formais en ce moment aucun dessein. Mais il y eut en germe dans ma tête je ne sais quelles vagues idées de séparation.

Je le répète: j'ai peur de n'être point crue. J'affirme d'un côté que j'aimais profondément Gustave; de l'autre, j'avoue que la pensée d'une rupture entra pour si peu dans mon esprit.

Cela fut ainsi. La suite de ce récit mettra en

lumière les petites bizarreries de ma nature. Je puis bien dire cependant dès à présent que l'idée de la lutte me repousse au premier abord.

Moi qui ai tant combattu en ma vie, mon instinct est toujours de fuir la bataille.

Ce n'est pas lâcheté; c'est ennui et paresse. Ceux que j'ai vaincus m'ont toujours forcée à les battre.

Gustave s'était aperçu du changement qui s'était fait en moi depuis quelques minutes. Il ne lutinait plus la grosse Fanchon. Deux ou trois fois, il essaya de renouer l'entretien sur un ton d'affectueuse gaîté. Je répondis oui et non. Il se tut.

— Eh bien! mes brebis, nous dit M. Musnier, en entrant, la serviette sur le bras; sommes-nous contens?

— Quant à ça, oui, répondit Gustave.

Moi, je demandai froidement:

— Combien vous doit-on?

— Je vas faire votre petite compte, mes trésors, répondit l'aubergiste.

Puis, se tournant vers l'autre bout de la table, il ajouta:

— Attelez, monsieur Antoine; on veut partir tout de suite.

Le cocher se leva aussitôt. Besançon tenait ses yeux effrontés fixés sur nous. Il y avait sur sa figure narquoise une nuance de désappointement. Mlle Justine lui dit:

— Vous voyez bien qu'ils ont de quoi payer!

Besançon se mit à siffler un couplet et haussa les épaules. Il avait espéré mieux. Je devinais

presque en ce moment le sens de sa locution littéraire: quart d'heure de Rabelais.

Pour le décourager tout à fait, cet ennemi inconnu, j'eus une triomphante idée.

— Pas besoin de faire tant de façons, l'homme, dis-je à Musnier; payez-vous et rendez-nous notre monnaie.

En même temps, je tirai de ma poche la pièce blanche du bon brigadier, et je la jetai fièrement sur la nappe.

Besançon et Justine crurent d'abord que c'était un louisd'or, et ils enflèrent leurs joues en se regardant. Mais l'aubergiste était plus près et il avait la vue meilleure.

Il saisit la pièce de vingt sous entre l'index et le pouce, la contempla un instant d'un air de souverain mépris, puis la laissa retomber sur la nappe.

L'inquiétude me vint. Gustave était déjà pâle comme un linge.

Mme Honoré radotait je ne sais quoi à ses collègues, là-bas, mais ils n'écoutaient point.

— Ce n'était que vingt sous! dit Besançon.

— C'est pourtant vrai' fit Justine; ce n'était que vingt sous!

Et tous deux ensemble d'ajouter, en s'accoudant sur la table comme au rebord d'une loge:

— Ça va être drôle!

M. Musnier avait les yeux baissés. Sa serviette voltigeait avec rapidité du bras droit au bras gauche, et réciproquement.

Je voyais ses oreilles rougir par le haut et sa joue qui devenait pâle.

— Vingt sous! grommela-t-il entre ses dents serrées, et j'ai fait chauffer le four!

Je tremblais bien un peu, mais je n'étais vraiment pas fâchée, au fond, de décharger ma rancune sur quelqu'un.

— Eh bien! l'homme! fis-je insolemment, avons-nous fini?... Je veux ma monnaie.

C'était approcher la mèche enflammée du tonneau de poudre. Gustave courba la tête sous le regard terrible que Musnier lui jeta. — Celui-ci fit le tour de la table pour venir à nous.

— Attention! commanda Besançon.

— La petite a du coeur, dit Justine.

Je venais en effet de me lever pour me mettre au-devant de Gustave. J'avais la tête haute; je tenais les poings fermés.

— Ah! paire de filous, débuta Musnier, qui brandit sa serviette au-dessus de ma tête, vous a fallu de l'omelette, du lard, des tripes, de la poitrine de mouton aux carottes et une hocquelle!

— Ça suffit pour attendre le dîner, dit le cruel Besançon.

— Ils ne se plaignent pas, ajouta Mlle Justine.

Je crus entendre Mme Honoré qui disait:

— Chut!... voici monsieur et madame.

Mais j'avais le dos tourné. Je ne pris pas garde.

— Dix sous d'omelette, continua Musnier, huit sous de lard, huit sous de tripes... Combien ça fait-il?

— Je ne sais pas, répondis-je sans sourciller; vous avez la pièce blanche.

— La pièce blanche! La pièce blanche! répéta Musnier écumant de rage; me voilà bien loti avec

la pièce blanche!... Vous aurez la prison, vous, couple d'escrocs, ou j'y perdrai mon nom!

La prison' soupira Gustave, qui prit un air suppliant,

— On lui en ratisse, de la prison! m'écriai-je; il a la pièce blanche!

Musnier, hors de lui, leva la serviette sur moi.

Gustave sauta sur ses pieds comme malgré lui.

— Ne la frappez pas, l'homme! dit-il; faudrait que je vous descende!

Je demande pardon pour certaines expressions. Nous n'avions pas été à l'école.

— Ah! tu t'en mêles, toi, s'écria Musnier, qui le prit par le cou; tu vas la danser!

Mais je le pris, moi, par les jambes, et il tomba lourdement sur le carreau.

— Bravo! cria Besançon.

— Bis! fit Mlle Justine.

Musnier poussait de véritables hurlemens.

Tout à coup, nous cessâmes d'entendre les exitations de la valetaille. Une voix chevrottante et flûtée s'éleva du côté de la porte, et dit avec ce grasseiement coquet à la mode du temps du Directoire:

— N'entvez pas, mavquise, n'entvez pas!.... je cvois qu'on s'avvache les cheveux ici.... Vous auviez encove vos cvises!

Je lâchai Musnier, qui se releva; je regardai derrière moi, et je vis un respectable couple à cheveux blancs arrêté sur le seuil.

CHAPITRE XVI.

M. le marquis du Meilhan-Coispel et Mme la marquise du Meilhan-Grabot. — Grand événement.

A la vue du couple vénérable, Musnier remit sa serviette sur le bras gauche et fit un grand salut.

Gustave restait tout interdit. Moi, je n'étais pas trop déconcertée et je dis à Musnier:

— En avez-vous assez, l'homme?

Le vieux monsieur et la vieille dame n'entraient pas.

Ils bouchaient la porte; mais on entrevoyait derrière eux d'autres têtes beaucoup plus jeunes. En outre, par les jours qui restaient entre les jambes maigres du veillard, j'apercevais une titus blonde qui remuait, faisant de vaillans et inutiles efforts pour forcer le passage.

Le vieux monsieur se tenait droit encore, bien qu'il eût évidemment atteint un âge fort avancé. Il portait culottes courtes, bas de soie et frac noir sur les épaules duquel la poudre mettait un nuage blanchâtre. Sa perruque admirablement frisée avait une petite queue emprisonnée dans un ruban mat et noir. Son jabot était chiffonné; sa vaste cravate de mousseline brodée et non empesée retombait à triple noeud sur sa poitrine.

La vieille dame, habillée au contraire selon la mode la plus nouvelle, était amplement chargée d'embonpoint. Sa figure rubiconde et luisante sortait d'un petit chapeau qui eût été bien coquet sur une tête de vingt ans. Elle avait une robe

rose et un de ces mantelets de couleur tendre qu'on met pour sortir du bal.

Ce ne fut point la différence de date de ces costumes qui me frappa, car je ne connaissais pas plus l'un que l'autre.

A Saint-Lud, le peu d'objets d'art qu'on voit représentent des saints, sauf les deux lions à la boule qui ornent la grille du château de la Lirlays. On ne rencontrerait dans toute la commune ni une gravure de modes ni une caricature de vieux Lauzun.

Je fus seulement émerveillée de l'élégance de ces toilettes.

La sortie-de-bal, tourterelle en dessus, bleu de ciel en dessous m'éblouit.

Besançon et Mlle Justine s'étaient levés de table et se tenaient dans une attitude respectueuse. Ils ne disaient plus rien.

La vieille dame était la marquise douairière du Meilhan-Grabot, veuve de ce fameux Meilhan qui commanda par deux fois, en 1793 et 1814, une division de l'armée vendéenne, et belle-soeur du général Meilhan, qui suivit au contraire l'empereur et mourut dans la retraite de Russie.

Le vieux monsieur était le marquis du Meilhan-Coispel, cousin des deux héros surnommés et se contentant des reflets de leur gloire.

Il était frais malgré sa maigreur, bien conservé, ferme sur le jarret, et gardait parmi ses rides nombreuses un air de moqueuse bonne humeur.

Dieu sait que je ne remarquai point tout cela en ce moment. Je me surprends à faire comme les romanciers. Je pose mes personnages.

Je ne savais même pas encore si la voix flûtée et doucement chevrottante appartenait au vieux monsieur ou à la vieille dame.

Le silence le plus profond régna pendant une minute au moins dans la salle basse de l'auberge du *Pélican*.

Cette pause fut employée par le vieux monsieur à nettoyer et à mettre ses lunettes, par la vieille dame à nettoyer et à braquer le riche binocle d'or qui lui pendait au cou.

J'avoue que cela me fit grand effet d'être regardée ainsi à travers quatre lentilles grossissantes qui mettaient de larges plaques blanches à la place des yeux de nos juges.

Pendant qu'ils nous regardaient, une voix d'enfant cria derrière eux:

— Laisse-moi passer, tonton marquis, je veux les voir se battre!

Je reconnus bien alors que l'organe doux appartenait à tonton marquis, car la vieille dame parla.

Vous avez entendu sans doute avec étonnement ces piauleries de moineau franc qui sortent de la gorge éléphantine d'une très grosse femme. C'est un des jeux les plus amusans de la nature.

La marquise du Meilhan-Grabot avait une de ces voix-serinettes. Mais, de même que la serinette, vilain instrument quand il est neuf, devient insupportable après un long usage, de même les notes sur-aiguës du soprano de la marquise, usées et désaccordées, frappaient l'oreille péniblement.

Le ténor chevrottant de tonton marquis était bien autrement agréable.

Ai-je oublié de dire que tonton signifie oncle dans les départemens de l'Ouest?

— Isidore! chanta la marquise sur sa clé d'ut, serrez les jambes et empêchez Gaston de passer!... il ferait quelque malheur!

Tonton marquis s'appelait donc Isidore. Il en avait en vérité bien l'air!

— Je vas te pincer les mollets! menaçait cependant Gaston, cette jolie tête blonde qu'on apercevait entre les jambes maigres du vieillard.

— Elle est dvolette, cette petite! grasseya Isidore en se campant sur un pied; elle est dvolette au devnier point.... pavole!

— Je lui trouve l'air effronté, répliqua la marquise.

Cela devait être vrai. J'étais animée par le combat récent, et je les regardais sans trop me gêner.

La marquise ajouta:

— Le jeune homme est un beau garçon.

— Trop gauche, trop gauche, fit tonton marquis. J'aime mieux la petite.... qui est dvolette au supvême degvé.... pavole!

— Vous ne vous corrigerez jamais, Isidore! dit la marquise, qui lui donna, ma foi, un petit coup de binocle sur les doigts. Votre bras!

Nous entendîmes le métal frapper sec sur l'os qui n'était protégé que par une peau chagrinée.

Isidore offrit son bras avec beaucoup de grâce. Le couple s'ébranla. Tout aussitôt la tête blonde fit irruption dans la salle basse.

C'était une houppe de soie, bouclant au-dessus du plus radieux visage d'enfant que j'aie vu ja-

mais: de grands yeux bleus, profonds et doux comme ceux d'un ange, un nez aquilin déjà, une petite bouche rose, adorablement sculptée entre deux bonnes joues fermes et brillantes comme des pommes d'api.

D'un saut, Gaston fut sur une chaise; d'un autre saut sur la table.

Il se mit à marcher résolument sur la nappe et vint jusqu'à nous ainsi.

Quand il fut vis-à-vis de moi, il s'arrêta et dit ce seul mot:

— Tiens!

Sa charmante tête se pencha. Une expression étrange changea son regard et les roses de sa joue pâlirent.

Je le regardais en souriant. Il pouvait avoir mon âge, mais il était loin d'être aussi grand et aussi fort que moi.

Le marquis dit tout bas à la grosse dame:

— Ne le gvondez-pas, Dovothée!... ou bien il va avoiv sa cvise!

Il paraît que ce blond chérubin avait aussi des crises.

On ne le gronda point. Il resta sur la table à me contempler d'un air farouche.

Derrière les deux vieilles gens, trois autres personnes étaient entrées: une fillette de onze ou douze ans, faible et mignonne, qui avait des yeux hardis sous de fiers sourcils noirs; une demoiselle de dix-sept ans, à l'air doux et rêveur; enfin, une très belle jeune femme dont le visage parfaitement distingué respirait l'ennui et la tristesse.

Celle-là était mise très simplement.

Malgré ma complète inexpérience, je devinai bien qu'elle n'occupait pas un rang égal à celui des autres.

J'appris ce jour-là même qu'elle servait à la fois d'institutrice aux deux jeunes filles et de demoiselle de compagnie à la marquise du Meilhan-Grabot.

C'est pour le coup que la serviette de M. Musnier se prit à voltiger du bras droit au bras gauche, aller et retour!

— Je demande bien pardon à monsieur et à madame... balbutia-t-il.

— De quoi s'agit-il? interrompit la marquise avec solennité.

Et tonton marquis ajouta en touchant légèrement son jabot:

— Vacontez-nous cela, mon bvave!

Musnier se recueillit un instant, puis il commença, en modérant évidemment l'expression de sa colère.

— Voyez-vous, s'ils ne m'avaient pas forcé à chauffer le four, je leur pardonnerais tout de même... On est si bête dans le pays là-bas, qu'ils sont peut-être de bonne foi...

— Ce n'est qu'à Condé-sur-Noireau, interrompit ici le beau Besançon, qu'on trouve les huîtres hors de l'eau!

— La paix, dvôle! fit tonton marquis.

Besançon voulait attiser le feu. Malheuseusement, je ne pus m'empêcher de sourire. Musnier me jeta un regard de loup.

— Rira bien qui rira le dernier! gronda-t-il. Je suis un honnête homme, c'est connu... Les

juges nous diront s'il est permis de venir faire du tapage dans une maison tranquille.... et mettre tout sens dessus dessous quand on n'a qu'un franc dans sa poche...

— Il s'agit donc d'argent? demanda la grosse marquise.

— Appovtez des siéges! ordonna tonton marquis majestueusement; nous allons juger ce pvocès-là!

Besançon se hâta d'obéir. Isidore s'assit auprès de Dorothée, tandis que la petite Lily, faisant le tour de la table, venait pincer la jambe de Gaston, toujours debout et immobile à la même place.

Depuis qu'il était là, ses grands yeux bleus ne m'avaient pas quittée.

Il ne répondit même pas à l'agacerie de la gentille Lily.

L'aînée des demoiselles, qui se nommait Zoé, et l'institutrice restaient en arrière, ne donnant à cette scène qu'une très médiocre attention.

Musnier fit manoeuvrer sa serviette et salua comme pour accepter la compétence du tribunal improvisé.

Je voulus voir quelle mine avait Gustave: il regardait la porte et n'était guère en état de plaider notre cause.

C'était à moi de faire tête à l'orage.

— Il y a donc, reprit Musnier, monsieur, madame et la compagnie, que c'est tombé ici sans dire gare sur les neuf heures, ce matin... Au lieu d'appeler la fille, ça a tapé sur la table avec leurs bâtons, comme au cabaret... La fille est arrivée:

ça a insolenté la fille, sauf le respect que je vous dois... Je suis venu à mon tour... C'était fier comme Artaban!... si bien que j'ai cru que ça avait les poches pleines.

Le marquis Isidore et la marquise Dorothée échangèrent ici un regard.

— Qu'il nous appelait ses bijoux et ses brebis... murmurai-je.

— N'intevvompez pas! commanda tonton marquis.

— Comme quoi, continua Musnier, ils ont demandé les yeux de la tête: une omelette où j'ai mis huit oeufs... pas un de moins... des tripes et du lard... une poitrine de mouton aux carottes et une hocquelle...

— Cela démontve une chose, prononça gravement tonton marquis.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

Tonton marquis assura entre ses jambes son jonc à pomme d'or et acheva:

— Cela démontve, claiv comme le jouv, que ces petits mavauds sont de tvès bon appétit!

Musnier fronça le sourcil à cette conclusion, mais la marquise éclata de rire, ce qui lui procura une quinte de toux sur-aiguë.

— Vous ne vous corrigerez jamais, Isidore! dit-elle comme on parle à un enfant gâté; — vous savez bien qu'il m'est défendu de rire... Je vais avoir ma crise!

Tonton marquis lui pointa aussitôt la pomme d'or de sa canne sur le front. Le gros visage de Dorothée prit une expression de bien-être.

— Ah! ce M. Pidoux! murmura-t-elle; quel fluide!

— C'est tout simplement un sovcier! dit tonton marquis; — un enchanteuv... un... mais pevmettez!... je désivevais demander un venseignement à ce brave M. Musnier...

— A vos ordres, monsieur le marquis.

— Qu'est-ce que c'est qu'une hocquelle?

— C'est fièrement bon! répondis-je.

— Effrontée!... grommela l'aubergiste.

— Elle est vavissante! murmura Isidore, — pavole!

En ce moment, le chérubin blond, sautant brusquement en bas de la table, vint me prendre par la main. Lily, jalouse, voulut le tirer de son côté; il la repoussa.

Les larmes lui vinrent aux yeux. La marquise s'écria:

— Lily va avoir sa crise!

Lily aussi, malgré son regard brillant et vaillant, malgré l'arc audacieux de ses sourcils noirs, Lily avait des crises!

Tonton marquis la visa de loin avec la canne à pomme d'or, chargée du fluide de M. Pidoux.

— Comment t'appelles-tu? me dit le petit Gaston.

— Suzanne, répondis-je.

Il resta près de moi, me regardant toujours fixement.

Lily pleurait à chaudes larmes, quoi que pût faire le fluide de M. Pidoux, contenu dans la canne à pomme d'or. Pendant cela, Musnier expliquait laborieusement à tonton marquis ce que c'était qu'une hocquelle.

— Mais c'est un vol-au-vent! s'écria Dorothée, marquise du Meilhan-Grabot.

— Pvécisément, appuya Isidore; c'est un godiveau! Continuez les plaidoivies!

Dorothée et lui reprirent leur attitude majestueuse.

Musnier raconta avec de longs détails comme quoi nous l'avions contraint à chauffer le four; comme quoi, non contens de ce repas ultra-substantiel, nous nous étions fait servir le café et l'eau-de-vie; comme quoi, enfin, j'avais bien eu le coeur, en lui donnant ma pièce blanche, de lui demander ma monnaie.

Quand il eut fini, tonton marquis dit à Gustave:

— Vépondez, jeune homme, vous avez la pavole!

Gustave resta muet.

— Vepoussez-vous notve juvisdiction? demanda le marquis avec hauteur.

Le pauvre Gustave n'avait garde.

— Mon jeune ami, dit Dorothée, qui braqua sur lui son binocle; la révolution nous a fait perdre beaucoup de nos priviléges, mais nous avons encore le droit de ramener la concorde et d'apaiser les différends... Ce privilége...

— Quoi donc! l'interrompis-je sans façon; vous avez l'air tout de même d'une brave et bonne dame; je crois bien que ce que vous en faites là n'est point pour nous donner de la peine... Mais mon parrain n'en sait pas plus long, voyez-vous bien...

— Ah! fit le petit Gaston qui lança à Gustave un regard farouche, c'est ton parrain, ce grand-là!...

— A Saint-Lud, d'où nous venons, continuai-

je, on déjeune tant qu'on veut pour une pièce blanche et même pour la moitié: c'est pour ça que j'ai redemandé ma monnaie... Gardez-la tout entière, l'homme! ajoutai-je fièrement en m'adressant à Musnier; on vous la laisse!

Musnier ferma les poings.

— Tvès mignonnette! tvès mignonnette! murmura tonton marquis.

— Il ne se corrigera jamais! soupira Dorothée en abaissant son binocle pour regarder son vieux compagnon avec une tendresse toute maternelle.

— Ce n'est pas moi qui la fais parler! s'écria l'aubergiste dont les lèvres blémissaient; elle ne se gêne pas, au moins, pour me payer en monnaie de singe!

Je fermai les poings à mon tour, et je m'avançai vers lui en disant:

— C'est-il nous deux mon parrain, que vous appelez singes?

— Maman marquise, dit mon ami Gaston; il en a l'air, lui, d'un singe!

— La paix, comte! fit Dorothée, cela ne vous regarde pas!

— Mais si, maman Marquise! ça me regarde!... et si tu me grondes, je vas avoir ma crise!

— Chavmant enfant! dit tonton marquis; pouv peu qu'il n'ait jamais affaive qu'à sa gvand-mève, il iva loin!

La grosse dame était la grand'mère de Gaston, et Gaston était comte.

— Les voitures sont attelées, annonça Antoine à la porte de la rue.

— Il faut en finiv! déclara tonton marquis en se levant. Bvave homme, à combien évaluez-vous la dépense de ces deux jeunes gens?

— A quatre livres dix sous, au plus juste! répondit Musnier.

Isidore mit la main à sa poche.

— Toujours bon! murmura Dorothée, il ne se corrigera jamais!

Je vis le mouvement. Moi qui n'avait pas passé un seul jour sans mendier depuis que je me connaissais, je ne sais pourquoi il me déplut aujourd'hui de recevoir l'aumône.

Etait-ce parce que je sentais sur moi les grands yeux bleus de Gaston?

J'ôtai mon bonnet de coton qui laissa voir les boucles abondantes de mes cheveux châtains et je dis en faisant la révérence.

— Merci bien, monsieur et madame; si nous devons, nous payerons.

— Vous avez donc de l'argent? demanda la marquise.

— Nous avons de bons bras, mon parrain et moi... Nous savons un état... Nous travaillerons.

Gustave me donna un coup de coude. Je dois dire que, depuis la fin du déjeuner, tout ce que faisait mon parrain me déplaisait. Je voyais toujours du côté de la fenêtre la figure rougeaude de Fanchette, et j'avais cru surprendre entre elle et Gustave plus d'un signe d'intelligence.

A son tour, Mme la marquise fit mine de se lever. Pour cela, elle réclama l'aide de son fidèle cavalier Isidore. Je ne veux pas oublier cette circonstance que la jolie petite Lily la tirait par

sa robe en me jetant des regards craintifs, et répétait depuis un quart d'heure: Allons-nous-en! allons-nous-en!

L'institutrice et la grande demoiselle étaient restées parfaitement indifférentes à cette scène.

Mais ma proposition n'était pas du goût de M. Musnier.

— Ta ta ta ta! fit-il; à d'autres... Si on vous laisse partir, Dieu sait où l'on vous trouvera! je veux mon dû; je l'aurai, ou bien (sauf le respect que je dois à monsieur, à madame et à la compagnie) vous irez en prison!

— Non! s'écria mon ami Gaston; pas elle!.. lui, ça m'est égal.

On entendait les chevaux qui battaient impatiemment le pavé de la cour.

— Pavtons! dit tonton marquis.

— Non, répliqua le chérubin blond; — je reste avec celle-là.

— Jusqu'à quand, trésor? demanda la grand'-mère en souriant.

— Jusqu'à toujours!

— Tvès naïf et tvès joli! fit Isidore.

— Allons-nous en! Allons-nous-en! pleurait la pauvre petite Lily.

— Ecoutez! dis-je tout-à-coup; Gustave ira travailler; je resterai ici servante tant que je n'aurai pas gagné vos quatre livres dix sous.

— Elle a de la fievté, savez-vous, Dovothée! remarqua tonton marquis.

Musnier haussa d'abord les épaules; mais, se ravisant:

— Le garçon fera plutôt mon affaire, dit-il;

qu'il reste une semaine... au bout du temps, s'il est honnête, on s'arrangera pour les gages.

Je me sentis chanceler sur mes jambes. L'idée de la séparation me venait. Gustave avait les yeux cloués au sol.

— Réponds! lui dis-je impérieusement.

— Dame!... fit-il sans me regarder.

Ses yeux sournois cherchaient la grosse Fanchette, qui souriait là-bas.

Gustave avait ses dix-sept ans.

Je levai la tête si haut qu'il me sembla à moi-même que j'avais grandi de deux pouces.

— Voulez-vous m'emmener avec vous? demandai-je brusquement à la marquise.

— Non! oh! non! s'écria Lily en joignant ses petites mains d'un air suppliant.

— Si, si, si! s'écria de son côté Gaston; si maman marquise ne veut pas, je vas avoir ma crise!

Tonton marquis me tenait le menton.

— Dovothée, dit-il pavole! c'est une dvôle de petite gaillavde!

La marquise hésitait grandement entre Lily qui la tirait à droite et Gaston qui la tirait à gauche. Gustave me regardait avec de grands yeux ébahis.

— Nous la mettvons sur le siége avec Antoine, grasseya encore ce bon tonton marquis; — la canne du docteuv Pidoux ne peut vien sur ce petit scélévat de Gaston. Puisqu'il a la bonté de ne pas demander la lune, accovdons le reste et bien vite!

— Allons, dit la marquise en embrassant le chérubin, seras-tu bien content si on l'emmène?

— Je n'aurai plus jamais de crises, répondit Gaston sans hésiter

La marquise, excellente femme, s'il en fut, l'enleva dans ses bras et me dit:

— S'il pouvait ne pas se tromper, fillette, tu aurais une belle dot, à l'âge de te marier!

CHAPITRE XVII.

Où diverses personnes ont des crises. — Nos adieux. — Comment Fanchette prit congé de moi.

J'avais pris cette grande détermination de me séparer de Gustave, sans réfléchir. J'ai pu remarquer que les principaux actes de ma vie avaient été accomplis ainsi.

Mon coeur se serra bien douloureusement quand mon parrain vint me prendre les deux mains et me dit, les larmes aux yeux:

— Suzanne... c'est toi qui veux me quitter!

— Oui, répondis-je en assurant ma voix de mon mieux; nous ne faisons ensemble que des sottises... Je t'empêche de retourner à Saint-Lud... et d'ailleurs...

— Et d'ailleurs?... répéta Gustave.

Je ne voulais pas dire ma véritable raison qui était un dépit beaucoup plus vif que ne le comportait mon âge.

Ma véritable raison était là avec sa coiffe d'indienne collante, ses cheveux ébouriffés et tirant sur le roux, les joues tombantes et ses extravagans appas: ma véritable raison avait nom Fanchette.

Je dégageai mes mains de celles de Gustave et je dis comme les enfans dans leurs querelles:

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, mon parrain.

— Mais que t'ai-je fait, Suzanne, ma petite Suzanne! s'écria Gustave, tu ne veux donc plus te marier avec moi?

J'hésitai pour le coup. C'était là le rêve le plus doux de ma vie.

— Eh bien! si, répondis-je; je serai ta femme... Je vais aller gagner ma dot là-bas et je t'attendrai... Si tu m'aimes encore à mes quinze ans, viens... Si tu ne m'aimes plus, ne te gênes pas, il en viendra d'autres.

Nous étions seuls en ce moment dans la salle à manger. La famille du Meilhan venait de descendre dans la cour et entourait les voitures.

M. Musnier était sur son perron, saluant quatre fois par minute et faisant voyager sa serviette.

Tonton marquis lui avait mis une pièce de vingt francs dans la main en lui recommandant que Gustave ne manquât de rien.

Tonton marquis aurait mieux fait de donner son louis à Gustave.

Gustave, en m'écoutant parler, essuya ses yeux du revers de sa main. Il me regarda d'un air indigné.

— Je suis plus vieux que toi, Suzanne, me dit-il, mais tu es déjà plus avisée que moi, je sais cela... J'ai fait pour toi de mon mieux et c'est bien peu de chose... Si javais été ton mari, j'aurais tâché de te rendre heureuse... Mais puisque tu ne veux plus, tout est dit: Bonsoir, Suzanne, je te souhaite bien du bonheur!

Je ne m'attendais pas à cela.

— Vous avez de quoi vous consoler ici, mon parrain! m'écriai-je en pleurant à mon tour; — moi aussi je vous souhaite bien du bonheur!

Je m'élançai hors de la salle à manger. On m'appelait déjà dans la cour.

Le marquis, la marquise, Zoé, Lily, l'institutrice et Gaston avaient place dans la vaste caisse du briska. L'autre voiture était pour Justine, Besançon, Mme Honoré et une manière de paysanne qui servait de bonne aux deux enfans.

Le siége du briska étant à trois, on aurait pu donner une place à mon pauvre Gustave; je le croyais du moins; mais Besançon apporta une énorme cage toute pleine de serins, qui fut placé dans le compartiment antérieur dont elle tenait juste la moitié.

— Petite, me dit tonton marquis en riant, tu vas faive ensovte de ne pas gêner mes canavis.

On procédait au chargement de Dorothée, oeuvre pénible et qui demandait du temps.

Besançon était entré dans la caisse, Antoine poussait la marquise par derrière.

A l'aide de leurs efforts réunis, on vit enfin disparaître la robe rose et la sortie-de-bal tourterelle.

Isidore, qui avait été un remarquable danseur autrefois, s'avança sur la pointe des pieds et s'élança sur le marchepied avec grâce. Il y demeura un instant suspendu en équilibre, puis il plongea à son tour dans la caisse. J'entendis Dorothée qui lui disait:

— Vous ne vous corrigerez donc jamais?

A bien considérer l'âge du coupable, il y avait en effet à parier pour l'impénitence finale.

— Ma petite brebis, me dit Musnier quand je passai près de lui, tu peux te vanter d'être née coiffée!

— Vous, on ne vous parle pas l'homme! répondis-je avec fierté.

Et j'ajoutai en jetant un regard haineux vers Fanchette:

— Surveillez seulement vos domestiques!

Je m'étais mise à la tête des chevaux.

Je vis Gustave, qui s'avançait vers moi lentement.

Ses yeux paraissaient plus rouges parmi la pâleur de son visage.

Les deux jeunes filles et la demoiselle de compagnie entrèrent dans le briska.

— Allons, viens, Gaston. mon amour! cria la vieille dame complètement installée.

— Viens donc, bibi! ajouta Lily qui mit sa jolie tête inquiète à la portière.

Le chérubin ne bougea pas. Besançon, député vers lui en parlementaire, reçut un maître coup de pied dans le devant des jambes.

— Est-ce que tu veux rester ici, mon chéri? demanda la marquise.

— Non, répondit Gaston.

— Eh bien, monte mon trésor.

— Non, répondit encore Gaston.

Puis il ajouta en riant sournoisement:

— Je veux qu'on mette les serins à ma place!

— Et qu'on te mette à la place des canavis, n'est-ce pas, amouh? dit tonton marquis.

— Oui, répliqua Gaston.

— Chavmant enfant!... Il ne va jamais pah quatve chemins!... pavole!

Je n'ai pas besoin de dire que tonton marquis était un peu de l'opposition par rapport à l'omnipotence du chérubin; mais cette opposition était timide et ne se manifestait que par voie d'innocente raillerie.

Tonton marquis avait une très grande influence sur la marquise, mais cette influence cédait devant la tyrannie absolue exercée par Gaston.

— C'est pour aller avec celle-là! dit Lily qui me montra au doigt.

— Non, Gaston, non, mon chéri! faisait la vieille dame; il y a des courans d'air sur le siége, tu t'enrhumerais...

— Je veux m'enrhumer, moi! interrompit le chérubin.

— Et d'ailleurs, les oiseaux ont de l'odeur... ils tiennent bien plus de place que toi...

Sans faire semblant de rien, Isidore le visait avec la canne contenant le propre fluide du docteur Pidoux. Mais le fluide de cet enchanteur était ici sans pouvoir. Gaston se mit à crier comme un aigle en agitant ses bras d'une façon désordonnée.

— La crise! La crise! gémit Dorothée.

Aux cris de Gaston, ceux de Lily répondirent aussitôt.

— Autve cvise! fit tonton marquis en prenant l'enfant dans ses bras.

— Isidore! soupira la marquise en se renversant dans l'intérieur, voici la mienne qui vient.

— Tvois cvises!... Madame Honové! le vinaigve anti-spasmodique! Justine! des compvesses d'eau à quatve degvés centigvades!... Besançon! les pilules de movphine!...

Ce fut, durant un instant, une confusion inexprimable. On ne savait auquel entendre. La marquise sifflait comme un serpent; Lily poussait des cris aigus; Gaston, furieux, les yeux changés, la bouche crispée, se débattait entre les bras d'Antoine et tâchait de le mordre.

J'allai droit à Gaston. Je ne saurais dire d'où me vint le courage que j'eus.

— Si vous ne vous tenez pas en repos, l'enfant, lui dis-je durement, je ne m'en irai pas avec vous.

Instantanément il se tint immobile et tout frémissant entre le bras d'Antoine étonné.

— Allez avec votre maman, ajoutai-je, et tout de suite!

— Et tu vas venir au Meilhan? fit-elle.

— Oui... si vous êtes sage.

Il alla de lui-même vers la voiture et monta près de sa grand'mère.

— Pvodigieux! murmura tonton marquis, pavole!

En voyant son petit cousin, Lily sourit à travers ses larmes. La marquise le dévorait déjà de baisers.

— Voici le Neptune qui a calmé l'ovage! dit Isidore en me désignant; — son fluide me pavaît valoih mieux encove que celui du docteuh Pidoux.

Et la marquise ajouta d'un ton d'émotion vraie et profonde:

— Ah! Isidore, c'est un miracle!... Le bon Dieu a envoyé cette enfant sur notre chemin!

Pour la première fois, Mlle Zoé et son institutrice me considérèrent avec attention.

— Elle a l'air remarquablement intelligent, fit l'institutrice.

— Elle sera très belle! ajouta Zoé.

— Une bvune! ajouta tonton marquis d'un ton de connaisseur; — piquante; tvès piquante!

Antoine me donna un petit coup sur l'épaule. La rêverie m'avait prise. Je vis que tout le monde avait les yeux fixés sur moi; je rougis.

Il y avait déjà de la jalousie dans les regards de Justine et de Mme Honoré.

Besançon avait toujours son sourire insolent et narquois. C'était un beau domestique.

Je crus qu'Antoine allait me parler bas, tant ses yeux me semblaient expressifs en ce moment, mais il se borna à me dire:

— Montons, bichette!

— En voute! en voute! commandait tonton marquis; nous avvivevons au milieu de la nuit... Embvasse ton pavvain, petite, et en voute!

Gustave était là tout près de moi.

— Non! non! cria en ce moment le chérubin qui recommençait à s'agiter; — renvoyez celui-là!.... Je ne veux pas qu'elle l'embrasse!

Isidore et Dorothée échangèrent un regard. Zoé sourit. L'institutrice pinça les lèvres.

Comme on avait l'habitude d'obéir religieusement aux ordres du chérubin, Besançon s'avança pour me séparer de Gustave.

Mais avant qu'il ne fût arrivé, j'étais déjà pendue à son cou.

— Mon parrain! mon parrain! m'écriai-je, car tout mon coeur était en lui.

— Adieu, Suzanne! murmura-t-il en sanglottant; tu ne m'aimais pas!

Il y a une destinée. Mon âme se brisait; rien ne me forçait à le quitter, car les vagues pensées d'ambition qui pouvaient être en moi depuis une heure ne comptaient point auprès de ce sentiment profond qui m'attachait à Gustave.

Quant à la jalousie, je ne songeais même plus à cette Fanchette.

S'il m'avait dit: Reste! sais-je ce que j'eusse fait?

Il ne prononça pas ce mot. Pourquoi? peut-être parce qu'il n'avait point espoir.

Il m'aimait bien pourtant, et je n'ai jamais bien aimé que lui.

Nous étions fous. Ce fut un instant de providentiel aveuglement. Nous nous laissâmes séparer sans résistance, et tous deux pleurant, tous deux accablés de douleur, nous nous quittâmes.

Je ne saurais, du reste, dire au juste comment je le vis retourner vers la maison; j'étais assise sur le siége à côté d'Antoine qui fouettait déjà ses chevaux.

— Jeune homme, cria celui-ci au moment où le briska s'ébranlait, si vous voulez écrire à la petite, adressez au château de Meilhan, commune Saint-Philibert-en-Mauges, par Beaupréau (Maine-et-Loire).

Nous n'avions pas même songé à cela.

Gustave se retourna et fit un signe de tête qui pouvait s'interpréter négativement.

Je me serrai contre Antoine, et je lui dis merci tout bas.

L'entrée de la cour était mauvaise, le briska, bien qu'il fût attelé de quatre forts chevaux, eut de la peine à la franchir.

Au devant de l'hôtel du Pélican, on réparait la place; nous fûmes obligés de faire un long circuit pour gagner la route de Domfront qui s'ouvrait à l'autre bout.

Quand le briska, qui avait d'abord tourné le dos à la façade de l'hôtel, revint sur ses pas, j'aperçus Gustave à une fenêtre de la salle basse où nous avions déjeuné.

Je me levai, les bras tendus, d'un mouvement si soudain que, sans Antoine, je serais tombée sous la roue.

— Ecris-moi, dis-je, écris-moi, mon parrain... Je vais apprendre à écrire pour te répondre... Nous nous marierons ensemble, je te le promets bien!

Je ne sais s'il m'entendit, car la voix me manquait. Il agita la main lentement. Il y avait sur son visage une tristesse navrée.

— Descendez-moi! ordonnai-je à Antoine.

Antoine regarda, lui aussi, du côté de l'auberge.

— Ils sont deux, murmura-t-il.

Je prie le lecteur de me pardonner la vulgarité de ce détail. Je dis tout. A une autre fenêtre, la grosse Fanchette s'accoudait. Elle me fit ce qu'on appelle un pied de nez.

Je retombai sur le siége comme si j'eusse reçu

un coup de massue. Je couvris ma figure de mes mains et pleurai toutes les larmes de mon corps. Je ne saurais dire combien de temps je fus ainsi.

Quand je m'éveillai, nous étions en pleine campagne, et le soleil de midi éclairait un riant horizon.

— Quand vous aurez fini de pleurer, mignonne, me dit Antoine qui souriait bonnement, nous causerons tous deux !

CHAPITRE XVIII.

Antoine. — Premier vent de la conspiration. Mort de Frédéric.

J'étais comme ivre. Le soleil m'éblouissait. Le pas des cheveux me répondait dans la tête. La campagne me semblait un immense entassement d'objets confus où je ne distinguais rien.

— Vous l'aimez donc bien, votre parrain ? me dit Antoine qui voyait ma détresse.

— Je n'ai que lui à aimer sur la terre, répondit-je en pleurant de nouveau.

— Alors, pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Je ne sais pas... murmurai-je, tandis que les sanglots soulevaient ma poitrine; mon Dieu ! je ne sais pas !

— C'est encore possible, grommela Antoine; j'ai déjà vu des choses comme ça... toutes les fillettes sont un tantinet folles.

Non, je ne savais pas, je le répète ici du fond du coeur. Quelque chose de supérieur à moi-même m'avait entraînée.

Le lecteur appellera peut-être ce quelque chose: ambition, appétit d'aventures.

Il se peut que ces sentimens fussent chez moi à l'état latent. Plus tard, ces mobiles m'ont fait agir. En ce moment, il n'y avait rien en moi; j'ai beau interroger mes souvenirs, rien qui ressemblât à la passion de connaître ou de parvenir.

En conscience, j'avais agi comme en un rêve. La preuve, c'est que la pensée de la grosse Fanchette, malgré sa dernière insulte, m'inspirait à peine un léger mouvement de rancune.

Mais Gustave! comme je le voyais! comme il vivait là, devant mes yeux! C'était lui, tantôt souriant, tantôt triste, et parmi les roulemens de la voiture, il me semblait entendre sa voix qui fredonnait notre pauvre chanson:

Chez not' père, j'étions trouais filles.
Lon, lan, la,
Bêti, bêta;
J'allions crocher la nouzille,
Bêti, bêta,
Lon, lan, la!

Et cela empêchait mes larmes de tarir. J'étais dans un affaissement inexprimable.

— Ce n'est pas la mer à boire, me dit le bon Antoine, que d'aller de Condé à Beaupréau. Si votre parrain a envie de vous voir, il prendra ses cliques et ses claques: en trois jours de temps, ça sera fait.

— Mon parrain est fâché contre moi! m'écriai-je; je ne le reverrai jamais!

Antoine allongea un coup de fouet à son *limonier* de gauche, qui faisait le paresseux.

— Ta ta ta ta! répliqua-t-il, ça passera... tout passe... Vous avez aux environs de douze ans, pas vrai, mignonne?

— Douze ans, douze ans et demi.

Il tourna la tête, mais je vis bien qu'une idée triste passa au travers de sa gaîté.

— Pourquoi ne vous dirais-je pas ça? fit-il brusquement, ça vous donnera confiance... Si Dieu avait voulu me laisser ma pauvre petite Catherine, elle aurait tout juste votre âge... quoi! voilà le fin mot! je ferai quelque chose pour vous si je pouvais.

— Vous avez perdu un enfant! m'écriai-je.

— Oui, oui... et une jolie créature... personne ne peut dire le contraire.

— Mais, s'interrompit-il d'un accent bourru, il ne faut pas parler de ça trop longtemps... je me mettrais à pleurer... et voici la côte Saint-Julien où j'aurai besoin de mes deux yeux... Contez-moi voir votre petite histoire, ma bichette; ça va vous épancher, comme on dit, et peut-être qu'après vous serez soulagée.

Je n'avais aucune répugnance à le satisfaire. C'était une honnête figure de vieux serviteur. Tout en lui respirait la franchise et la probité, non sans un grain de finesse.

Les gens de la Vendée, malgré leur bonne foi en font voir souvent aux retors de la Basse-Normandie.

Je pris les choses au début. Je racontai mon enfance écoulée entre le pauvre père Lodin et la Noué, ma marraine; mes rendez-vous avec Gustave, la chanson qui était notre signal quand je

passais entre les deux grands poiriers d'étranglard. Antoine m'écoutait, tout en veillant à ses chevaux. C'était un excellent cocher. Son vigoureux attelage obéissait au moindre de ses gestes.

Quand j'arrivai au moment où le premier gros sou de mon trésor fut déposé dans le trou au haut de la côte, Antoine se mit à rire.

Mais il ferma les poings en écoutant l'histoire de la serpillière.

— Ces hommes de loi sont les mêmes partout! grommela-t-il.

Il entendit avec une religieuse attention le récit de ma dernière soirée à la loge, suivie de ma fuite et de notre départ à Gustave et à moi.

— Votre parrain est un honnête garçon, me dit-il; si j'avais su tout cela....

Il s'arrêta, et moi je dis:

— Qu'auriez-vous fait, monsieur Antoine?

— On ne sait pas, ma poule... Les choses arrivent comme ça, des fois, par la volonté de Dieu... Ce n'est pas la mer à boire que d'aller de Condé à Beaupréau!

Je crus comprendre qu'il désapprouvait ma séparation d'avec Gustave.

— Ça se peut que oui... ça se peut que non, répondit-il à une question que je lui fis à cet égard; il y a des momens où tout le monde est forcé de parler normand. Tout ne sera pas couleur de rose pour vous... Mais où est le paradis terrestre?... L'enfant a bon coeur, et si on l'élevait pour en faire un homme... Mais nous reparlerons de ça... Dormez un petit somme, ma bi-

chette; pleurer, ça donne envie de dormir, c'est drôle, mais c'est vrai.

Mes yeux battaient en effet et se fermaient malgré moi. J'appuyai ma tête contre la cage. Aussitôt nous entendîmes qu'on frappait aux carreaux de l'intérieur.

— Pvenez gavde à mes canavis! cria la voix flûtée de tonton marquis.

Antoine se mit à rire dans sa barbe.

— Pauvre bonhomme! murmura-t-il; c'est innocent des goûts pareils, au moins!... ça ne fait de mal à personne!

— La petiote a sommeil, monsieur le marquis, répondit-il tout haut et en se retournant; elle va s'appuyer sur mon épaule.

— Qu'elle s'appuie où elle voudva, la chève enfant, répliqua Isidore; mais qu'on ne moleste pas mes canavis!

Je ne sais pas si Dorothée lui dit à cette occasion: Vous ne vous corrigerez donc jamais! Deux minutes après, j'étais endormie. Je rêvai de Gustave.

Il fallut pour m'éveiller le pavé de Domfront. Dès que la voiture le toucha, elle se mit à danser de telle sorte que j'ouvris les yeux en sursaut. Domfront, vieille et respectable ville basnormande des pieds à la tête, ne me frappa pas à beaucoup près autant que Condé. J'étais déjà un peu habituée aux merveilles.

Nous nous arrêtâmes à la meilleure auberge du lieu. Avant de descendre, Antoine me dit à l'oreille:

— Faites pour aujourd'hui tout ce que le petit voudra... Demain, nous causerons à notre aise.

On eut recours aux cérémonies déjà décrites pour retirer Dorothée de la voiture. Isidore lui offrit son bras et tous deux montèrent le perron de l'auberge. En entrant, Isidore dit à l'aubergiste:

— Mon bvave, on va vous appovter mes canavis... si vous avez des chiens ou des chats, enfevmez-les... D'apvès la pvésente déclavation, je vous vegavde comme vesponsable de tout ce qui leuv avvivevait de mal!

Tonton marquis prononça ce discours sans rire.

La vie de voyage était ainsi réglée: Les maîtres mangeaient ensemble, dans la chambre de la marquise; Mlle Irène, l'institutrice, prenait ses repas dans son appartement, bien qu'elle eût place à table au château; enfin, les domestiques se restauraient à table d'hôte.

Il y eut conseil sur la question de savoir dans laquelle de ces trois catégories je serais rangée.

On parla d'abord de la table d'hôte, — puis de la chambre de Mlle Irène. — Gaston trancha la difficulté en déclarant que, si je n'étais pas auprès de lui, non-seulement il ne souperait point, mais encore qu'il aurait une crise.

— Tu l'auras auprès de toi, mon amour, lui dit la vieille dame; — tu l'auras!

— Dovothéé! fit le marquis solennellement; — voilà une aventuve qui pouvva avoih des suites dangeveuses... tvès dangeveuses!

— Bah! Isidore!... ils n'ont que douze ans!

— Petit poisson deviendva gvand!... murmura tonton marquis.

Il eut un coup de binocle et l'on se contenta de cela.

Je ne fis pas beaucoup d'honneur au souper, qui du reste fut triste. On était venu annoncer à Isidore, qu'un de ses serins était indisposé. Il s'écria:

— Et nous n'avons pas le docteuh Pidoux!... voilà en quoi ces voyages sont intolévables!

Depuis ce moment, il broya du noir.

Mlle Zoé avait demandé la permission de souper avec Irène, son institutrice, Lily boudait, Gaston avait sommeil. Seule, Mme la marquise du Meilhau-Grabot jouissait en son entier du valeureux appétit que la nature lui avait prodigué.

Elle commanda son souper avec une grande liberté d'esprit, ôta sa sortie-de-bal, fit lâcher sa robe rose d'avance et se mit à table jusqu'au menton, de l'air que doit avoir un vrai soldat en marchant à l'assaut.

Elle mangea pour toute sa famille, et n'eut qu'une légère indigestion.

Plût au ciel que le serin du marquis n'eût pas été plus malade! Mais, vers la fin du souper, Besançon, la figure longue d'une aune, vint annoncer que le malheureux animal semblait approcher de sa dernière heure.

— Lequel est-ce? demanda la marquise entre deux bouchées.

— C'est Fvédévic, répondit Isidore avec des larmes dans la voix; le fils de Célestine... Le docteuh Pidoux l'avait déjà sauvé d'une fièvhe cévébvale...

— Puisqu'il était d'une mauvaise santé... commença la marquise.

Isidore leva les yeux au ciel.

— On s'attache à ces petits êtves-là, dit-il, pah les soins même qu'on leuh pvodigue... Fvédévic était mon favovi!

— A-t-il des frères et soeurs? interrogea encore la marquise.

— Fils unique! prononça tristement tonton marquis.

La bonne Dorothée jeta un regard mélancolique sur Gaston, et laissa un petit reste dans son assiette.

— Enfin, Isidore... voulut-elle dire.

— Tenez, Dorothée, interrompit le brave homme, épavgnez-moi ces consolations banales... Pavlons d'autves choses.

La marquise commença par se servir une aile de volaille avec un beau morceau de barde.

— Le voilà encore! s'écria Lily; maman marquise, Gaston ne veut pas mettre sa tête sur mon épaule!

Le blond chérubin était assis entre Lily et moi. Il avait fait choix de mon épaule pour y reposer sa tête bouclée. A vrai dire, je n'étais pas extrêmement sensible à cet honneur. Je n'avais pu toucher à aucun des mets qui couvraient la table. Mon coeur était gros et mes yeux brûlaient.

— Laisse, Lily, ma chérie, dit la marquise; tu commences à être trop grande pour que Gaston te traite comme un enfant.

— Mais celle-là est plus grande que moi! objecta Lily en me montrant au doigt, suivant son habitude.

— Ce n'est pas la même chose, répliqua Dorothée; je t'expliquerai cela.

— Explique tout de suite!...

— La paix! interrompit le marquis d'un ton presque viril.

Tout le monde le regarda; la marquise ouvrait de grands yeux; Gaston lui-même s'éveilla demi.

Le marquis laissa tomber sa tête poudrée dans sa main.

— Pavdon, Dovothée! fit-il d'un accent plaintif; — je me suis empovté malgvé moi... Je ne cvois pas manquer de patience... Mais entendve pavler d'enfantillages dans un paveil moment!... Quand un serin est à l'agonie! Et quel serin! Frédéric, seul fis de Célestine!

La marquise comprit cela. Elle imposa silence à Lily, et cessa un instant de manger pour prendre les mains de son vieux sigisbé.

— Si vous alliez le voir un peu! risqua-t-elle.

— Je ne pouvvais pas suppovter l'aspect de ses souffvances! répondit Isidore.

La marquise prit un grand parti. Je crois même qu'elle repoussa son assiette.

— Laissons donc cela, dit-elle; j'ai à vous parler d'une chose bien importante.

Elle se rapprocha et ajouta d'un ton confidentiel:

— Je ne suis pas fâchée que Mlle Irène prenne l'habitude de manger seule.

— Pouvquoi cela? demanda Isidore avec distraction.

— Parce que, vous sentez bien, repartit la marquise, nous ne savons pas quelles sont, au fond, les opinions politiques de cette jeune personne.... Dans les circonstances où nous allons

nous trouver en arrivant au Meilhan... Quand il s'agit d'une conspiration....

— Chut!... fit le marquis en regardant tout autour de lui avec terreur.

Ce fut sans doute ce grand air de mystère qui éveilla ma curiosité, car ces mots: opinions politiques, conspirations, n'avaient pour moi aucune espèce de sens.

Je compris seulement qu'on voulait éloigner un témoin indiscret. Je devins tout oreilles.

La curiosité tint toujours le premier rang parmi mes péchés mignons.

— Je ne conçois pas, Dovothée, reprit le marquis tremblant, comment vous commettez de semblables impvudences!

— Mais il n'y a personne, ici.

— Les muhs ont des oveilles! prononça solennellement Isidore.

Puis il ajouta entre haut et bas:

— On a bien tove de confier de cevtains secvets aux femmes!

— Allons! fit la marquise, je confesse ma faute; Isidore, soyez généreux.

— S'il ne s'agissait que de povter ma tête suh l'échafaud..: commença celui-ci.

— Je sais que nous avons entre nos mains les destinées de la France, interrompit Dorothée; mais soyez tranquille, mon ami, je me montrerai digne de la responsabilité qui pèse sur moi... Je disais donc que cette jeune fille, ayant pris pendant le voyage l'habitude de manger dans sa chambre, ne pourra entendre nos délibérations... Vous jugez que si l'on savait qu'il y a au château un dépôt de poudre...

Tonton marquis sauta sur son siége comme si toutes les poudres déposées au château eussent fait explosion.

— Au nom de Dieu! Dovothée! s'écria-t-il; vous voulez donc nous faive massacver!... Songez que nous sommes ici dans un pays de bleus... et qu'il y avait, quand nous sommes entvés, tvois gvands coquins de gendavmes à la povte!

Comme il n'est pas nécessaire que le lecteur partage mon ignorance, je rappellerai que nous étions en 1832. Certaines choses mortes essayaient alors de renaître. En politique, toutes les résurrections sont possibles.

Je faisais semblant de dormir et je me demandais: Qu'est-ce que c'est que les *bleus?* Pourquoi ces gens qui voyagent en voiture ont-ils peur des gendarmes?

Ma curiosité ne devait point être satisfaite ce soir-là. La porte s'ouvrit tout à coup. Je crus que tonton marquis allait sauter par la fenêtre, tout son visage exprima de terreur.

Mais ce ne furent point les bleus qui entrèrent.

Besançon le premier, puis Justine, puis Mme Honoré, puis Toinon, la bonne, montrèrent successivement leurs figures en grand deuil.

— Est-ce que nous sommes cevnés? demanda Isidore, qui ne pensait plus à Frédéric.

Ses dents claquaient. J'ai vu bien des conspirateurs, mais jamais un plus drôle!

La voix lugubre de Besançon répondit:

— Il est mort!

Et les trois femmes répétèrent en choeur:

— Il est mort!

Cette peste de Justine avait toutes les peines du monde à s'empêcher de rire.

Isidore comprit enfin. Il s'essuya d'abord le front, et son mouchoir dut être plein de sueur froide. Puis il poussa un long soupir de soulagement.

— Nous pouvons dive, Dovothée, murmura-t-il à l'oreille de la vieille dame, que nous l'avons échappé belle!

— Taisez-vous, répondit-elle, j'en ai froid dans le dos!

— Que faut-il faire du corps? demanda Besançon.

Tonton marquis, à ces mots, se replongea de bonne grâce tout au fond de sa désolation. Il cacha son visage entre ses mains.

— Soyez homme! lui dit la marquise.

— C'est l'affaive du pvemier moment, repartit Isidore d'une voix étouffée; — il n'y a que le temps pouh ces choses-là, vous compvenez bien.

— Si vous désirez qu'il soit empaillé?... reprit la bonne Dorothée.

— Non! s'écria tonton marquis avec un geste d'horreur; vous me connaissez... ce sevait étevniser ma douleuh!... Enveloppez-le dans un mouchoih... cveusez-lui une petite tombe... et bvûlez du sucve dans la cage pouh puvifier l'aive... Je suis sûh que Célestine ne se consoleva jamais!... pavole!

CHAPITRE XIX.

Où j'entends une conversation par le trou de la serrure, et comment Lily fut guérie de la jalousie.

Je pense que les pieuses intentions de tonton marquis furent remplies. On enterra Frédéric aux flambeaux. Mais je vis plus tard Besançon se moucher dans le superbe foulard destiné à servir de linceul au fils de Célestine.

Cette soirée de deuil se termina dans une morne tristesse. La marquise se leva de table tout de suite après le dessert, et ordonna qu'on fît sa couverture. On emporta Lily et Gaston endormis dans leurs lits respectifs. Le désolé marquis gagna le sien en s'appuyant mélancoliquement sur sa canne à pomme d'or.

Je l'entendis qui disait à Besançon dans le corridor:

— Célestine n'en éléveva jamais, j'en ai la cevtitude. C'est le tvoisième qui meuht avant l'âge de pubevté.

On me mit à coucher dans la chambre de Mme Honoré.

C'était une douce et discrète personne qui en prenait bien à son aise pour tout ce qui regardait son service. Elle n'était point méchante. On ne peut dire qu'elle fût plus bavarde que le commun des chambrières de son âge. Elle me fit quelques questions auxquelles je répondis à ma guise.

Antoine m'avait recommandé la prudence.

Je pense qu'elle avait bien quelques petits secrets de toilette, car elle éteignit la lumière longtemps avant de se mettre au lit.

Il est vrai que c'était, suivant elle, pour dire son oraison du soir. Mais j'entendis des bruits qui n'annonçaient point l'immobilité de la prière.

Toute cette nuit, je fus fort agitée. C'est à peine si je pus fermer l'oeil. Chaque fois que j'allais m'endormir, j'étais prise de cette pensée que je faisais un mauvais rêve.

J'appelais Gustave et je me levais sur mon séant pour bien me convaincre que je ne songeais point.

Hélas! je ne songeais point, en effet. Gustave n'était plus là. Le rêve, c'était la réalité même. Après m'être bien frotté les yeux, quand je m'éveillais, je voyais aux rayons de la lune la tapisserie terne d'une chambre inconnue. Je pleurais; à force de pleurer, le sommeil revenait, puis ces réveils en sursaut qui me rendaient ma peine.

Elle fut longue, cette première nuit, bien longue! Je rêvai une fois de la serpillière que la Noué avait clouée dans la loge du bonhomme Lodin. Mais ce n'était plus la Noué qui était couchée derrière, c'était mon parrain. Et je vis la grosse Fanchette la soulever, puis disparaître en me faisant ce signe de défi grossier qui avait été son adieu...

J'avais la fièvre, une fièvre ardente.

Je me levai pour boire un peu d'eau. La commode sur laquelle était la carafe se trouvait à un angle de la chambre, près d'une porte qui donnait dans l'appartement de l'institutrice.

Je fus bien étonnée de voir encore de la lumière par le trou de la serrure.

Je m'approchai. Il pouvait être à peu près

deux heures du matin. Irène et Zoé n'étaient point encore couchées.

J'ai fait d'avance ma confession: j'étais curieuse. Je collai mon oreille à la serrure.

— Souvenez-vous d'une chose, Zoé, chère enfant, disait Mlle Irène, tout ce qu'on veut fortement arrive.

— Sais-je ce que je veux? soupira Zoé.

Je mis mon oeil à la place de mon oreille. Zoé était assise sur le pied de son lit; Mlle Irène, demi-couchée dans une bergère, tenait une des mains de Zoé entre les siennes.

Mlle Irène était beaucoup plus belle que Zoé; mais celle-ci, avec sa figure douce et ses traits un peu effacés, m'inspirait une sorte de sympathie. Je la plaignais sans trop savoir pourquoi.

Mlle Irène avait dû souffrir beaucoup de sa vie. C'était une nature résistante et forte, malgré sa frêle enveloppe. Sous ses longs cils noirs il y avait du feu.

— De quoi vous plaignez-vous? reprit-elle; vous n'aimez plus le prince... Tant mieux puisqu'il ne vous aime pas!

— Sais-je si je ne l'aime plus! murmura encore Zoé.

— Puisque vous aimez Léon...

Zoé secoua la tête lentement et dit:

— Je suis bien découragée!

— Il ne faut jamais être découragée, repartit Irène.

Puis, relevant tout à coup son beau front plein de fierté:

— Que serait-ce donc, s'écria-t-elle, si vous

étiez à ma place!... Que serait-ce donc si le sort injuste vous eût fait naître dans cette classe où tout est obstacle, où tout est misère?... Vous avez des parens peu éclairés, mais bons... vous êtes mademoiselle de Meilhan... vous avez vingt mille livres de rentes en vous mariant... sans compter de magnifiques espérances...

— Qu'importe tout cela?... fit Zoé.

Irène quitta la bergère où elle était assise. Il y avait un éclair de dédain dans ses beaux yeux.

— Avec la moitié de cela, dit-elle, avec le nom de Mailhan tout seul, il y aurait longtemps que je serais princesse!

Zoé lui tendit la main en silence et se fourra entre ses draps.

Certes, je n'avais aucune idée des connaissances qu'une institutrice peut inculquer à son élève. Mais il y a l'instinct. Je devinai que Mlle Irène n'aurait point dû parler ainsi à Zoé.

Je devinai davantage. Une intrigue m'apparut vaguement.

Mais je n'avais plus que quelques jours à être une sauvage. J'allais sous peu connaître la signification d'une foule de choses nouvelles et d'une foule de mots ignorés. J'aurais beau faire à présent: je ne pourrais plus rendre mes impressions qu'avec la langue du monde. Et mes impressions ont changé comme mon langage.

Ce qui dominait tout en moi, c'était une curiosité étonnée. La conversation du soir entre le marquis et la marquise, la conversation de cette nuit entre Mlle Irène et Zoé posaient pour moi des énigmes dont je voulais savoir le mot.

Je me recouchai toute pensive et sans même avoir bu cette goutte d'eau qui me faisait si grand besoin tout à l'heure. Je ne songeais plus guère à moi ni à Gustave. Mon esprit travaillait et nageait dans une mer de pensées confuses: ce château où l'on cachait de la poudre, ces gens qui appelaient les gendarmes des coquins, — les bleus, — ce prince dont on n'avait point dit le nom, et ce Léon que Zoé aimait, au dire de Mlle Irène...

Je m'endormis enfin. Au point du jour, Mme Honoré, qui avait déjà son corset et sa jupe, m'éveilla. Nous devions faire ce jour-là une grande traite, et ne nous arrêter qu'à Laval. Mme Honoré frappa à la porte de l'institutrice.

— Comment Mlle Zoé a-t-elle passé la nuit? demanda-t-elle.

— Merci, ma bonne, répondit la jeune fille elle-même; je n'ai fait qu'un somme depuis hier soir.

— J'avais cru entendre causer... grommela Mme Honoré; cette mademoiselle Irène peut en savoir bien long!... Dieu veuille qu'elle n'en sache pas trop long!... Je trouve Zoé triste depuis quelque temps... elle a les yeux battus... à dix-sept ans! Si quelqu'un lui mettait amourette en tête...

J'étais en train de nouer les cordons de ma jupe. Ma bouche s'ouvrit pour apprendre à Mme Honoré ce que j'avais entendu. Mais Antoine m'avait dit d'être prudente.

Plût à Dieu que j'eusse toujours gardé la même réserve!

Mme Honoré tourna par hasard les yeux vers moi.

— Est-ce que vous m'écoutiez, vous? dit-elle; — qu'ai-je dit?

— Je n'en sais rien, ma bonne dame, répliquai-je sans hésiter.

— Tant mieux pour vous, fillette... Moins on en sait, chez nous, mieux ça vaut!

Puis elle ajouta en me regardant pour la première fois de la tête aux pieds:

— Vous avez trouvé la pie au nid, l'enfant!... Si vous tenez bien vos cartes, vous aurez un gentil magot à vos seize ans... La fantaisie du petit comte durera ce qu'elle pourra; mais, chez nous, on ne renvoie jamais personne.

Il y avait là-dedans des métaphores au-dessus de ma portée; néanmoins, je compris et je répondis:

— Je ferai de mon mieux, ma bonne dame, et j'écouterai les conseils de ceux qui sont au-dessus de moi.

Mme Honoré prit cela pour elle, et me donna une tape sur la joue.

— Une fois décrassée, dit-elle, ça fera une jolie fille... Descendons, maintenant.

La famille était déjà réunie dans la chambre de la marquise. Dès que Gaston me vit, il quitta Lily pour courir à moi.

— Est-ce que tu me trouves joli? me demanda-t-il.

— Certes, monsieur le comte, répliquai-je.

Il éclata de rire.

— Lily me disait que tu me trouvais laid!

s'écria-t-il. — Maman marquise, tu vois bien! Lily est une menteuse!

Lily me jetait des regards étincelans.

— Luttons, me dit le chérubin.

En même temps, il me prit à bras le corps; je me laissai mettre par terre.

— Elle est tvois fois plus fovte que lui! murmura tonton marquis; — est-ce que la petite gaillavde auvait de l'espvit pavdessus le mavché?

Dorothée disait à Lily qui s'était réfugiée dans ses bras et sans doute pour répondre à quelque plainte le la jalouse enfant:

— Ce n'est pas la même chose, mignonne, ce n'est pas la même chose!

— Mais vous m'avez déjà dit cela hier soir, maman marquise!... Quelle différence y a-t-il donc?

Toutes les femmes savent payer de finesse à l'occasion. La marquise regarda Isidore et repartit en haussant les épaules:

— Est-elle simple, cette pauvre Lily!

— Pourquoi suis-je simple, maman marquise?

Maman marquise baissa le ton, mais j'avais l'oreille subtile au dernier point. J'entendis très bien qu'elle disait:

— Il aime celle-là pour s'amuser... Il t'aimera pour t'épouser!

Sait-on quelles réflexions profondes peut faire un enfant?

Gaston, qui avait voulu recommencer la lutte, me sentit faiblir entre ses bras.

— Es-tu malade? me demanda-t-il.

Puis, m'embrassant:

— Est-ce que tu as aussi des crises?

— Non, répondis-je avec amertume, je suis trop pauvre pour cela!

La marquise ne prenait point garde. Elle continuait d'endoctriner Lily et de lui parler bas à l'oreille.

J'étais humiliée jusqu'au fond de l'âme, mais j'étais aussi bien heureuse.

J'étais un jouet pour ces gens-là; mais c'était Fanchette qui était un jouet pour Gustave!

La lumière se faisait en moi, éclairant vivement ces deux faces de ma situation.

Gustave m'aimait pour m'épouser; il aimait Fanchette de l'autre manière!

J'étais sûre de cela! Je m'étonnais de ne l'avoir point deviné plus tôt. Mais quelle était l'autre manière? Je me promis de le demander à Antoine, mon conseiller privé.

Maintenant que je n'ai plus de rancune à l'égard de cette pauvre maman marquise, faut-il la défendre contre une accusation de dureté ou d'immoralité? Elle cherchait tout uniment à calmer le chagrin d'une enfant. Elle parlait comme on parle aux enfans... Allons plus loin. Avait-elle parlé pour être entendue de moi? Alors, elle me mettait en garde.

Mais ceci n'est guère probable, en vérité: nous avions douze ans, Gaston et moi.

Quoi qu'il en soit, la leçon, volontaire ou non, se grava tenace, indélébile, au plus vif de mon souvenir.

Tonton marquis était un peu défait. Il avait eu sa crise. La douleur que lui faisait éprouver la mort prématurée de Frédéric, fils cadet de Cé-

lestine, tournait déjà à la mélancolie. Il parlait ce matin avec complaisance des dispositions qu'avait ce jeune animal et de son brillant avenir.

La conclusion était:

— Si nous avions eu ici le docteuh Pidoux, Fvédévic sevait encoh en vie!

Je commençais à avoir une certaine envie de voir le docteur Pidoux.

Quand la marquise eut fini de prêcher Lily, celle-ci vint à moi les yeux humides.

— Ah! pauvre petite Suzanne, me dit-elle en m'embrassant; je ne savais pas!.... je ne savais pas!

Elle avait un coeur d'ange, cette Lily. C'était une de ces âmes qui aiment trop pour être heureuses.

J'essayai de lui sourire. Je l'aimais déjà. Seulement, une idée me préoccupait. Que lui avait donc dit encore maman marquise?

La pitié me blesse mille fois plus cruellement que le mépris.

A dater de ce moment, Lily ne fut plus jalouse. Quand Gaston me faisait des caresses, je lisais souvent sur le minois expressif de la petite fille cette pensée:

— Ah! que je ne voudrais pas qu'il m'embrassât ainsi!

Et je souffrais à mon tour, non point dans ma tendresse, mais dans mon orgueil.

Gaston qui, malgré les pronostics de la marquise, devait m'adorer jusqu'à la folie; Gaston, mon esclave né, mon fanatique, était pour moi un de ces êtres qu'il est possible d'aimer d'amour.

J'avais dans le coeur, après des années, un préservatif infaillible: le mot de la marquise.

Cela ne devait pas empêcher Lily de souffrir, cela devait empêcher Gaston d'être heureux.

CHAPITRE XX.

Où Antoine essaie en vain de m'apprendre la politique.

Nous partîmes à huit heures du matin, après que maman marquise se fut mis un ample déjeuner sur l'estomac. Cette bonne dame eût mérité de naître en Belgique où l'on dîne tout le temps qu'on ne déjeune pas, à moins cependant que l'on ne soupe. Elle buvait généreusement et parlait avec reconnaissance des bons repas qu'elle avait faits.

En France, nous nous moquons volontiers de ces capables constitutions. Dans le Nord et en Angleterre, cela fait partie de l'héroïsme. En Suisse, on n'est pas éloigné de regarder comme des coquins les gens affligés d'une gastrite.

En somme, à quoi peut se divertir une grosse femme ayant passé la soixantaine, sinon à faire du lard, comme dirait Rabelais?

Les maigres vous crient: Gare l'apoplexie!... Ils meurent de phthisie! la belle avance!

Çe matin on mit la cage aux serins dans la seconde voiture. Isidore craignait la sensibilité de son coeur.

— Gavder ces oiseaux sous mes yeux pendant tout le voyage, avait-il dit, ce sevait un mavtyve!

On obtint de Gaston qu'il resterait à l'intérieur pour éviter les courans d'air.

Nous étions seuls sur le siége, Antoine et moi.

— Eh bien! minette, me dit-il en me regardant quand ses chevaux furent lancés, nous avons donc eu de grands chagrins cette nuit?

— C'est vrai que j'ai pleuré un petit peu, monsieur Antoine.

— Ça ne fait pas de mal, une fois de temps... ça purge... Nous disions donc...

— Ah! monsieur Antoine, l'interrompis-je, j'ai bien des choses à vous demander, allez.

— Voyons, minette.

— D'abord, qu'est-ce que c'est qu'une conspiration?

Il me ragarda tout étonné, puis il éclata de rire.

— Les vieux moutards! dit-il.

Ce fut la propre expression de mon ami Antoine.

Et quand il eut ri tout son saoul:

— Après? fit-il.

— Vous ne voulez donc pas me dire.

— Ça se fera tout à la fois.... Après!

— Après?... Qu'est-ce que c'est que des opinions politiques?

— C'est des bêtises.... Après?

— Il y a donc beaucoup de poudre au château oû nous allons?

— De la poudre d'escampette, oui, ma biche... Après?

— Dame!... fis-je; c'est tout ce qu'ils ont dit.

— Qui ça?

— Monsieur et madame.

— Et ils n'ont pas parlé des bleus?

— Ah! si fait! des bleus et des gendarmes... des coquins de gendarmes!

Mon ami Antoine se remit à rire en disant.

— Comme c'est ça! comme c'est ça!

Je trouvais, moi, qu'il aurait bien pu me répondre autrement.

— Et voilà tout ce que vous avez à me demander? reprit-il.

— Non pas... Qu'est-ce que c'est que M. Léon?

— Hein?... fit-il en dardant sur moi son petit oeil gris, nous changeons de gamme?

— Qu'est-ce que c'est que le prince? continuai-je.

Antoine tressaillit:

— Est-ce encore monsieur et madame qui parlaient de ceux-là? demanda-t-il.

— Non... C'est la plus grande des deux demoiselles, et l'autre...

— L'institutrice?

— Oui, je crois l'avoir entendu appeler comme ça.

Le *limonier* de droite reçut un maître coup de fouet qu'il n'avait pas mérité. Antoine me parut être en proie à une grande agitation.

— Après ça, grommela-t-il, la chose est ainsi depuis le commencement du monde... J'ai vu une vieille estampe où le serpent qui tenta notre mère Eve avait une figure de femme... Si vous donnez du pain à quelqu'un, il vous trahira la bouche pleine... Je suis bon de me faire du mauvais sang, moi!...

— Est-ce tout, cette fois-ci? me demanda-t-il à voix haute.

— Oui, monsieur Antoine, répliquai-je, excepté que je voudrais bien savoir ce que c'est que ce sorcier qui a béni la canne à pomme d'or.

Il sourit. Puis il resta quelque temps silencieux.

— Suzon, me dit-il ensuite, je vas me mettre à te tutoyer, si tu veux.

— De tout mon coeur, monsieur Antoine.

— Et tu m'appelleras père Antoine, c'est convenu, si tu n'épouses pas ton Gustave...

— Oh! père Antoine!... l'interrompis-je.

— On a vu des choses plus étonnantes que ça!... Si tu ne l'épouses pas, tu seras peut être la femme de mon neveu François, qui s'appelle comme moi Mutel de son nom de famille... quoiqu'il y a gros à parier qu'il se fera casser la tête avant ce temps-là... C'est un bon coeur... et qui a du sang dans les veines!...

— Tu es un peu haute sur jambes à présent, Suzette, reprit-il après m'avoir examinée attentivement; tes épaules sont pointues et tes mains rouges... Mais les filles comme toi deviennent belles... trop belles... pour elles-mêmes .. et pour les autres.

— Est-ce qu'on peut jamais être trop belle, père Antoine? demandai-je.

— Voilà! fit le bon cocher au lieu de répondre; je destinais ma petite Catherine qui aurait ton âge à mon neveu François. . parce qu'il s'appelle comme moi Mutel de son nom de famille... si ça s'arrange, ça s'arrangera... En attendant, il en passera de l'eau sous le pont du Treilh!... Et il faut que tu saches pas mal de choses avant d'arriver au Meilhan.

Cette conclusion me fit d'autant plus de plaisir que je ne l'espérais plus. Je m'arrangeai pour écouter. Antoine toucha ses chevaux par provision, pour être d'autant moins interrompu dans son histoire.

— Quand nous arriverons demain en haut de la côte de Saint-Philibert, commença-t-il, je te montrerai toutes ces maisons-là: Mauges, qui est un fier château, vieux comme Hérode; le Roncier, une tanière à loup; la bicoque blanche de l'enchanteur Pidoux qu'il appelle sa villa; enfin, Le Meilhan, la maison du bon Dieu.

C'est un pays riche et franc où les gens ne sont pas menteurs comme en Normandie. Sauf le sorcier Pidoux qui est un Parisien, et le prince Maxime qui est un bandit...

— Ah! ah! m'écriai-je; — vous allez me parler du prince!...

— Pas beaucoup, fillette... on en dit long sur celui-là, mais qui sait la vérité? J'ai vu son aïeul avec une plume blanche à son chapeau et un coeur enflammé sur la poitrine, monter à l'échafaud sur la place de Nantes...

— C'était donc aussi un brigand?

— C'était un saint!... J'ai vu son père, au temps de la petite Vendée... Le colonel des soldats de l'empereur l'embrassa sur les deux joues avant de le faire fusiller.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fusiller?

C'est mettre une demi-douzaine de balles de plomb dans la poitrine d'un coquin ou d'un brave... Le colonel pleurait comme une femme: une vieille moustache grise!.. On dit que le fils s'est fait bleu..

— Mais qu'est-ce que c'est donc qu'un bleu? demandai-je.

— Un bleu? répéta Antoine; tu ne sais pas ça? c'est drôle!

— Eh bien! reprit-il en se grattant l'oreille, les bleus, au jour d'aujourd'hui, c'est comme qui dirait un peu tout le monde, excepté ceux du Meilhan, de Mauges, du Roncier et l'enchanteur Pidoux... et puis encore le curé de Saint-Philibert... le vieux duc, le commandeur... et puis moi!

— Et les gendarmes sont des bleus? demandai-je encore.

— Ça dépend du temps... les gendarmes, c'est des miroirs.

Ayant fait cette définition concise et lumineuse, Antoine rassembla ses guides pour franchir une fondrière.

— Mais, dis-je, pourquoi M. le marquis appelle-t-il coquins les gendarmes qui sont si bons?

— Les lièvres n'aiment pas les chiens de chasse, repartit Antoine et tout le monde sait bien que les chiens sont de bonnes bêtes...

— Mais, s'interrompit-il, tu ne comprendras pas ces choses-là dès aujourd'hui, Suzette... Voilà ce qui est sûr: Sans un petit tas de gredins et de fous, on s'embrasserait, et ça serait fini.

— Quoi donc qui serait fini?

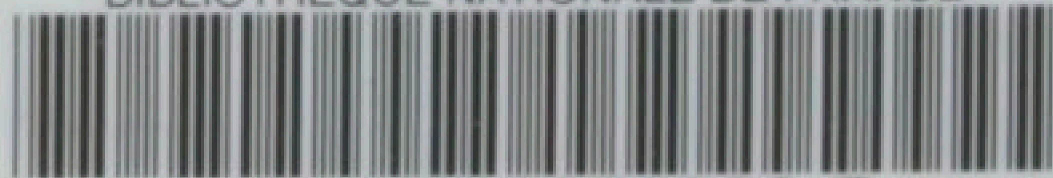
Antoine fit un geste de découragement.

— Vous êtes tout de même trop bêtes en Normandie, grommela-t-il.

Fin du premier volume.



Imprimé chez Edouard Krause à Berlin.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971902 7